N° 428 — Tome CXIV 16 Avril 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, JULIEN BENDA, W. BERTEVAL, RICHARD BOURDET,
R. DE BURY, CANUDO, JEAN DE COURS, LOUIS DUMUR,
JEAN DE GOURMONT, PAUL LOUIS, AUGUSTE MARGUILLIER, HENRI MAZEL,
EUGÈNE MOREL, PAUL MORISSE, STANISLAS POSNER,
ROBERT SCHEFFER, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 428. — 16 AVRIL 1916

ROBERT SCHEFFER	*La Reine Carmen Sylva*	577
STANISLAS POSNER	*La Vie politique en Pologne avant la Guerre*	603
CANUDO	*Départ*, poésie	628
EUGÈNE MOREL	*Mounet-Sully*	630
JEAN DE COURS	*L'Audition colorée et la Sensation du Poème*	649
PAUL LOUIS	*L'Aspect oriental de la Guerre européenne*	662
W. BERTEVAL	*Le « Visage de la Victoire » par Henry de Groux*	678
AUGUSTE MARGUILLIER	*Le Drame de Mayerling*	685
RICHARD BOURDET	*Le Petit Mandarin* (I-III), roman	697

REVUE DE LA QUINZAINE

JEAN DE GOURMONT	*Littérature*	718
EDMOND BARTHÉLEMY	*Histoire*	721
HENRI MAZEL	*Science sociale*	726
CARL SIGER	*Questions coloniales*	731
R. DE BURY	*Les Journaux*	736
DIVERS	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	741
DIVERS	*A l'Etranger :*	
	Suisse (Louis Dumur)	748
	A travers la Presse (Paul Morisse)	751
JULIEN BENDA	*Variétés : Optimisme religieux*	758
MERCVRE	*Publications récentes*	759
—	*Échos*	760

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE
6, Place Saint-Sulpice, 6
PARIS

VIENT DE PARAITRE :

FRANCIS JAMMES

Cinq Prières pour le temps de la Guerre

n volume impérial in-32, imprimé en noir et rouge et orné de vignettes et lettrines anciennes Prix . . . . . 1 fr. 50

PAUL CLAUDEL

La Nuit de Noël 1914

n volume colombier in-16, imprimé en noir et rouge et orné de vignettes anciennes. Prix. 2 fr.

Le Chemin de la Croix

n volume impérial in-16 sur papier d'Alfa vergé, illustré de quatorze vignettes par Sainte-Marie. Perrin. Prix . . . . . 2 fr.

Le Chemin de la Croix

dition de luxe. Un volume in-folio imprimé en noir et rouge avec des caractères gothiques et orné d'un frontispice, de vignettes et de lettrines anciennes. Tiré à 3 ex. (A, B, C) sur papier à la forme du Japon : 200 fr. — 9 ex. (I-IX) sur papier Impérial du Japon : 100 fr. — 81 ex. (1-81) sur papier Whatman : 50 fr.

A PARAITRE

EN

ÉDITION DE LUXE

SAINTE THÉRÈSE

Avec illustrations de Maurice DENIS gravées sur bois en camaïeu par Jacques BELTRAND.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski..... 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Études et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 7 »
Celle qui pleure..... 6.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyl Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. III..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série..... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Dellor
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.....

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS OV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet
Héliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube
Références..... 3.50

Edmond Fazy
Sit Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin..... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal..... 3.50

André Gide
Oscar Wilde..... 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75
Poses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50
Culture des Idées..... 3.50
Dante, Beatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série)..... 3.50
Dialogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3.50
Dialogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3.50
Dialogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3.50
Dialogues, 1905-1912. Vol. complém..... 3.50
Esthétique de la langue française..... 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3.50
IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)..... 3.50
Le Problème du Style..... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration..... 7.50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin..... 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon..... 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6 »

Alexandre Herzen
Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes
Feuilles dans le vent..... 3.50
Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos
Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond
Leconte de Lisle..... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I..... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. III..... 7.50
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Emile Magne
L'Esthétique des Villes.. . 3.50
Madame de Chatillon..... 3.50
Madame de la Suze..... 3.50
Madame de Villedieu..... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50
Scarron et son milieu 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo
Les Corsaires..... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart..... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II..... 3.50

René Martineau
Tristan Corbière..... 3.50

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue..... 2.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3.50
Stendhal et ses commentateurs..... 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

George Meredith
Essai sur la Comédie..... 2 »

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel
Propos de Littérature..... 3 »

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques. 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés :

J.-H. ROSNY Aîné
de l'Académie Goncourt

PERDUS?

AVENTURES HÉROÏQUES DE LA GUERRE

ROMAN

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Un récit hardi et captivant ; des aventures terribles et charmantes ; une langue simple, v
colorée, sans longueurs.. Telle est l'œuvre nouvelle de l'éminent romancier, œuvre qui porte
sous-titre cette mention tout à fait justifiée : Aventures héroïques de la Guerre.

JEAN AICARD
de l'Académie Française

LE TÉMOIN

— 1914-1916 —

POÈME

Un volume in-18. — Prix..... 2 fr. 50

Dans son ouvrage, l'auteur considère l'histoire du monde comme un acheminement vers
idéal de bonté et de paix, dont la guerre présente n'est point le démenti, puisque, contre la fo
allemande qui est, à proprement parler l'antéchrist, la France et ses alliés dressent l'esprit d'am
et de sacrifice.

FRED MAEL

L'ILE QUI PARLE

ROMAN D'ACTION

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

De l'action et du mystère : une idylle d'amour brusquement interrompue par un drame halle
nant ; une atmosphère d'avant-Guerre, avec le Paris qui s'amuse et le réseau tentaculaire de l
pionnage teuton ; la fantastique odyssée d'un jeune romancier français et du policier-pro
Flocche à la recherche de l'héroïne qu'ils arracheront pour finir à un ascendant monstrueux ; l'Oc
pour fond de décor.

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **50 centimes**

avec couverture illustrée en couleurs

ÉMILE ZOLA

CONTES A NINON

Couverture en couleurs de F. LORIOUX

Un volume

VICTOR MARGUERITTE

LES FRONTIÈRES DU CŒU

ROMAN

Couverture en couleurs d'ABEL TRUCH

Un volume

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

DAUDET (Alphonse)	Robert Helmont	COURTELINE (G.)	Le Train de 8 h.
SANDEAU (Jules). .	Madeleine	J.-H. ROSNY . .	Le crime du Docte
FRAPIÉ (Léon). . .	La Maternelle	GYP	Miche

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LA REINE CARMEN SYLVA

Il y eut l'impératrice taciturne, dédaigneuse de son rang, éprise de mélancolie, des grèves de Bretagne, des montagnes brumeuses d'Ecosse, des bruyères de la Forêt-Noire, que désenchantèrent rapidement les trop radieux horizons de Corfou, cette impératrice Elisabeth d'Autriche, dont le romantisme sans phrases se couronna d'une fin tragique, que peut-être elle eût choisie de préférence à la mort rituelle dans un lit pompeux. Figure exceptionnelle dans les cours; et non moins celle de cette autre Elisabeth, reine de Roumanie, récemment disparue, intimement liée avec l'impératrice, romantique comme elle, mais non sans grandiloquence et souci du public et de son approbation, éprise, elle aussi, de tristesse, mais avec lyrisme, regrettant les rives vertes, sous un ciel variable, de son Rhin allemand, mais célébrant le faste du ciel oriental sur les Carpathes abrupts et sur la plaine roumaine, blonde l'été, étincelante de neige l'hiver, Majesté toute gracieuse qui, lors même que sa littérature périrait, conservera le nom légendaire de « reine Carmen Sylva ».

Longtemps on l'exalta en France, où l'introduisirent les « Pensées d'une Reine », préfacées par un bien médiocre romancier, Louis Ulbach, et dont une nouvelle édition, allégée de la préface, fut couronnée par l'Académie Française. En Allemagne, sa réputation était moindre, peut-être parce qu'on y avait lu ses romans, ses drames et ses poèmes, et on ne lui épargnait pas la critique. Au fond, l'Allemand était froissé, dans sa conception de la souveraineté, de ce qu'une reine descendît de son trône, un livre à la main, pour solliciter les suf-

frages de la foule. Aussi Carmen Sylva, qui s'attribuait du génie, put-elle lancer cet aphorisme, assez mal accueilli des Altesses et des Majestés : « Je veux bien être reine, mais j'aimerais que ce fût d'une république. »

D'accès facile, s'ouvrant aisément, sans grand discernement dans le choix de ceux qu'elle admettait auprès d'elle, quiconque eut l'heur de l'approcher put se croire de son intimité et se proclamer « ami de la reine ».

Pourtant, peu la connurent réellement et eurent occasion de deviner sous sa surabondance de vie un fond de désolation sincère. Cette princesse du Rhin, transplantée en Orient, conservait sous les blanches draperies brodées d'or, de pourpre et d'argent, adoptées de sa nouvelle patrie, un cœur sentimental de Loreley qui chante, assise sur son rocher, une « mélodie véhémente », jusqu'à ce que se produise la catastrophe où son angoisse s'apaisera.

Un hasard de la destinée me plaça, fort jeune, auprès de Carmen Sylva en qualité de son secrétaire particulier pendant une période de cinq ans. Et pour cette raison, l'ayant toute vivante encore devant les yeux, peut-être me sera-t-il permis de reproduire quelques traits de sa physionomie.

I

C'est dans la désuète, minuscule principauté médiatisée de Neuwied, au nord de Coblentz, mais sur la rive droite du Rhin, que naquit la future première reine de Roumanie, le 29 décembre 1843.

L'endroit que Carmen Sylva devait chanter plus tard dans un volumineux recueil, *Mein Rhein*, n'a rien de particulièrement enchanteur.

Neuwied est une petite ville correcte, proprette à l'allemande, s'allongeant sur la rive, marécageuse en cet endroit, du large fleuve. Le palais en est la principale curiosité : sorte de sous-préfecture, assez morne, dans le style du dix-huitième siècle, prolongée par un parc sans agrément. Dans le fond s'élèvent des collines verdoyantes, où culmine, pareil à quelque sanatorium helvétique, un long carré blanc, le château de Monrepos, résidence d'été des princes de Wied. Un peu plus bas, dans les sapins, se trouve la ville de Segenhaus, bâtie par la princesse douairière de Wied, mère de la reine Elisabeth. Au fond d'un

vallon, on découvre les ruines d'Altwied, château féodal sans aucun caractère. Toute la région montagneuse est boisée et se déroule au long du Rhin vers les sites pittoresques que décrivit Hugo avec trop de magnificence. Pourtant, la vue est vaste et belle de ces hauteurs sur le cours sinueux du fleuve vert et doré et l'on conçoit que la future poétesse ait puisé dans ce décor des motifs d'enthousiasme et de mélancolie où alternaient les brumes et le joyeux soleil du paysage rhénan.

Ils n'étaient pas d'une famille illustre, ces princes de Wied, dynastes de Runkel, ni de grande fortune; mais si leur influence politique était nulle en Allemagne, si leur maison ne se parait d'aucune gloire guerrière, ils avaient le renom de s'intéresser aux lettres et aux arts, ce qui explique les précoces tendances intellectuelles de la princesse Elisabeth. Leur alliance avec la maison de Nassau fournit un thème à des ambitions que jusqu'alors ils n'avaient point conçues.

La princesse Marie de Nassau s'était mariée à l'âge de dix-sept ans avec le prince Hermann de Wied (1842). Elle était la sœur du duc Adolphe de Nassau, dépossédé de ses Etats en 1860, plus tard grand-duc de Luxembourg. Sa sœur fut la reine Sophie de Suède, sa nièce, la reine douairière actuelle des Pays-Bas. Ce qui lui permettait de prononcer avec une fierté sèche : « Moi qui suis sœur de reine, mère de reine, tante de reine! » Son union avec un mari habituellement valétudinaire n'avait pas été des plus heureuses, et, après lui, elle devait épouser morganatiquement un baron de Roggenbach, ancien ministre badois, qui dirigeait de longue date les intérêts de la maison princière, et, non sans user de la cravache, fortifiait l'éducation des jeunes Altesses.

La princesse Marie de Wied, née de Nassau (elle tenait beaucoup à ce qu'on n'oubliât pas sa haute origine), était affiliée à la secte des Moraves, dont il existe à Neuwied un établissement d'éducation, appelé là-bas même « le pieux pénitentiaire », pour la dureté du régime appliqué aux élèves. Elle était mystique aussi, et avait eu des crises de somnambulisme et de sommeils magnétiques, au cours desquels — c'est la reine sa fille qui en faisait le récit — elle dictait de fort beaux sermons. Douée des manières simples qui s'allient à un grand orgueil, elle ne dédaignait pas de traire, à l'occasion, elle-même, ses vaches, et vendait le produit de son chenil, des

Saint-Bernard, non sans discuter le prix. Appauvrie par son veuvage, elle voyageait avec sa fille en seconde classe, cependant que son fils Guillaume, père du futur et transitoire roi d'Albanie, parachevait ses études militaires à Potsdam.

Dans un roman autobiographique inachevé et inédit, intitulé : *Sub pondere crescit palma*, Carmen Sylva fournit quelques détails sur la façon dont sa mère l'éleva. Discipline de fer, dont d'ailleurs, d'une admirable soumission filiale, elle ne garda point de rancune, mais un peu d'amertume pourtant.

Tout enfant, pour un petit méfait, on l'exposait emmaillotée, suspendue dans une hotte à la muraille du vestibule, à sa grande honte et aussi, d'ailleurs, à l'embarras des visiteurs. (Plus d'un peut se souvenir de l'avoir entendue raconter le fait.) Au petit jour, si elle continuait de dormir, on facilitait son réveil à la prussienne, au moyen d'une serviette glacée appliquée sur son visage. La cravache sévissait. Les exhortations étaient pieuses, méticuleuses et quotidiennes. « Que signifient tes bonnes intentions ? C'est bien agir qu'il faut !... » déclarait péremptoirement la princesse sa mère, et, d'un verset de Bible, elle complétait la leçon. Éducation princière... et qui forme des révoltés, ou développe en leur cœur une extrême indulgence. La reine Elisabeth ne retint que l'indulgence, et ses chagrins d'enfants se développèrent en inaltérable bonté.

Mais la princesse Marie de Wied (née de Nassau) avait de grandes vues, de hautes préoccupations. Elle voulait, ayant déjà trouvé une fiancée de haute lignée et d'opulence péremptoire, pour son fils, en la personne de Marie, princesse des Pays-Bas, contrefaite, boiteuse, et d'esprit digne du corps, elle voulait que sa fille fût impératrice ou reine, et c'est à cela que tendait son dressage. Car « on dresse une souveraine à sourire quand elle voudrait pleurer, à parler une langue qui n'est pas la sienne, à offrir sa main au baiser de celui qu'elle méprise, à être tout charme et toute grâce, quand toutes ses illusions se sont évanouies ». Elle souhaitait pour la princesse Elisabeth le trône d'Angleterre ou de Russie. Cependant, la jeune fille avait déjà choisi en secret, et était indifférente aux projets ambitieux de sa mère. Maintes fois, plus tard, Carmen Sylva a fait allusion à ce premier amour, sans jamais en nommer l'objet, et c'était, pour elle un précieux souvenir enveloppé de voiles blancs.

La grande-duchesse Hélène de Russie, célèbre pour sa beauté, sa distinction suprême, son goût éclairé des arts, était tante et marraine de la princesse. Elle l'eut en affection, l'adopta en quelque sorte, la produisit à la cour de Russie, l'emmena dans ses voyages en Angleterre, en France, en Italie. C'est peut-être auprès d'elle que la reine Elisabeth acquit cette science de l'attitude qu'elle possédait à un haut degré, cette grâce d'accueil où la bienveillance naturelle enrobe la majesté, ce don de toujours trouver la parole propre à charmer celui qu'elle recevait pour la première fois. De la grande-duchesse Hélène, elle parlait volontiers, avec une affectueuse admiration. Elle racontait que, présentée par elle à l'impératrice Eugénie, alors dans tout son éclat, c'est la grande-duchesse qui avait l'allure impériale, cependant que l'impératrice à son côté produisait l'effet d'une gracieuse dame du monde. Elle ajoutait en riant : « L'impératrice me dit que j'étais jolie comme un bouton de rose. Mais c'est un compliment qu'elle faisait à toutes les jeunes filles ».

Voyageant ainsi en compagnie de la grande-duchesse, la princesse Elisabeth n'oubliait point sa déception sentimentale, et, au grand déplaisir de sa mère, se dérobait aux trônes qu'on lui proposait sans les lui offrir.

Rendue au séjour de Segenhaus, peut-être se fût-elle résignée, comme tant de princesses allemandes, au célibat dans la maison ancestrale, maigrement apanagée, si sa mère, toujours active, ne lui avait ménagé, dans un hôtel de Cologne, une entrevue inopinée avec le prince Charles de Roumanie.

Les fiançailles immédiates, et qui surprirent, de la princesse Elisabeth avec le récent souverain de Moldo-Valachie ont donné lieu à divers récits. La reine les racontait à son entourage avec simplicité. Elle avait vingt-six ans quand l'événement se produisit.

— Ma mère, disait-elle, eut soin de ne point du tout me prévenir de son projet, car si j'avais connu les intentions du prince, je me serais effarouchée, fermée, et j'aurais évité sa demande. Ainsi, je crus au hasard d'une rencontre. J'avais un peu connu, quelques années auparavant, le prince Charles, par nos relations de famille. Je l'admirais pour son courage d'aller régner sur un pays neuf, lui étranger. Je le lui dis, et aussi que je ne concevais pas tâche plus belle, plus enviable

que la sienne. « Alors, puisqu'il en est ainsi, fit-il sans préambule, voulez-vous être ma femme ? » La brusquerie de la demande ne me donna pas le temps de réfléchir. Son regard loyal m'avait conquise. Et lui tendant la main, j'ai répondu : « Oui. » Je n'ai pas eu à m'en repentir.

Quand le prince Charles lui fit sa demande officielle, la princesse douairière trouve le mot de circonstance : « Je vous la donne, fit-elle, *quoique* vous soyez prince de Roumanie. » De vrai, à cette époque la situation du prince Charles était encore bien précaire, et il fallut du temps, de la patience et beaucoup de sagesse pour l'affermir.

On ne peut dire qu'en Roumanie l'annonce de ces fiançailles obtint un succès d'enthousiasme. Les Roumains ayant consenti, pour la paix de leur patrie que menaçaient les compétitions des familles de leurs anciens hospodars, à s'octroyer un prince étranger, espéraient trouver la récompense de leur abnégation dans une alliance que conclurait leur souverain avec une maison puissante en Europe et qui leur assurerait du prestige et un appui nécessaire. Les Wied ? Ça ne leur disait rien, ni à eux, ni à personne. Et de certains articles malveillants, d'une affiche qui la ridiculisait, apposée en face même le palais, la souveraine souffrit, mais silencieusement. D'ailleurs, la situation devait rapidement changer à son avantage.

Le Roumain a le cœur sensible et généreux. Il est naturellement hospitalier. Ses rancunes sont brèves, son amitié est durable, il a le culte de la femme, et il eut tôt fait d'être séduit par la grâce, l'incomparable pureté, par la simplicité, l'exquise bonté de celle qui ne s'était pas encore révélée Carmen Sylva. Elle devint populaire sans l'avoir cherché, et de son chaud rayonnement auréola le prince, pondéré, équitable, sage et clairvoyant, mais froid, calculateur et ne tendant que rarement la main. Elle-même, la fille du Rhin transplantée dans cet Orient latin, avait une faculté d'enthousiasme qui la faisait s'émerveiller de tout ce qu'elle voyait de neuf, et parfois de primitif dans les mœurs et dans le luxe autour d'elle. Avec un grand don d'assimilation, elle s'adaptait aux usages du pays, en apprenait et en prononçait la langue, qui est câline et mélodieuse, avec facilité, et son sourire était celui d'une mère heureuse, mère des enfants de sa nouvelle patrie, mère

de sa propre fille. Car la princesse Elisabeth avait mis au monde, un an après son mariage, une fille qui fut sa meilleure joie et la cause de son plus profond chagrin. Elle estimait qu'il n'est plus grand bonheur pour la femme que dans la maternité. « J'aurais été fière d'être mère de douze enfants, disait-elle plus tard. Hélas !... »

En effet, sa fille devait mourir à l'âge de quatre ans, déjouant tous les espoirs qui reposaient sur sa tête, et la reine Elisabeth n'eut plus jamais d'autre enfant. Dans le parc de l'ancien couvent de Cotroceni, devenu résidence royale, aux environs de Bucarest, il y a une chapelle aux clairs vitraux. Là est enterrée la petite princesse, et la reine y allait souvent en pèlerinage, elle désirait que ses hôtes la visitassent et compatissent avec elle, mais en pensée visible plutôt qu'en parole.

Cette privation d'enfants influa sensiblement sur le développement ultérieur de la souveraine. Le rôle d'une reine est de donner un héritier à la couronne. Sinon, elle apparaît déclassée dans son propre palais. Longtemps, la reine Elisabeth se berça de l'illusion d'une nouvelle maternité possible, toujours inexaucée. Puis ayant renoncé définitivement, elle eut moins de souci de la majesté, et chercha une consolation dans ses talents, devint délibérément auteur, non sans cultiver la peinture et la musique, avec une ardeur qu'un goût sûr ne favorisait pas toujours. Entre temps, la guerre russo-turque de 1877-78 avait mené le couple princier à la royauté. Par son dévouement, son inépuisable charité, la princesse Elisabeth s'était vu décerner le surnom de *muma rànitslor* (mère des blessés). L'investiture royale ne l'éblouit pas. Elle rappelait que, saluée pour la première fois du titre de « Majesté », elle était partie d'un éclat de rire. Et maintes fois, cette couronne, dont par la suite elle fut justement fière, lui parut lourde à porter...

II

C'est dans le décor de Castel-Pélesch que la reine Carmen Sylva est le plus attrayante, qu'elle y prend la valeur et le coloris d'une figure de vitrail.

Etroite est la vallée de la Prahova et pareille à un défilé entre les hauts sommets qui la surplombent, à l'endroit où Sinaïa, moderne station estivale, éparpille ses aimables villas, ses

hôtels, le long de la route, ou sur la pente des prairies, ou à la lisière des sombres forêts penchées sur les toitures. De partout la vue est restreinte, s'arrête aux renflements épaissement boisés des montagnes. La rivière, de débit capricieux, coule sur un lit de galets et de gravier. Plus haut, l'horizon s'élargit ; vers la frontière d'Autriche; dans l'évasement du col, surgissent lointaines, aiguës et bleuâtres, les cimes transylvaniennes. D'un côté, la chaîne centrale des Carpathes hérisse de pics inégaux le cirque grandiose de ses abruptes et noires falaises; des crêtes arrondies lui font face dont les pâturages se détachent en vert doré sur le bleu immaculé d'un ciel étincelant. Peu de sentiers, et mauvais, s'offrent au promeneur. La contrée a gardé son caractère âpre et sauvage. Le Roumain, par bonheur, nonchalant et peu épris d'excursions pédestres, s'est abstenu d'y passer le peigne helvétique. (Et peut-être, depuis que je n'y suis retourné, bien des aspects, je le crains, ont changé là-bas, où au château fait pendant un casino.)

Sur un escarpement en forme d'éperon s'érige, blanc, trapu et carré, dominé par les coupoles bleues de son église, le monastère, où longtemps, pendant la saison chaude et fiévreuse de la plaine danubienne, et malgré l'incommodité du lieu, — mais si pittoresque, si roumain, d'une telle sérénité, — séjournèrent les souverains, avant que la construction du château ne fût terminée.

Une belle route y gravit et traverse le mur d'enceinte du monastère. Dans l'arcade du porche de sortie, masqué jusqu'alors par des pans de collines, se dévoile un paysage nouveau qui surprend et enchante. L'hémicycle de l'arête culminante se déploie, projetant des sommets pelés et rosés, noirs par intervalles et, selon la saison, striés de neige. Des forêts de sapins et de hêtres admirables escaladent les pentes roides; au flanc des précipices, elles suspendent un manteau de velours et de soie dont le vert alterne et se marie. Un scintillement d'eau révèle par endroit le *Pélesch*, torrent qui bondit de roche en roche dans la fissure d'une gorge aux détours imprévus, et s'assagit dans le vallon qui l'attend.

Derrière un mince rideau d'arbres, transparaissent des pelouses déclives, et le terre-plain d'où elles descendent supporte le château ; les terrasses et les balcons se superposent,

la tour carrée, les clochetons pointent vers le ciel, dépassent le faîte du coteau où s'adosse Castel-Pélesch.

Le site fut choisi par le roi Carol pour sa beauté et sa solitude, et ce fut lui également qui détermina le style de sa demeure de prédilection, simili-renaissance allemande et d'un goût contestable.

Deux entrées sont principales, l'une réservée aux personnages illustres lors de leur visite officielle, dans la cour d'honneur, l'autre modeste, discrète, à un des angles du bâtiment et qui sert de passage habituel aux souverains et à leurs hôtes.

Sitôt le seuil franchi, la clarté du dehors s'éteint, fait place à la pénombre du vestibule qui débouche sur une cour cloîtrée ornée de vitraux. Au rez-de-chaussée sont les appartements du roi. L'épaisseur des tapis engendre le silence. Un escalier en bois dont les murailles sont décorées de panoplies mène à l'étage supérieur. L'abondance des boiseries sculptées, pour lesquelles le roi avait une prédilection marquée, donne aux appartements un charme sévère, égayé pourtant par la richesse des lainages et des soieries d'Orient. Beaucoup de tableaux de maîtres anciens, italiens, flamands et allemands, ornent les panneaux, collection dont, à part quelques spécimens, l'authenticité est discutable, mais qu'il serait malséant de discuter. Au premier étage se trouvait le studio et la bibliothèque de la reine, contigus à la chambre à coucher des Majestés. Ce studio était une pièce carrée, assez petite et intime tout à fait. Il y avait de belles broderies jetées sur des chevalets où s'étalaient des feuillets de missel que la reine enluminait. Dans une niche, un divan bas invitait à la causerie familière ou au repos. Un piano en bois des îles, le clavier toujours découvert, évoquait les harmonies qui y sommeillent. Des nuances rares se mariaient en des brocarts, peluches, tissus anciens, tapis de Perse et de Turquie. Une glace sans tain, que des pierrots heurtent de leur bec, encadre un lé de ciel, un talus de gazon, un sapin centenaire blanchi de lichen, confident muet et préféré de la reine-poétesse. Un rideau de velours fauve se relevait à demi sur une sorte d'oratoire formé par le demi-cercle d'une échauguette. C'est dans ce réduit, qu'assise dès quatre heures du matin, elle écrivait tumultueusement. Parfois, la sentinelle ou le promeneur tôt levé pouvaient l'apercevoir, vêtue à son accoutumée de blanc, les cheveux grisonnants,

épars sur le dos, arpentant le balcon humide de rosée, et improvisant, telle Corinne au cap de Misène, un hymne à la nature et sa plainte sur l'humanité.

Elle conviait à des promenades l'après-midi : elle adoptait alors une tenue spéciale de montagne; coiffée d'un béret, la jupe courte, le pied cambré dans la chaussure haut lacée, elle allait d'un pas alerte, souvent chantant, le visage rose de plaisir, « car, disait-elle, Sinaïa ouvre tous les pores à la jouissance ».

Il arrivait que sa porte restât close : c'est qu'une certaine Mme Kremnitz, enfermée avec elle, collaborait à des chefs-d'œuvre qui furent signés *Dido et Item*. Mme Kremnitz était la femme d'un chirurgien allemand établi à Bucarest, praticien au visage sinistre, aux manières arrogantes, et qui, pour avoir opéré heureusement Sa Majesté d'un abcès dans l'oreille, jouissait de quelques facilités au palais. Mme Mite Kremnitz figurait le modèle de l'intrigante Berlinoise. Ses relations avec la légation d'Allemagne étaient notoires, et on ne se gênait pas pour dire qu'elle y remplissait le rôle d'espionne mondaine. Doucereuse de parler, flatteuse non sans quelque venin, se targuant de hautes relations dans le monde littéraire d'Allemagne, elle s'était insinuée auprès de la reine devenue auteur, par la présentation vaniteusement modeste de quelques opuscules romanesques, où Carmen Sylva, charmée d'être prise pour arbitre, reconnut un grand talent, si bien qu'elle s'associa la dame. Cette collaboration néfaste dura quelques années. Puis, les yeux de la reine s'étant dessillés, la Berlinoise fut écartée, et s'en alla le dire à la cour de Potsdam, non sans couvrir d'opprobre et de ridicule sa royale protectrice.

A Castel-Pélesch, il y avait un théâtre minuscule, où Carmen Sylva ne dédaignait pas de monter en personne, où M. de Max, tout jeune, déploya ses talents, où Mlle Hélène Vacaresco montra beaucoup de naturel, où moi-même...

Il y avait aussi une salle de musique. Celle-ci, sombre dans la journée, le soir s'égaye à la lumière électrique. Elle a l'aspect d'un temple luthérien, avec ses vitraux modernes, son orgue situé sur une estrade, ses stalles sculptées rangées le long du mur boisé. Les peintures claires ornant la corniche, et qui toutes tendent à exprimer la poésie d'œuvres de Carmen

Sylva, contrastaient. Volontiers S. M., qui reçut des leçons d'Antoine Rubinstein, improvisait-elle à l'orgue ; et ce n'est pas ce qu'elle faisait de mieux, plus audacieuse qu'expérimentée. Elle chantait aussi, d'une voix plus forte et passionnée que juste. Le plus souvent, elle faisait la lecture à haute voix, et, en général, de ses propres productions au visiteur favorisé. Les demoiselles d'honneur, sises en costume national sur les stalles sévères, en avaient la parfaite connaissance. Elles s'extasiaient, car la reine lisait et mimait fort bien, mais elles bâillaient respectueusement dans leur mouchoir, dont elles avaient les yeux humides, par émotion communicative.

Je l'ai dit, la reine était devenue auteur, et sa littérature primait dans son esprit toutes ses autres prérogatives.

A part ce travers,— car c'en était un,— elle avait organisé, avec sa grâce naturelle, à Castel-Pélesch, une vie, si je puis dire, familiale, d'où nulle liberté, même de langage, n'était exclue. La cour prenait ses repas avec LL. MM. Journellement étaient reçus à la table hospitalière des convives de marque, ou parfois peu qualifiés.

On se réunissait dans un salon dit d'audience, spacieux, clair, ouvrant par trois portes vitrées sur une terrasse en bois dont les pilastres s'enroulent de vigne vierge. Assez nu, comme il convient pour une salle d'apparat, ses rideaux de satin bleu pâle, ses meubles dorés, son parquet miroitant, ses glaces vénitiennes, ses lustres à girandoles discordaient avec la tonalité sombre du château. A chaque extrémité, des portes à deux battants, béantes après dîner, laissaient voir en enfilade, d'un côté un boudoir rococo, précédant la salle de musique, de l'autre une galerie, puis une salle de billard. A celle-ci se joint en équerre la salle à manger, tendue de faux cuir de Cordoue, passablement obscure, de dimensions médiocres, et de style tout à fait munichois.

Selon les circonstances, Les Majestés tenaient cercle, une minute ou deux, ou passaient directement à table, où l'aide de camp de service, après avis du roi, avait assigné sa place à chacun. La reine, exubérante, causait beaucoup, racontait sa journée, s'intéressait à celle d'autrui, discutait littérature, art, philosophie et nature. Le roi Carol, plus sec, plus observateur, inspectait de son regard toujours mobile les convives, envers qui il se montrait d'une extrême prévenance, le service, par-

fois poussait du doigt le coude de son épouse, quand celle-ci s'avançait trop, et rarement émettait une réflexion, jamais au hasard, et, d'un rapide coup d'œil circulaire, jugeait de l'effet produit. Après dîner, le roi se délassait volontiers à une partie de billard, à l'étonnement de la reine qui estimait qu'il y avait là bien du mouvement perdu et des combinaisons indignes du résultat.

Carmen Sylva préférait employer son mouvement à du lyrisme. Le goût, après avoir produit, de se produire, lui était venu de ce que Vasili Alecsandri, ministre de la légation de Roumanie en France, poète d'un grand mérite et assembleur d'un remarquable folk-lore roumain, diplomate tout en velours, vieillard aimable, avisé et disert, avait approuvé, voire admiré des poèmes et des récits qu'elle lui lut en les traduisant de l'allemand en français, avec une incorrection spontanée; tour de force qui stupéfia par la suite Pierre Loti. Louis Ulbach, de passage en Roumanie, eut connaissance des premières *Pensées d'une reine*, les prôna, les préfaça, et du succès qu'il leur fit, tira bénéfice.

Le public allemand faisait médiocre accueil aux romans, drames, poèmes épiques de Carmen Sylva. Dans les cours, à part quelques princesses inépousées et sentimentales, on jugeait déplorable l'exemple qu'elle offrait. Passe encore pour écrire, mais publier! Sa piétiste famille s'indignait, vainement. Il faut convenir que Carmen Sylva ne reculait pas devant des situations audacieuses et dans un de ses romans, *Deficit*, certaine scène de viol facilité par le chatouillement prolongé des pieds ne laissa pas de scandaliser, à l'étonnement de la reine qui n'y entendait pas malice.

Tandis qu'en France... ah, de quel prestige son nom s'y auréolait! Les félibres piquaient une cigale d'or à son corsage; la presse, friande de décorations exotiques, célébrait son génie, et le *Figaro*, par l'entremise d'Alecsandri, lui demandait de la « copie ». D'autre part, Mme la comtesse de Beausacq, comtesse Diane pour ceux qui se souviennent de ses *Maximes*, avait été singulièrement flattée, dans sa vanité naïve, d'une réception qui lui fut faite à Castel-Pélesch, où, selon la coutume établie, LL. MM. l'avaient retenue à dîner. Très caricaturale, la vieille dame s'était cru l'objet de distinctions particulières et ignorait les fou-rires qu'elle avait provoqués. Rue d'Amster-

dam, près du bureau de poste, elle tenait bureau d'esprit. Retour de Roumanie, elle se consacra au culte de Carmen Sylva et, devant des auditeurs de choix, organisa des lectures des œuvres de la royale poétesse. M. Sully-Prudhomme en restait pensif, Jean Aicard, le verbe sonore et fleurant l'ail, s'extasiait, Heredia n'y comprenait rien, Coppée jugeait cette poésie très distinguée. Et, comme la lune est le reflet du soleil, Mlle Hélène Vacaresco brillait d'un doux éclat dans ces réunions et, d'une voix qui n'a rien de suave, déclamait des vers traduits par elle des poèmes de sa reine chérie.

Des missives qui lui parvenaient, signées de noms connus, Carmen Sylva concluait que les peuples latins, plus subtils que les populations germaines retardataires, appréciaient comme il faut son talent, et elle avait grand désir de recevoir à sa cour de ces écrivains qui lui prodiguaient leurs hommages. Des invitations furent lancées à Maupassant, Daudet, Leconte de Lisle, Octave Feuillet, Loti. Ce dernier seul répondit à l'appel.

Le roi, qui ne lisait guère les ouvrages de sa femme, ne voyait pas d'un mauvais œil ces nouvelles relations. Sa politique était orientée vers l'Allemagne, mais il avait des sympathies françaises et admettait que, des suffrages accordés en France à Carmen Sylva, il résulterait quelque avantage pour lui-même et son pays.

III

Mea culpa... Il me vint un jour à l'esprit de faire observer à S. M. que l'Académie Française, qui aime à reconnaître le mérite des plus humbles et, avec un zèle que n'égale que son impartialité, encourage les besoigneux en quête de succès, se trouverait honorée, sans nul doute, d'estampiller de son sceau une nouvelle édition, revue et augmentée, des *Pensées d'une Reine*. L'idée lui plut.

Une fièvre de travail s'empara d'elle. Mettant les fers au feu, elle « fit » une douzaine de pensées, tous les matins. On biffait la moitié ; l'autre, légèrement retouchée pour la syntaxe et la propriété des termes, se classait à mesure sous des rubriques diverses. Pierre Loti se chargea d'amenuiser délicatement tel passage encore raboteux. L'éclosion du livre fut prompte ; M. de la Rochefoucauld y eût consacré plus de loisirs. La rapi-

dité de conception et d'exécution chez Carmen Sylva était prodigieuse, sinon toujours excellente. Indépendamment des sonnets qu'elle ciselait, des drames qu'elle ébauchait, des nouvelles qu'elle improvisait, des romans qu'elle écrivait en six semaines, de *Pêcheur d'Islande* qu'elle mit un peu moins d'un mois à traduire en allemand (la feuille de garde de mon exemplaire porte : *Traduit, 14/20 août 87, terminé 29/10 sept. 87*), elle peignait abondamment, chantait et, avec fougue, tenait le piano.

Voici quelques lettres qu'elle envoya à diverses personnalités, en leur adressant les *Pensées d'une Reine*. Ainsi la connaîtra-t-on mieux. Je les transcris sans commentaires.

A François Coppée

Bucarest, ce 24 nov. 87.

Monsieur, depuis bien longtemps déjà j'ai rêvé de pouvoir vous dire toute mon admiration pour l'exquise délicatesse de votre pinceau et pour la douce harmonie de votre lyre. Mais on n'ose pas bien facilement s'adresser au poète lui-même ! C'est si naturel pour lui de chanter que l'admiration des autres le laisse bien indifférent. Si l'on pouvait trouver des mots tout à fait nouveaux qui n'ont pas encore été employés, rabâchés et avilis, peut-être parlerait-on. Mais l'idée de faire partie de la horde prononçant leur « admirable ! » « magnifique ! » « sublime ! » etc., vous ferme la bouche ; et cependant la plume et le morceau de papier ne sont pas faits pour cette nouvelle forme que seulement une bouche muette et des yeux éloquents sauraient trouver.

Si vous n'aviez écrit que le seul roman de Jeanne, vous seriez déjà un grand poète, — mais j'ai juré de me taire et de ne vous envoyer que ma simple signature par l'entremise de monsieur Scheffer, comme témoignage de ma sympathie ! Peut-être ai-je trouvé le nouveau mot, et le voici : « J'ai compris ! » — C'est beaucoup dire, n'est-ce pas, car cela n'arrive pas toujours ! Ce serait une bien grande fête pour moi que de faire votre connaissance. Peut-être aurez-vous un jour le courage d'affronter ce long voyage et de respirer l'air de Sinaïa ! Il est très pur et très haut et sans aloi !

ELISABETH.

A Leconte de Lisle

Bucarest, ce 24 nov. 87.

Monsieur, ce n'est que bien timidement que j'ose m'adresser à un maître ! et cependant c'est presque un besoin de vous remercier pour les jouissances que vous m'avez données et pour vos bontés envers

ma petite Hélène Vacaresco, au talent de laquelle je m'intéresse vivement. J'ai chargé monsieur Scheffer de vous dire tout cela beaucoup mieux de vive voix ! Il me fait souvent la lecture de vos vers de marbre, de vos tableaux homériques, et tout en nous sentant tout petits devant vous, cela nous exalte de pouvoir aspirer à la perfection. Le grand mérite du parfaitement beau, c'est de réveiller des sources jusque dans le rocher aride ; l'humanité tout entière prend part à une grande œuvre. Voilà la preuve que l'absolument beau « existe ». Il existe même dans la nature ; seulement il y a des yeux malheureusement construits, incapables de l'apercevoir ; et quand ces yeux-là appartiennent à une bouche éloquente et à une plume puissante, c'est un malheur pour l'humanité.

Je me demande souvent si les poètes ne peuvent être que l'écho de leur temps, ou s'ils pourraient être la colonne de feu conduisant hors du désert ?

Si jamais je viens à Paris, je serai heureuse de faire votre connaissance ! et ce n'est pas plus impossible que les autres choses de ce monde !

ELISABETH.

Réponse de Leconte de Lisle

Paris, 14 décembre 1887.

Madame,

Je prie Votre Majesté de vouloir bien agréer mes respectueux remerciements pour la gracieuse lettre qu'Elle m'a fait l'honneur de m'adresser. Une telle marque de sympathie m'est d'autant plus précieuse qu'elle m'est accordée par le Poète royal qui signe du beau nom de Carmen Sylva, de si hautes pensées et de si nobles inspirations.

Je mets aux pieds de Votre Majesté,

Madame,

l'hommage de ma gratitude et de mon profond respect.

LECONTE DE LISLE.

A Emile Augier

Sinaïa, 21 novembre 87.

Monsieur, il y a bien des années déjà que j'aurais voulu vous exprimer toute mon admiration et toute ma reconnaissance, mais vous ne saviez rien de moi et peut-être m'auriez-vous trouvé présomptueuse ! Mais à présent que vous avez été bon pour ma petite Hélène, j'ai une cause toute immédiate pour vous remercier, et je puis enfin vous dire quelles profondes jouissances je vous dois et avec quelle intensité je vous suis dans vos explorations du cœur

humain. Vous m'avez arraché bien des exclamations de joie et de surprise, même quand je relisais pour la sixième fois !

Je me sens presque confuse de vous dire tout cela, et cependant j'ai déjà tant causé avec vous par la pensée, sans nulle timidité ! Mais c'est tout autre chose de dire à quelqu'un son admiration de vive voix, tout directement ; on se sent trop peu de chose vis-à-vis des sommets qu'il a atteints !

Je vous envoie mon secrétaire, M. Scheffer, que j'ai chargé de vous dire mieux que moi que dans ce pays lointain on vous aime de tout cœur, qu'il y a bien des affamés qui se sont ressaisis auprès de vous et que nous n'avons qu'un rêve : celui de vous voir parmi nous ! Ce serait une bien grande fête, comme pour nous c'est presque impossible de nous déplacer !

La petite Hélène ne cesse de me raconter de vous et de vos bontés pour elle ! Il ne faut pas la laisser s'éparpiller dans le monde : il faut la forcer au travail, car elle pourrait devenir quelqu'un. Il n'y a peut-être pas de plus grande joie que de voir s'épanouir un jeune talent !

En vous remerciant encore une fois d'être si grand et si plein de pitié, j'espère de tout mon cœur vous connaître un jour.

ELISABETH.

Réponse d'Emile Augier

Madame,

Je ne saurais vous dire combien je suis touché de la lettre par laquelle vous voulez bien m'exprimer (et en quels termes !) le précieux suffrage de Sa grâce Carmen Sylva. J'ai son portrait sous les yeux en tête de son œuvre ; elle porte la triple couronne de la beauté, de la majesté et du génie ; elle est un poète et un penseur. Aussi je suis très fier de lui inspirer un peu de sympathie, et je remercie l'aimable Hélène de lui avoir parlé de moi !

Cette jeune fille si bien douée a sur le trône un guide beaucoup meilleur que je ne saurais l'être moi-même. Elle a déjà fait de rapides progrès, et j'espère qu'elle sera un jour « une pierre précieuse montée par la main d'un artiste ».

Que je serais heureux d'aller à Bucharest et d'admirer de près celle que j'admire de loin ! Mais si Sa grandeur l'attache au rivage, comme dit Boileau, j'y suis attaché, moi, par ma vieillesse, chaîne plus lourde, et je ne puis que mettre à vos pieds, Madame,

le respectueux hommage de votre très humble et très obéissant serviteur,

E. AUGIER.

Paris, 9 décembre 87

A Octave Feuillet

Sinaïa, le 2 novembre 87.

Monsieur, les bonnes paroles ont des ailes et s'envolent à travers l'espace comme une semence de fleurs qui va trouver une autre fleur lointaine. Ainsi votre aimable jugement sur ma description de la mer Morte m'est revenu et m'a remplie de joie, car vous comprenez bien ce que cela a été pour moi, venant de vous.

Notre charmant petit drogman vous a dit, je l'espère, combien vous m'avez fait plaisir après m'avoir causé depuis longtemps de grandes jouissances !

Ce qui sort de votre plume est toujours impatiemment attendu et avidement dévoré parmi nous, et je ne crois pas que vous ayez en France de plus ardents admirateurs ! A mon grand regret, j'apprends que vous ne voyagez jamais, et malheureusement la pauvre montagne peut difficilement remuer pour venir au prophète ! sans quoi elle ne tarderait pas à le faire.

J'ai chargé mon secrétaire, M. Scheffer, de vous dire combien nous vous aimons et comment vos bonnes paroles sont enfermées dans mon cœur comme un trésor !

ELISABETH.

§

Les *Pensées d'une Reine* furent couronnées, le bénin M. Camille Doucet étant secrétaire perpétuel de l'Académie Française. En Allemagne, l'effet fut déplorable et le prince de Bismarck, peu ami des souveraines qui ne sont pas uniquement d'éminentes ménagères allemandes, n'épargna point ses sarcasmes à la lauréate. Pour Carmen Sylva, la médaille d'or de l'Académie lui parut plus précieuse que toutes ses hautes décorations. Et dès lors, elle s'estima brevetée pour l'immortalité que dispensent les Muses, — en l'espèce, les vieux messieurs de la Coupole, — et à la littérature se consacra presque uniquement et sans mesure.

IV

Il est difficile de démêler le mécanisme de cette intelligence curieuse, dont la supériorité, composée d'éléments complexes et disparates, ne seyait guère au trône qui est fait pour les médiocres d'esprit équilibré, et qui néanmoins aimait à se parer de la splendeur factice qui en émane.

Au premier aspect, Carmen Sylva donnait l'impression de la femme de génie, mais avec des heurts et des inégalités.

Douée pour la musique, la peinture, et plus particulièrement pour la poésie, elle n'avait pas reçu en partage le goût, et, à la discipline artistique, qui jusqu'à un certain point y supplée, elle échappait à cause de son rang trop élevé. Quelque liberté d'appréciation qu'autorise une souveraine-auteur, il est des ménagements auxquels on ne peut se soustraire à son égard. A l'impératrice d'Autriche, la reine demandait un jour si les princesses qui ont du talent doivent le manifester au public. « Qu'elles s'en gardent, répondit l'impériale Silencieuse, car si « leur talent est réel, on ne leur enviera pas moins leur cou- « ronne, et on ne leur pardonnera pas leur talent. » Cela n'est pas tout à fait exact ; il l'est davantage qu'une critique sincère et motivée risque d'être mal accueillie de la princesse, et que l'Aristarque en pâtit.

Carmen Sylva avait l'esprit assez haut pour souffrir, voire pour provoquer la discussion, et ne gardait pas rancune au contradicteur. Mais, absolue dans ses opinions (qui cependant variaient selon les années), sur elle, les meilleurs arguments ne portaient pas. (On peut en dire autant de ses incursions dans d'autres domaines.) A dire le vrai, son entourage, en général de culture médiocre, n'offrait pas et ne se souciait pas d'offrir la résistance énergique qu'elle eût acceptée, et qui, par sélection, favorise l'éclosion de belles œuvres. Lassitude ou indifférence, il était beaucoup plus aisé et moins compromettant d'admirer.

De tempérament sanguin, fougueuse au piano, elle explorait hardiment l'orgue qu'elle ne savait pas. Elle chantait d'une voix plus forte que belle, et qui détonnait, mais la passion y était, et cela lui suffisait ; la passion, plus exactement la véhémence. Néanmoins, elle avait le sentiment de la musique, quoiqu'elle mît sur le même rang Richard Wagner et un certain A. Bungert, son compositeur attitré ; et le sens du rythme lui était inné.

Sans science, mais avec une audace parfois heureuse, elle enluminait des feuilles de vélin qu'elle destinait à un missel du monastère de Curtea d'Ardjesch, où maintenant avec le roi Carol elle repose. Le dessin en était absent, mais les couleurs riches, où d'ailleurs l'or prédominait, s'harmonisaient, et l'imagination déployée faisait regretter les évidentes gaucheries et négligences d'exécution.

L'amateurisme était prépondérant. Elle ne le croyait pas.

Elle s'intitulait volontiers Cassandre et avait une prétention à dramatiser sa vie, en quoi elle était poète.

Poète, elle l'était fort réellement, et il reste des vers d'elle dont la beauté est indéniable. Elle a le souffle, l'inspiration des grands lyriques. Elle tire de ses cordes des sonorités inattendues et qui émeuvent : c'est qu'elle se chante elle-même, et que de la cime où elle se place, elle entrevoit d'immenses horizons, les plaines que blondit le soleil, aussi bien que la bourrasque qui assombrit le ciel. Or, c'est cette partie de son œuvre qui est inconnue chez nous, et qui eût mérité les honneurs d'une anthologie réduite.

Tout ce qu'elle écrivait, elle en faisait la lecture à haute voix, et souvent, à un auditoire qui ne se renouvelait pas assez. Elle lisait d'ailleurs à merveille, et jouait en quelque sorte ce qu'elle lisait. On peut lui appliquer ce que Mme Necker constatait au sujet du comte de Guibert : « Tant qu'on l'écoutait, tant qu'il déclamait ses ouvrages, on l'admirait de bonne foi et avec transport; mais dès qu'il avait cessé de lire, et que la sensibilité des auditeurs n'était plus émue, et presque malgré soi, on l'accablait de critiques. »

S'il lui eût fallu subsister de sa plume, elle eût rédigé le roman-feuilleton avec la plus grande aisance. Je le lui dis une fois, et cela la fit rire ; d'ailleurs elle en convint.

La notion du style, où de la patience et du labeur s'allie au don, lui échappait. Souvent elle demandait : « Qu'est-ce que le style ? » et M. de Buffon en ayant donné une définition, elle essaya de l'appliquer en fréquentant chez les auteurs français. Sully-Prudhomme lui en fournit une autre, qui la laissa rêveuse : « Le style, c'est l'expression de l'âme dans l'expression de la pensée. »

Elle était également dépourvue de sens critique, et, très femme en cela, et, de plus, irréductiblement allemande, en dépit de sa récente orientation, son émotion sentimentale était le critérium de ses jugements littéraires.

Témérairement, elle proclamait : « Faisons de l'art, ne faisons pas de philosophie; la philosophie est sèche. » Ou encore : « Je dis toujours, moi, que le doute peut être sublime, si c'est Beethoven qui l'exprime dans la symphonie en do mineur », ce qui ne signifie pas grand chose, ou est une grandiloquente banalité.

Ainsi formulait-elle des opinions qui surprenaient : « Les Allemands sont lyriques, les Français dramatiques, les Anglais seuls savent faire des romans. — *Madame Bovary*? ça ne m'intéresse pas. On y décrit des mœurs et des gens que je ne connais point. — Vous m'avez fait lire *Candide*. Le style de Voltaire est déplaisant. Il n'a pas d'esprit, il parle de choses qu'il ignore. Ses phrases me font l'effet d'osselets qu'on entrechoque.— La Fontaine? Je préfère Esope qu'il a copié. — Le seul Français qui soit naïf, c'est Béranger. — Molière est enfantin. »

Envers Gœthe qui se possède trop, elle témoignait de l'aversion. Je me rappelle une discussion qu'elle eut à son sujet, à table, avec M. de Bülow, alors ministre plénipotentiaire d'Allemagne en Roumanie. Cela faillit tourner mal. Le futur prince et chancelier, qui avait son franc-parler, et il parlait bien, lui démontrait avec une insistance agressive, et non sans ironie, la splendeur, froide souvent, mais rayonnante d'intellectualité de Gœthe. Carmen Sylva, se jugeant diminuée par ce panégyrique, répliquait, rouge d'émotion. Les adversaires restèrent chacun dans leur tranchée, mais, dès lors, ennemis.

Mise en garde contre ce qu'on appelait alors la « littérature décadente », elle ne s'accoutuma que difficilement à Baudelaire; Villiers de l'Isle-Adam l'exaspérait au point qu'elle lança par terre l'exemplaire d'*Axël* que je lui avais vanté. Elle jugeait Mlle H. Vacaresco, qui était de son avis, supérieure à Verlaine.

Elle parut, il est vrai, s'engouer de nos poètes parnassiens, qu'elle voulait présenter au public allemand dans une anthologie de sa façon. Mais sa manière de comprendre la passion l'éloignait du Parnasse. Ses héroïnes et ses héros se roulent à terre et mordent au sable quand ils sont affectés de sentiments vifs. Elle-même déclarait que « dans les transports de l'inspiration, elle se roulait sur le plancher ». Ce sont là fâcheuses façons de dire, mais qui concordaient avec l'exubérance, trop souvent réprimée, de son tempérament. Le roi s'amusait parfois de son exaltation, lui qui était si parfaitement mesuré. La reine, entrant un jour la première dans le salon d'audience, très surexcitée, se plaignait de sa fatigue, après des débauches cérébrales. Le roi, qui la suivait, s'adressa à nous, en baissant un peu la voix, et le regard narquois : « *Ja, sie ist auch immer in Wuth...* » (A peu près : « Oui, c'est qu'aussi elle est toujours en ébullition ».)

Pour tout dire, il y avait chez elle un peu de cabotinage. Si le terme est irrespectueux, je m'en excuse, mais je n'en trouve pas de plus approchant pour caractériser ce qui en elle choquait ceux à qui elle était le plus sympatique. Cabotinage inconscient, mais indéniable, et qui la faisait se lier avec des actrices de second plan, telle une Mlle Giers, épaisse Allemande qui affirmait jouer Phèdre bien mieux que notre Sarah. Elle semblait parader plus qu'elle ne se livrait. Un jour de Vendredi-Saint, elle me fit appeler. Je la trouvai habillée d'une robe de satin noir, à longue traîne. Elle avait l'air grave, le maintien composé, et me faisant part de son état d'âme, s'occupait plus du rôle qu'elle venait de jouer que de l'importance qu'elle attachait à la communion elle-même. Elle me raconta son entrée à l'église, la façon dont elle s'était avancée vers l'autel, l'émotion suscitée par son attitude dans la colonie protestante ; visiblement, elle était satisfaite de l'impression produite ; à la scène elle eût eu du succès. Une autre fois, ce fut autre chose. A Bangor, dans le pays de Galles, avait lieu le concours traditionnel des bardes du pays, solennité qui attirait la foule de fort loin. En séjour alors, non loin de là, à Llandudno, Carmen Sylva fut invitée à participer à la cérémonie. Discrètement sollicitée de payer de sa personne, elle accepta avec empressement. Tout un peuple étagé sur les gradins du vaste amphithéâtre édifié en plein air put donc contempler Sa Majesté, assise au centre d'une estrade entre six vieillards appuyés sur des harpes et qui improvisèrent à tour de rôle des quatrains en langue kymrique à la gloire de Carmen Sylva. A un moment, une jeune personne drapée de blanc s'avança au bord de la scène, et Mlle Vacaresco déclama de ses propres vers dont on avait fait une adaptation anglaise. L'étonnement suspendit les applaudissements prêts à se déchaîner. Après cette formalité, Carmen Sylva quitta son siège et, à son tour, se dressa, en pleine lumière, les cheveux offerts à la brise marine, qui les soulevait, devant l'assistance émerveillée. En un petit speech fort gracieux, elle s'excusa de sa hardiesse grande à s'exprimer dans une langue qui n'était pas la sienne et, aux sons de la harpe qui l'accompagnait, déclama ses plus récents poèmes. On l'écouta dans un silence religieux qui se mua en hourras frénétiques, quand elle eut terminé. Inclinant légèrement la tête, elle saluait, très émue, et ce fut là certainement

le plus beau souvenir de sa carrière de poétesse (sept. 1890).

V

C'est par la publicité donnée à l'auteur que la reine Elisabeth eut une sorte de célébrité ; et des snobs lui prodiguèrent des louanges outrées. C'est par son charme féminin qu'elle attira et retint les cœurs. Je veux dire quelques mots à présent de la femme. Ce n'est plus Carmen Sylva qui est en cause, c'est la souveraine qui oublie qu'elle est souveraine et, dans sa grâce naturelle, sa dignité sans apprêts, descend des marches du trône, va au-devant, non des plus titrés, mais des plus humbles.

Sa grâce était faite de bonté, sa bonté toute naturelle. Du malheur de sa vie, elle avait su tirer des biens qu'elle répandait sur autrui, et, n'ayant pu être la mère qu'elle souhaitait d'être, elle l'était de tous ceux qui se réfugiaient auprès d'elle. Dans ses yeux bleus, une bienveillance inaltérable rayonnait avec douceur. Sa sympathie était toujours en éveil, et elle avait ce don précieux de savoir écouter. Où elle ne pouvait aider, elle consolait. Son cœur vibrait à toutes les souffrances ; volontiers se confessait-on à elle, et, de sa parole chaleureuse, elle relevait les courages abattus, fortifiait les faibles. On l'aimait. Sa droiture était telle qu'elle niait l'hypocrisie et le mensonge. Elle avait pour principe de croire toujours ce que les gens lui disaient, jusqu'à preuve du contraire, et d'agir en conséquence. « C'est la meilleure façon de les punir si vraiment ils mentent, observait-elle. Je ne peux pas leur faire l'affront de remarquer : Il me semble que vous ne dites pas la vérité, parce qu'alors, je serais obligée de les renvoyer. Mais je les crois, et tant pis pour eux. » Il advint que plus d'une fois elle fit l'amère expérience de sa propre crédulité...

Aucunement blasée, elle prenait sa part des plus modestes joies, de même qu'elle compatissait aux infortunes. Détachée de tout, elle distribuait volontiers ce qui lui appartenait,— et son revenu était peu considérable ;— mais à recevoir le moindre cadeau, broderie ou bibelot, elle mettait une grâce extrême et qui touchait. Ses manières étaient celles d'une grande dame qui jamais ne déroge. Ses yeux étaient un miroir de pureté. Et elle osait tout dire, parce que sa candeur était in-

tacte. Un fond de santé, morale et physique, entretenait chez elle une belle humeur qui se traduisait par un rire sonore dans ses meilleurs moments, car elle avait les agréments d'une jeunesse qui se perpétue, et la gaîté naturelle aux filles du Rhin sous le flot de tristesse qui passait.

D'ailleurs, la plus affable des maîtresses de maison, jusqu'à dire, un soir qu'elle s'était fatiguée en lectures, conversation, musique, comme on la pressait de se reposer et qu'elle se retirait : « Je prie mes hôtes de me pardonner ; je crois que j'ai abusé d'eux aujourd'hui. »

Sa séduction était immédiate. Elle était le centre autour duquel les disparates s'harmonisent. Ainsi je pus la voir, à Balmoral, charmant la famille d'Angleterre, et d'abord la vieille reine Victoria, devenue presque expansive, elle si réservée d'habitude. Là aussi, il est vrai, Carmen Sylva avait reparu et déroula plus d'un papyrus, où s'alignaient ses vers. Mais, dans le grand salon, tendu d'étoffes écossaises, bien en lumière, les bandeaux neigeux sous sa coiffe de veuve, la reine Victoria, immobile dans son fauteuil, les bras nus se détachant des flottantes manches noires, un collier d'énormes brillants au cou, sérieuse, attentive, écoutait. La poésie, et d'une reine, lui plaisait par le ronron du rythme et des rimes, la petite larme qui perle au bout du vers, la note sentimentale qui émouvait les femmes de sa génération ; elle songeait que Carmen Sylva eût pu être sa belle-fille, et, idole en apparence impassible, s'attendrissait. Je ne pousserai pas le tableau plus loin, mais je me souviens que, le surlendemain, au départ, quand, dans les appartements privés, les adieux définitifs avaient déjà eu lieu, et que la reine Elisabeth, montée en voiture, saluait d'un sourire ému, sur le seuil du château, parut encore, imprévue, fée noire à bandeaux blancs, un peu tremblante, appuyée sur sa haute canne, des larmes pleins les yeux, la reine Victoria. Se hâtant vers le marchepied, elle embrassa une dernière fois, maternellement, la souveraine qui avait gagné son cœur.

VI

On peut dire de la reine Carmen Sylva qu'elle n'avait que les défauts de ses qualités. Et ces qualités, s'exagérant, lui furent, à une époque de sa vie, funestes, non moins que son

principe de croire tout ce qu'on lui disait. On sait qu'il y eut une période trouble dans sa vie, et que les éphémères fiançailles conclues, sous ses auspices et par sa volonté, du prince héritier de Roumanie avec sa tenace demoiselle d'honneur, Mlle H. Vacaresco, la conduisirent à l'exil pour une période de deux ans, exil dont elle revint modifiée et diminuée dans son pays. L'Allemagne jugea l'épisode fort sévèrement. D'un vieil article de la *Gazette de Francfort* (23 juin 1892), prolixe, diffus et diffamatoire, je traduis les passages suivants :

... Jusqu'à quel point Mlle H. Vacaresco, élevée à Paris, et l'homme de confiance de Madame Adam, marié avec la nièce du célèbre panslaviste Aksakoff (c'est de mon humble personne qu'il s'agit; il y a d'ailleurs là quelques erreurs de fait), furent les instruments de la France et de la Russie dans une intrigue politique, voilà ce qu'on ne pourra probablement jamais établir. Le fait est qu'à la cour de Berlin on n'était nullement édifié par l'attitude germanophobe de la reine Elisabeth, et que l'échec du projet de l'empereur Guillaume II, exprimé à un homme d'Etat roumain, de rendre visite à la Roumanie et à sa capitale, se rapporte avant tout au déplaisir causé par des influences dans l'entourage immédiat de la reine, qui ne cadraient nullement avec les efforts de l'Allemagne et de la Triplice. (La Russie était, quoique déjà fort détachée, encore considérée comme fonction de la Triplice)...Il est certain que dans ces dernières années, la reine Elisabeth avait accaparé une influence politique opposée à ses habitudes, et que ses déceptions, ses succès indécis dans la poursuite d'un idéal romantique et de ses efforts littéraires, expliquent partiellement cette modification de son attitude...

Suivent de longues considérations sur la situation spéciale de la reine privée d'enfants, ses rapports avec l'héritier présomptif, neveu du roi, son imprudence, qu'elle tint pour haute politique, d'isoler quasiment le jeune prince dans son cercle restreint, « où prépondérait cette demoiselle qui n'était plus jeune, mais experte dans tous les détours de l'esprit français (!) ».

Je n'ai pas à faire ici le portrait de Mlle Vacaresco, qui s'est assez souvent portraiturée elle-même. La reine la considérait comme une enfant prodige, et lui avait voué une affection maternelle. Aux yeux du roi, il y eut abus de la part de l'enfant prodige, et plus tard il devait la bannir, une fois pour toutes, de sa cour. Mais, Mlle Vacaresco n'était pas seulement poète, lauréate, elle aussi, de l'Académie. Elle se disait mé-

dium, en fit la preuve avec abondance, et si cette faculté augmenta son ascendant sur Carmen Sylva, dont la foi resta longtemps entière, inébranlable, il en résulta également d'étranges complications.

Spiritisme et morphine, comme intoxication, cela est équivalent. Le morphinomane réclame sa piqûre, le spirite son guéridon, et, dans les deux cas, les cures sont difficiles et rares. Carmen Sylva fut tout entière acquise aux révélations de l'au-delà que manifestaient les sommeils magnétiques de sa demoiselle d'honneur.

Je glisse sur les bizarreries de cette période, où la reine se montra ingénue et téméraire. Tout ce que je puis dire présentement, c'est que le médium s'avisa, entre autres, durant son hypnose, que le prince héritier se dévorait pour la jeune fille d'une passion inexprimée. La reine, d'une grande puissance de suggestion, amena le prince inexpérimenté à se déclarer. Les fiançailles, annoncées, firent scandale ; et M. de Bülow donna le ton à sa presse contre Carmen Sylva. Non qu'il se souciât beaucoup de ce mariage disproportionné, mais le prétexte lui était bon de discréditer cette souveraine, d'origine allemande, et qui se mettait en opposition avec l'influence allemande.

Car il est exact de dire que Carmen Sylva, de la poésie, par l'entremise du spiritisme, avait passé à la politique, et employait toute son autorité à ce que la convention militaire secrète conclue depuis des années avec l'Autriche-Hongrie, et qui venait à échéance, ne fût pas renouvelée. Le roi Carol, mécontent de l'empereur Guillaume II et peu confiant dans son exubérance oratoire, froissé de ses procédés de suzerain, inclinait vers le conseil impératif de sa femme.

Le scandale, habilement exploité par la légation d'Allemagne, des fiançailles de l'héritier présomptif discrédita à ce point Carmen Sylva, qu'elle opina, sous prétexte de santé, pour un séjour à l'étranger. M. de Bülow eut les mains libres, et le traité fut renouvelé. Carmen Sylva alla commencer son expiation, dure, à Venise, où elle tomba réellement malade, de là fut transférée à Pallanza, et enfin mise sous garde à Neuwied, où des médecins spéciaux s'occupèrent de rétablir une mentalité que la famille de Wied jugeait faussée.

. . . . . .

§

Rentrée dans son pays, Carmen Sylva s'est attachée depuis lors plus à des œuvres de bienfaisance qu'à la rédaction d'essais littéraires. Et c'était là son véritable rôle, celui qui lui assura une popularité de bon aloi. Sans doute reçut-elle encore maints écrivains français, des Léo Claretie, des Gaston Deschamps, qui remplacèrent pour elle les Maupassant et les Leconte de Lisle qui n'étaient pas venus. Mais déjà, elle était reconquise par la « culture » allemande, dont elle avait éprouvé les rudes bienfaits. Reine sans enfant, elle finit par se retourner vers sa propre famille, en souhaita la grandeur, voulut son neveu roi d'Albanie. Dépourvue d'ailleurs de toute influence politique, elle célébra, ces derniers temps, la gloire de Guillaume II. Ce fut une tristesse, mais non un étonnement, pour ses anciens amis.

J'aime mieux la revoir dans le salon de Castel-Pélesch, projetant son regard sur le cercle qui l'attendait, et murmurant, en passant, aux intimes, avec un sourire : « *Il était une fois...* » Car sa vie lui apparaissait comme un conte de fées, d'où la mauvaise fée n'était pas absente.

Maintenant, elle s'est évadée dans la légende, Carmen Sylva.

ROBERT SCHEFFER.

LA VIE POLITIQUE EN POLOGNE AVANT LA GUERRE

Sapiens causas scit non fata.
SÉNÈQUE.

La vie politique de la Pologne, partagée entre trois États différents, ayant chacun une constitution différente, des mœurs différentes, une mentalité différente, présente une quantité de problèmes, de situations, de difficultés d'une complexité si grande que les Polonais eux-mêmes s'y perdent parfois. A plus forte raison un étranger, un Français, quelque sympathique qu'il veuille se montrer à l'égard des Polonais, s'en trouve-t-il souvent déconcerté.

Dans ce vaste ensemble embrassant la vie politique d'un peuple de vingt millions d'âmes, je choisirai quelques problèmes marquants pour les exposer d'une manière un peu plus approfondie. Je ferai passer sous les yeux du lecteur les conditions de la lutte tragique sur tous les terrains de la vie politique. Cette lutte, le peuple polonais, forcé de l'accepter, l'a soutenue et la soutient encore. Il a donné la mesure de son endurance. La détresse a décuplé ses forces. Tel un nouvel Antée, chaque fois qu'il touchait terre, sa terre natale, il se relevait plus fort. On l'a chassé de son sol, il s'y est maintenu. Il est devenu économe, prévoyant. N'ayant pas assez d'argent pour lutter contre un antagoniste puissant entre tous, l'Etat de Bismarck et de Guillaume, il s'embarque pour le Nouveau-Monde, il se disséminé dans le monde entier pour gagner des sous, pour envoyer des dollars chez lui, à la Banque Populaire de Posnanie, afin que son lot s'étende et soit mieux cultivé, selon les méthodes scientifiques de l'oppres-

seur. On déclarait la guerre à sa foi, à sa langue maternelle. Il accepte cette guerre aussi. Il est demeuré fidèle à son église, il n'a pas cessé un jour de faire sa prière dans la langue que lui balbutiait sa mère quand il était enfant. Il a appris à lire, à penser d'une façon précise, nationale. Il est devenu citoyen, dans le sens intraduisible du mot polonais correspondant, *Obywatel*, mot qui est plus qu'une constatation juridique, mot qui exprime la compassion, le devoir, l'amour prêt à tous les sacrifices du citoyen pour la collectivité polonaise. Combien y en avait-il de ces citoyens polonais au moment du naufrage de l'Etat polonais ? Une poignée, quelques milliers... Dans leur angoisse suprême, les patriotes d'alors, les Kollontay, les Ignace Potocki, les Kosciuszko, jurèrent de *maintenir*. Ils imploraient : Ne cédons pas ! *Nie dàmy sie*. Au bout de cent ans, le peuple polonais moderne comme, tous ses frères d'Occident, peut répondre à cette adjuration : Je ne céderai pas. *Nie damy sie !*

§

Le 15 mai 1815, Frédéric-Guillaume III adressait un appel aux habitants du grand-duché de Posnanie :

Vous êtes incorporés à une monarchie sans que vous ayez besoin de renier votre nationalité. Vous recevrez une constitution provinciale. Votre religion sera respectée. Vos droits personnels et vos propriétés seront placés sous la protection des lois. Vous pourrez parler votre langue dans toutes les réunions publiques aussi librement que la langue allemande. Les fonctions publiques du grand-duché seront accessibles à chacun de vous dans la mesure de ses capacités...

L'histoire de la Pologne prussienne, histoire de tout un siècle, est là pour prouver qu'aucune de ces promesses n'a été tenue.

On commença par donner au pays un lieutenant du roi polonais, le prince Radziwill. Puis vint Flotwell avec un plan complet de germanisation. Il fonda des églises pour propager la langue allemande et acheta des terres polonaises pour les revendre à des Allemands.

En 1848, sous l'influence de la révolution française, eut lieu le grand mouvement des Polonais de Posnanie que l'on a toujours opposé depuis aux partisans de mesures de conciliation.

Ce mouvement, dit un jeune historien français, M. Moysset, replacé

dans sa véritable perspective historique perd beaucoup de force probante. L'idée d'unité enthousiasmait l'Allemagne libérale. L'Allemagne aurait dû voir dans l'agitation en faveur de l'indépendance de la Pologne une conséquence naturelle de ce mouvement.

Les Polonais ne demandaient que la réalisation des promesses de 1815. Leur demande fut noyée dans le sang.

C'est alors qu'apparaît l'ennemi implacable, le Chancelier de Fer. Au mois de mars 1848, le roi recevait, la tête découverte, une délégation polonaise de prisonniers politiques libérés par le peuple de Berlin et promettait de faire étudier la réorganisation de la Posnanie. Pour Bismarck, alors hobereau inconnu de Poméranie, la politique du roi constituait le plus regrettable donquichottisme auquel jamais un État se soit laissé aller pour sa ruine.

On lit donc dans ses *Souvenirs* (II, 127) : « La nécessité « d'entreprendre la lutte avec l'église catholique, le *Kultur-* « *kampf*, s'est imposée à moi par le côté polonais de la ques- « tion. » Le moyen le plus sûr de germaniser l'âme polonaise était pour lui d'interdire à l'école l'usage de la langue par la quelle cette âme s'exprimait et se perpétuait. Qui a l'école a la jeunesse ; qui a la jeunesse a l'avenir. L'instituteur allemand, en s'introduisant dans l'école polonaise, se dressait du même coup contre Rome et contre la Pologne.

En 1873 on prescrivit dans les écoles de Posnanie l'emploi exclusif de l'allemand, exception faite pour l'enseignement religieux qui ne serait donné en allemand qu'aux élèves assez avancés dans cette langue. Le principe posé, on en tira avec le temps une interprétation qui rendit obligatoire l'emploi de l'allemand dans l'enseignement religieux également. On contraignit l'enfant à faire sa prière en allemand. L'enfant protesta ; les parents aussi.

M. Ladislas Reymont, le célèbre romancier polonais, nous décrit les misères des enfants polonais *Dans une Ecole prussienne*. L'instituteur, au début de la classe, veut obliger ses élèves à réciter la prière en langue allemande. A dix reprises il recommence les premières paroles du *Vater unser*, sans que la voix d'aucun des enfants consente à s'élever pour lui faire écho. Peu à peu, le gros Prussien s'exaspère, furieux d'une obstination que ne suffisent à vaincre ni ses menaces, ni le souvenir de ses coups des jours précédents, et bientôt nous le

voyons, une fois de plus, faisant comparaître tour à tour devant sa chaire chacun de ces petits rebelles, pour les punir de leur résistance.

L'instituteur devenait de plus en plus rouge et de plus en plus follement il assouvissait sa colère; mais les enfants s'avançaient vaillamment à l'appel de leurs noms, saisis d'une exaltation presque joyeuse, en murmurant tout bas, dans leur langue natale, la prière qu'ils allaient refuser de traduire dans la langue ennemie. Enfin l'homme, anéanti par leur héroïsme et sa propre fureur, leur ordonna de rester à leurs places.

Haletant de fatigue, il s'était accoudé sur sa chaire, et parcourait d'un regard haineux ces visages têtus, sillonnés de raies bleues ou tachés de sang. Mais avant qu'il eût achevé de se calmer, voici que là-bas, au dernier banc, se dressa une petite fille de sept ou huit ans, les lèvres roses, les yeux d'un bleu ciel, avec deux petites nattes de lin tressées autour du front; et voici qu'avec une gravité craintive elle s'avança vers la chaire et, étendant timidement tantôt l'une, tantôt l'autre de ses petites mains, murmura d'une faible voix toute pleurnichante :

— Et moi, monsieur, vous ne m'avez pas encore battue (1)!

Ecoutez un écrivain français, le docteur Nicaise :

Cris, pleurs d'enfants battus et meurtris par des maîtres allemands. Lamentations des mères qui voyaient sortir des écoles ces pauvres victimes zébrées de coups et couvertes de sang. Les enfants protestaient contre l'enseignement en allemand. Ils désertèrent les écoles. L'État voulut les y ramener de force. On appliqua la cravache, les verges, le bâton, les coups de pied et les coups de poing ; — le mot d'ordre était de frapper, piétiner, flageller, pulvériser toute résistance. A ces violences s'ajoutèrent l'envoi dans des maisons de correction, le renvoi de collégiens, l'interdiction d'entrer dans des classes spéciales.

Tout ce cirque de Néron n'aboutit à rien. Le docteur Nicaise raconte que dans un village le fils d'un pauvre jardinier, frappé de quarante coups de verges par le maître d'école, blessé et meurtri, eut une peine infinie à rentrer chez lui... Le soir même, voyant de la lumière dans une grange qui lui appartenait et craignant quelque incendie, le châtelain du village alla voir ce qui s'y passait. Arrivé à la porte du bâtiment, il entendit des voix enfantines et, entr'ouvrant la porte, il aperçut de jeunes écoliers qui chantaient un chant populaire

(1) Ladislas Reymont : *Marzyciel* (1910).

inspiré par l'histoire nationale... Le petit jardinier qui avait été roué de coups au point de ne pouvoir s'asseoir, adossé au mur, dirigeait le chant...

Quand donc, remarque notre auteur, les hommes qui gouvernent de gré ou de force un pays comprendront-ils qu'on ne peut rien contre l'Idée ?...

L'article 12 de a loi sur les associations (de 1908) forme le dernier chaînon des entraves mises à la langue polonaise. D'après cette loi, dans les districts où les Allemands forment plus de 40 o/o de la population totale, les débats dans les réunions publiques doivent se faire en allemand. Dès lors il ne fut plus permis de parler polonais dans des réunions publiques organisées dans la capitale du duché de Posnanie.

La guerre scolaire avait eu pour conséquence de remuer, de mobiliser la masse paysanne, jusque-là soucieuse avant tout de ses intérêts matériels. On l'attaqua de ce côté aussi.

Pour tenir en haleine le sentiment national allemand et prussien, il fallait pouvoir montrer du doigt un péril permanent.

Les Polonais, comme les Alsaciens et les Danois, servirent d'épouvantail. Un jour on expulsa tous les Polonais qui n'étaient pas sujets prussiens, — c'est-à-dire les polonais russes et autrichiens. Quelques dizaines de milliers de familles polonaises établies depuis de longues années en Posnanie furent contraintes de quitter leur patrie. Un autre jour, un haut fonctionnaire, von Tiedemann, adressait à Bismarck un mémoire dans lequel il établissait que le gouvernement prussien pourrait tirer profit de la situation déplorable des propriétés polonaises. Il demandait dix millions de marks pour l'achat de terres.

L'Etat, disait-il, pourrait en morcelant les biens achetés et en installant sur ces parcelles des paysans allemands donner une prépondérance durable à l'élément germanique de la province...

Bismarck épousa cette idée. On donna cent millions *pour arrêter*, comme disait Bismarck, *le refoulement de l'élément allemand*. On achèterait des terres propres au morcellement, on y organiserait des communes, on bâtirait des écoles, des églises, on formerait une classe agricole moyenne, allemande. La loi visait la disparition de la grande propriété polonaise.

Bismarck pensait que les grands propriétaires ruraux formaient la tête du nationalisme polonais ; pour germaniser le peuple, il suffirait de le décapiter économiquement. Le capital fut augmenté. On dépensa en vingt-cinq ans un demi-milliard ; on acheta 385.000 hectares de terres. Les propriétés acquises furent divisées en 12.000 parcelles où s'établirent des colons allemands, une population de 100.000 âmes, dans leur majorité absolue protestants.

Comment le peuple polonais répondit-il à cette provocation? Nous pouvons le dire maintenant : d'une façon admirable. On établit un vaste et solide réseau d'institutions sociales, économiques, financières et politiques, les unes groupant les hommes, les autres fournissant les moyens, toutes déversant leurs forces dans un comité central et dans une banque d'union. Les activités sont diverses, l'action est une ; unité de but, unité de commandement. On travaille. Quelques grands hommes, un docteur Marcinkowski, fonde une société grâce à laquelle dix mille personnes dépourvues de moyens ont pu faire des études supérieures, devenir des médecins, des ingénieurs, des architectes. Maximilien Yackovski, ancien combattant de l'insurrection de 1863, se voue à la cause paysanne, devient un puissant organisateur de coopératives. En 1873, il n'y avait en Posnanie que onze associations paysannes ; en 1880, il y en a 120 ; en 1905, on en compte 300. Chaque printemps se tient une assemblée générale. Chaque association y envoie son président et un délégué. On les fait coïncider avec l'assemblée des grands propriétaires fonciers dans la ville de Posen, et pendant cette semaine agricole, on voit défiler dans ses rues un millier d'hommes, manifestation d'une force dont Bismarck n'avait évidemment pas prévu le développement. Les métiers s'organisent eux aussi. Ces associés font leur devoir national en boycottant les produits allemands et en supprimant l'intermédiaire allemand. Dans les provinces du Rhin et en Westphalie, 200.000 ouvriers polonais viennent amasser le prix d'un lopin de terre. Ils vivent à part, ne se mêlant pas à la population allemande. En Silésie une population d'un million d'hommes s'est proclamée polonaise.

L'organisation financière donne à ce mouvement d'association une importance particulière. Les associations se sont fédérées. Leur union est représentée par sept délégués. Ce

comité choisit un chef tout puissant, véritable ministre des finances de la Posnanie. Pendant vingt ans ce fut un prélat admirable, l'abbé Wawrzyniak (1849-1910), fils de paysan, qui exerça ce rôle gros de responsabilités. Aux Allemands, aux attaques du gouvernement prussien, il répondait : « Loin de nous toute pensée de revanche, parce que ce serait une pensée... païenne. » Avec un tact parfait et une habileté rare, il sortit victorieux de toutes les difficultés. Le pays se couvrit d'associations de crédit, d'achat et de vente (1), de morcellements de terre, auxquelles correspond un réseau de banques : cent petites banques, vingt banques moyennes, sept grandes banques, une banque centrale. Au bout de vingt ans le capital de cette banque centrale a été porté à 3 millions. Le chiffre des dépôts a augmenté de 15 à 107 millions. Les grands propriétaires fonciers ont leurs organisations à part, leur Union agricole. Une banque agraire, une banque de morcellement ont été fondées pour répondre aux agissements gouvernementaux. La commission gouvernementale procédait méthodiquement. Elle achetait des terres de façon à encercler les petites villes, remparts de « polonisme ». Son plan fut déjoué. L'offre des terres polonaises cessa. Depuis 1898, il n'y a plus un lopin de terre polonaise à vendre. La commission ne reçoit d'offres que du côté allemand, de la part des propriétaires allemands. Et pour cause. Les spéculations de la commission avaient provoqué une formidable hausse du prix de la terre. Un hectare valait, en 1886, 586 marks, en 1901, 801, en 1906, 1383, en 1912, 1400. L'Allemand offre donc sa terre à la commission en menaçant de la vendre à des Polonais. En 1907, à la Diète prussienne, le prince de Bülow déplorait le manque de patriotisme des Allemands en Posnanie. Au bout de vingt-cinq ans, sur les 385.000 hectares achetés par la Commission de colonisation, 274.576 étaient vendus par des Allemands, 110.914 par des Polonais.

Le plan primitif ayant échoué, on chercha d'autres moyens plus efficaces. En 1908, on interdit aux Polonais de construire sur les terres dont ils se rendaient acquéreurs. Enfin on en vint à une mesure extrême, à la loi *d'expropriation*. L'association des Marches de l'Est surtout, le *Ostmarkenverein*, (fondée par trois propriétaires fonciers, Hansemann, Kenne-

(1) 1914 associations, 149.000 membres, capital : 40 millions.

man et Tiedemann), comptant 50.000 membres, repartis en 429 groupes locaux, déploie une très grande activité. Elle demanda d'élaborer un projet de loi d'expropriation. « Nous ne serons les maîtres, déclara Tiedemann avec une cynique franchise, que quand nous posséderons le sol. » Le prince de Bülow, alors chancelier, déclara :

Nous ne pouvons plus nous faire illusion. Notre marche de l'Est sera-t-elle allemande ou polonaise ? L'agitation polonaise s'efforce de former un État dans l'État. Pouvons-nous perdre deux provinces dont l'une commence à dix-huit lieues de Berlin ? Voilà pourquoi il faut exproprier les Polonais. Nous sommes en état de légitime défense... La mesure proposée n'est donc pas contraire à la constitution. D'après l'art. 4, tous les citoyens prussiens sont égaux devant la loi : mais les Polonais sont rebelles aux lois... L'art. 9 dit que l'Etat doit protection à la propriété : mais comment protégera-t-il la propriété s'il ne peut se protéger lui-même ?

La loi fut votée en février 1908. On l'appliqua pour la première fois au mois de mars 1913. En 1913, la Diète vota 230 millions de nouveaux crédits d'expropriation.

§

Marie-Thérèse et Joseph II inaugurèrent en Galicie un régime de germanisation et de centralisation. On établit dans le pays trois mille familles de colons allemands et protestants. La politique de Vienne cherchait à isoler le plus possible les différentes classes sociales : *Divide et impera*! Les fonctionnaires étaient allemands ou tchèques ; la langue allemande devint la langue officielle dans l'administration, les tribunaux, les écoles et à l'université de Léopol (1). La diète de Léopol ne statuait que sur les demandes du gouvernement de Vienne, notamment sur le contingent militaire et sur les impositions. La session durait un jour. La vie était triste, lugubre.

Toute parole libre était persécutée, toute personnalité un peu marquée devenait suspecte. Il n'en manquait pas, de ces personnalités : un Wincenty Pol, fils d'un fonctionnaire allemand, un grand historien national, Szaynocha, fils d'un fonctionnaire tchèque, les comtes Fredro, d'autres encore. Tous

(1) Cette vieille université fondée en 1661, d'abord collège des jésuites, puis érigée par le roi Jean Casimir en Académie, reconnue comme université en 1784 par Joseph II, célébra en 1912 le 250e anniversaire de sa fondation. Depuis 1784 jusqu'en 1891, on y professait en allemand et en latin. Une chaire polonaise de littérature polonaise y existait depuis 1826.

connurent les douceurs des prisons autrichiennes. En 1842, on mit la main sur une organisation secrète ayant pour chefs François Smolka et Florian Ziemialkowski; tous deux furent condamnés à mort, puis graciés. Le premier devint plus tard président à vie du parlement de Vienne; Ziemialkowski, ministre autrichien pour la Galicie.

« La plupart des peuples, a dit un penseur français, sont entrés dans la voie des libertés politiques par la porte basse de la défaite. A leurs malheurs sur les champs de bataille ils ont cherché une compensation dans les réformes intérieures, une revanche dans la liberté. » Ce fut le cas pour l'Autriche. Ce ne fut qu'à l'école du malheur, après avoir perdu les provinces italiennes et connu la défaite dans la campagne contre la Prusse que la monarchie des Habsbourg apprit à apprécier la valeur politique de l'équité, de la modération, du respect des nationalités. Après Sadowa, l'Autriche comprit qu'elle ne pourrait échapper à la catastrophe définitive qu'en s'appuyant sur les peuples et qu'elle n'obtiendrait leur appui qu'en leur accordant des droits nationaux. La Galicie reçut un Polonais comme lieutenant de l'Empereur (1866). La langue nationale devint langue d'enseignement. Dès 1868, le polonais et le ruthène furent admis devant les tribunaux. Les universités furent polonisées, et l'université de Lwow reçut plusieurs chaires ruthènes. En 1873 fut fondée à Cracovie une Académie des Sciences et des Lettres. Peu après surgirent différentes sociétés scientifiques, littéraires, philosophiques. Une académie des Beaux-Arts consacra l'admirable initiative de Mateyko. En 1894, l'exposition de Lwow, qui devait commémorer l'insurrection de Kosciuszko, fut une éclatante manifestation politique et l'acte solennel d'un peuple qui affirmait à la face du monde son indestructible vitalité. En même temps, cette exposition apportait la preuve palpable du profit que la Galicie savait tirer de sa liberté conquise et notamment des progrès qu'elle avait réalisés dans l'exploitation agricole et l'utilisation de ses richesses naturelles. Elle montra les progrès accomplis dans l'instruction publique. En vingt-cinq ans, on avait construit 4.000 km. de routes, 2500 km. de voies ferrées. Le nombre des écoles primaires augmenta de 1450 et leur budget s'éleva d'un demi-million de couronnes à 3 millions (en 1908, vingt-cinq millions); le nombre des élèves dans l'enseigne-

ment secondaire monta de 8 à 14.000. En 1908-1909, d'après le compte rendu officiel du Conseil National de l'Enseignement (*Rada Szkolna Krajowa*), la Galicie possédait cent cinq établissements d'enseignement secondaire avec 41.548 élèves. Elle avait aussi sept écoles industrielles. Des sociétés populaires, dites caisses *Raiffeisen*, existaient en 1912, au nombre de 1464. Elles étaient en contact réel avec 27 syndicats laitiers, huit syndicats d'exploitations de tourbières, etc. Ces caisses comportaient un chiffre de trois cent mille membres, ayant versé une somme de trois millions de couronnes. L'Union des sociétés coopératives comptait trois cent trente-quatre sociétés avec 362.368 membres ayant versé un capital de 53 millions de couronnes.

La Galicie fut gouvernée longtemps par le parti conservateur, représenté surtout par les grands propriétaires fonciers. Leur loyalisme à l'égard de la dynastie leur avait valu ce rôle prépondérant. Ils en tirèrent d'autres avantages. Depuis 1867, on compta une vingtaine de ministres polonais à Vienne et dans le seul ministère des Affaires étrangères, à un moment donné, une cinquantaine de fonctionnaires polonais.

Bismarck a dit un jour d'un ton méprisant : « La Pologne, ce n'est que la noblesse et le clergé ! » Il n'aurait plus l'audace de le répéter aujourd'hui ! Il n'aurait pu le dire des provinces prussiennes qu'un explorateur prussien, le professeur L. Bernhardt (Berlin), appelait récemment « la république paysanne de Posnanie ». De la Galicie non plus. Depuis la réforme électorale de 1907, quelqu'un qui aurait assisté à une réunion du groupe parlementaire polonais à Vienne pourrait dire sans trop d'exagération : *La Pologne c'est tout, sauf la noblesse et le clergé*... Il est vrai que quand le système des curies régnait encore en Autriche un député de la première curie (grands propriétaires) représentait au parlement de Vienne 110 électeurs, un député de la seconde curie (chambres de commerce) 30 électeurs, un député représentant les villes 3159 électeurs, un député représentant la campagne 20.000, un député élu au suffrage universel 86.000.

Depuis qu'elles avaient commencé à prendre conscience de leurs droits, les masses populaires n'avaient cessé de réclamer le suffrage universel. La lutte dura une vingtaine d'années et aboutit enfin, par les étapes successives de réformes partielles,

à la loi fondamentale du suffrage universel de 1907. En même temps, la question ruthène devenait de jour en jour plus complexe et plus grave. D'habiles metteurs en œuvre la maniaient, la réchauffaient de toutes leurs forces. *Divide et impera !* la vieille maxime de Metternich toujours vivante, y trouvait son expression. Instrument docile des joueurs de flûte de Vienne et d'ailleurs, cette question envenima la vie politique du pays pendant des années. Elle créa une atmosphère de surexcitation et attira l'attention de l'étranger. Les grèves agricoles qui, en 1902, éclatèrent tout d'un coup en Ruthénie dans 386 communes provoquèrent même des rencontres sanglantes. Des grèves agricoles, il y en avait alors partout : en Italie, dans le midi de la France. Mais en Galicie ces grèves avaient un côté politique. L'écrivain scandinave Björnstjerne Björnson, qui ne connaissait pas la Pologne et n'a jamais été en Galicie, publia en 1906 une lettre en allemand sur les rapports entre Polonais et Ruthènes qui eut un grand retentissement. L'instruction fortifie les sentiments nationalistes. Les nationalités acquièrent une conscience de plus en plus vive de leurs rivalités. Sur 2639 écoles primaires polonaises, il y avait, en 1908-1909, 2296 écoles ruthènes. Les Ruthènes possédaient en outre cinq lycées et plusieurs chaires ruthènes à l'université polonaise de Lemberg (Lwow). La réforme électorale devenait de jour en jour plus urgente. Elle allait être accomplie quand la guerre éclata.

§

Passons en Pologne russe. Ce furent de tristes années que celles qui suivirent l'année 1863, année de l'Insurrection. En Lithuanie, Mourawieff frappa toutes les propriétés foncières polonaises d'une contribution spéciale, transformée plus tard en un impôt fixe, sous le nom de « taxe payée par les propriétaires d'origine polonaise » (10 o/o du revenu). L'acquisition de nouvelles propriétés foncières par voie d'achat fut interdite aux Polonais. Aucun Polonais ne fut plus appelé à un poste important. Le règlement de la banque agricole de Kieff interdit l'emploi des Polonais dans les bureaux. En 1894, le ministre des Communications traça une ligne de démarcation allant du golfe de Finlande à la Mer Noire par Pétrograd, Pskow, Dunabourg, Smolensk et le cours du Dnièper. A l'ouest de cette ligne aucun emploi aux catholiques ! La langue polo-

naise bannie des tribunaux et de l'administration, interdite à Wilna dans les réunions publiques, dans les églises, dans les lieux de promenade, dans les théâtres, les cafés et les magasins. On la fit supprimer des enseignes des boutiques, des étiquettes des pharmaciens, des notes des commerçants. Ces commerçants n'avaient plus le droit de s'adresser en polonais à leurs commis ou à leurs clients. On défendit d'exposer aux vitrines des librairies les livres polonais.

Beaucoup d'églises catholiques furent transformées en temples orthodoxes. Il fut interdit d'en construire de nouvelles ou de restaurer les anciennes, non plus que les chapelles et les calvaires. On défendit aux prêtres de faire sonner en allant porter le Saint Sacrement, de distribuer le paint azyme, des médailles, des croix. On multiplia les efforts pour introduire la langue russe dans l'église catholique. Le gouverneur de Wilna proposa en 1881 de fermer l'accès des séminaires à la noblesse polonaise, d'y limiter à 20 ou 30 o/o le nombre des Polonais. Les inspecteurs qui allaient présider aux examens des aspirants séminaristes furent invités à refuser tous ceux qui se distingueraient par leur intelligence et leur savoir.

Il n'est pas dans l'intérêt du gouvernement russe, écrivait le ministre de l'intérieur, de contribuer à élever le niveau intellectuel des prêtres catholiques, car plus ils seront éclairés, plus nous devrons les craindre, vu qu'ils seront mieux à même de lutter contre le clergé orthodoxe. (Leliwa, *Russie et Pologne*, p. 112; Ch. Dupuis, *Russie et Pologne*, 38.)

Veuillez expliquer à Mgr Hryniewiecki, écrivait en 1884 le même ministre au gouverneur général de Wilna, que, d'après nos lois, ce ne sont pas, comme il le pense, les ordres du gouvernement qui devront s'accommoder aux préceptes d'un culte étranger, qui, comme celui de l'Eglise romaine, n'est que toléré dans l'Empire, mais que, bien au contraire ce sont les enseignements de ce culte qui doivent se plier aux exigences de la loi, attendu qu'ils n'ont une raison d'être que par leur conformité avec elle.

Un soir de novembre 1894, une foule anxieuse se pressait dans l'église de Krozé (gouvernement de Kowno); le bruit avait couru que sa clôture était imminente et le peuple s'y était assemblé pour tenter de s'y opposer. Pendant qu'il chantait, les cosaques firent irruption dans l'église, frappant sans pitié les malheureux qui leur barraient la route, profanant les croix et les images des saints, poussant hors du temple

souillé du sang des morts et des blessés ceux qui n'avaient pas succombé sous leurs coups. Tous ceux qui, y compris les femmes et les enfants, étaient sortis sains et saufs de l'église furent flagellés le lendemain sur l'ordre du gouverneur de Kowno, le général Klingenberg.

Après l'église, l'école. En 1869, la langue polonaise fut rayée des programmes des écoles secondaires et dans l'enseignement supérieur. L'Université de Varsovie fut transformée en un instrument de dénationalisation. Dans l'école primaire on remplaça la langue maternelle par la langue russe. Le directeur de l'enseignement dans le Royaume, Witte, qui poursuivait avec un zèle extraordinaire la dénationalisation de la Pologne, prononçait à son arrivée dans la capitale des paroles significatives : « Dans trois ans les mères polonaises parleront russe avec leurs enfants... » Il chassa le prêtre catholique de l'école et lui substitua le maître d'école orthodoxe. Mais les mères polonaises n'ont pas cessé de parler polonais à leurs enfants. Cette politique de haine implacable ne produisit qu'un seul résultat : l'école fut abandonnée par la population polonaise. « Il y a moins d'instruction parmi les paysans et les ouvriers et, en somme. une haine plus profonde du nom russe, qui résume, — écrivait il y a 15 ans le savant professeur français Ch. Dupuis, — toutes les persécutions et tous les maux dont souffrent ces masses dans lesquelles, il y a trente ans, la politique de Pétersbourg avait songé à chercher un appui. » (Dupuis, *loc. cit.*, p. 63).

Comme la prédiction de Witte ne se réalisait pas, son successeur, le fameux Apouchtine, annonça, dès son entrée en fonctions, que dans dix ans les nourrices polonaises berceraient leurs nourrissons avec des chants russes. Il était défendu de parler polonais à l'école. Des inspecteurs se promenaient en chaussures à semelle de caoutchouc pour surprendre les écoliers qui causaient polonais entre les cours et après la classe. M. Ernest Denis a dit, dans son beau travail sur *la Bohême après la Montagne Blanche* (tome II, p. 633) : « *C'est peut être un malheur d'être polonais, ce n'est pas encore un crime.* » Apouchtine ne partageait pas cette opinion. C'était un crime de parler polonais, un crime de lire un livre polonais, un crime d'en posséder dans la maison paternelle. Des inspecteurs perquisitionnaient et emportaient triompha-

lement tel manuel d'histoire de Pologne ou de littérature, tel volume de Mickiewicz ou de Slowacki. Les élèves coupables d'un délit de ce genre étaient frappés des peines les plus sévères. Dans les écoles primaires de la campagne on employait pour enseigner le catéchisme des livres imprimés en caractères russes. Le paysan n'en voulait rien savoir. « A quoi bon? disait-il : au bout de trois ans il ne sait pas lire une prière sur mon livre de messe. »

Les résultats de cette politique scolaire? Le nombre des illettrés avait atteint à la campagne 75 o/o,à Varsovie 60 o/o, et le gouverneur Podgorodnikow disait dans un mémoire officiel de 1904 : « Comment voulez-vous qu'une seule école primaire fonctionne bien, quand la religion catholique y est enseignée par des maîtres orthodoxes et ignorants? » Et dans un rapport officiel du prince Imeretynski adressé à l'empereur Nicolas II en janvier 1898 (1), on pouvait lire :

Les écoles sont fréquentées de moins en moins. Il n'y a là rien d'étonnant... En 1882, il y avait 127.000 élèves ; en 1892, 124.000, trois mille de moins.

Et le prince citait un rapport inconnu de son prédécesseur, le général Gourko :

A l'école l'enfant polonais est traité non seulement d'une façon point amicale, mais même en ennemi. On lui fait un grief de son origine polonaise, on offense ses sentiments patriotiques. On raille sa religion, et sa langue maternelle est au dernier rang des langues étrangères. En rentrant chez lui l'enfant raconte à ses parents comment il est traité à l'école et de quel régime de faveur jouissent les enfants russes... Cette manière d'agir n'a qu'une conséquence : l'enfant polonais apprend dès sa plus tendre enfance à haïr tout ce qui est russe et qui lui a fait subir tant d'injures, lui a fait verser tant de larmes amères....

Que pouvait la société polonaise contre cette politique scolaire? Entre 1856 et 1862, la persécution ayant un peu faibli, on fonda 600 écoles sur les deniers fournis par l'initiative privée. L'on ouvrit des bibliothèques, des crèches, des maternelles, des caisses d'épargne, on organisa des cours privés. Après 1863 tout devint secret : cabinets de lecture, cours privés... On créa une université volante où les professeurs les plus éminents enseignaient les sciences, les lettres, les scien-

(1) Ce rapport a été publié d'une façon miraculeuse à Londres.

ces sociales. L'élite des jeunes générations polonaises a passé par cette université. Sitôt un peu soulevée la trappe qui fermait le cachot, sitôt un peu d'air libre entré à la faveur de la guerre japonaise et de la révolution qui suivit, l'université volante se transforma en Université libre. Elèves et personnel enseignant, tout existait déjà.

Malgré la promulgation d'une loi spéciale interdisant l'enseignement sous peine de prison et d'une amende de 500 roubles, l'enseignement primaire continua d'être donné aux enfants du peuple. Une statistique établie en 1903 fixe à 5.000 pour Varsovie seule le chiffre de ces enfants auxquels on *apprenait* en cachette à lire et à écrire. L'école publique eût permis d'instruire 50.000 enfants. Et depuis longtemps déjà il n'y aurait plus eu d'illettrés dans notre pays.

A la première possibilité donnée en 1906, on organisa la Société Nationale d'Enseignement (*Macierz Szkolna*), qui couvrit — à peine tolérée par le gouvernement — le pays pendant les douze premiers mois de son existence de 141 écoles, 317 crèches, 505 bibliothèques et cabinets de lecture. Le nombre des enfants qui fréquentaient les écoles était de 63.000, ceux reçus dans les crèches de 14.000 ; 400.000 personnes utilisaient les bibliothèques. Cette institution nationale a été supprimée après avoir existé un an et demi seulement.

La Société polonaise affirmait par d'autres fondations sa participation active à la civilisation européenne. De toutes les manières, par tous les moyens, elle fonda des institutions d'utilité publique et de prévoyance sociale. On ne saura jamais combien de temps et de démarches, quelles dépenses et combien de déceptions représente la création d'une société de secours mutuels, d'une banque populaire, d'une caisse d'épargne. Déjà en 1803 Varsovie possédait une Société des Amis des Sciences, prototype d'une Académie. Dès 1821, elle a une Société de Médecine. L'Académie fut fermée en 1831 et ne fut réouverte qu'en 1906. Elle sembla alors simplement se réveiller d'un long sommeil, un sommeil de trois quarts de siècle.

Déjà en 1841, on réclamait un Crédit foncier pour les villes. Il fallut attendre trente longues années remplies de démarches pour l'obtenir. Après la guerre de Crimée qui ébranla les assises de la politique russe et allégea le poids des chaînes,

on commença à respirer un peu plus librement. De nouvelles institutions polonaises furent créées : ce sont la Société des agriculteurs (1857), la Société des Beaux-Arts. Le Crédit foncier pour les villes fut accordé en 1870 pour Varsovie, en 1873 pour Lodz, en 1885 pour Lublin, en 1898 pour Radom. En 1870, on fonda une Société de Musique, en 1871, un Musée des Arts et Métiers, en 1883, une Société de secours pour les hommes de science et de lettres dite Société Mianowski. Pendant la satrapie de Ibolurko on ne put réussir à fonder une banque populaire et le gouverneur de Plotzk, Yanovicz, motiva ainsi son refus : « Et si cette banque était une organisation insurrectionnelle ? »

Dans les campagnes, les familles de châtelains se chargeaient d'instruire les adultes comme les enfants. On lisait la revue *Polak* (*le Polonais*), publiée à Cracovie et colportée secrètement à travers le Royaume. Ce journal exerça une influence admirable et contribua beaucoup à l'éveil chez le paysan du sentiment national. Les commissaires ruraux s'en émurent. Bientôt le gouvernement commença aussi à publier en polonais une revue : *L'Instruction*. Les maires reçurent l'ordre de s'y abonner. Chaque semaine le maire distribuait des numéros de cette revue aux fonctionnaires de chaque village. Pour s'assurer que la revue ne serait pas détruite, il fallait rapporter le dernier numéro reçu pour recevoir le suivant. Il était rapporté sans avoir été lu, ni même découpé. Les autorités tempêtèrent, mais se heurtèrent à des arguments trop convaincants : « Ils (les paysans) déchirent leur numéro si on les force à le lire, et préfèrent aller en prison. Dans ces conditions il vaut mieux renoncer à leur donner le journal. » Bientôt l'*Instruction* cessait de paraître.

Les émissaires qui colportaient des publications comme *le Polonais* cherchaient aussi à organiser les paysans. Ils connurent les prisons et la Sibérie. Dans ces organisations secrètes, combien se trouvèrent de héros, combien de simples paysans d'une valeur supérieure dont l'âme s'aguerrit dans les souffrances. Il en était de même dans les milieux ouvriers. La Pologne d'aujourd'hui est un pays tout à fait moderne. Elle a son industrie et ses masses ouvrières, elle a vu naître chez elle le socialisme et la question ouvrière. Le prince Imeretynski disait, dans le rapport que j'ai cité plus haut :

L'ouvrier polonais ne ressemble pas à l'ouvrier russe. Il se rapproche du type de l'ouvrier occidental. Il y en a entre eux des affinités profondes.

Ce rapport est de 1898. Le mouvement socialiste se propagea en Pologne depuis 1877. En 1881, 52 de ses adeptes sont condamnés à la déportation; en 1877, 120 ; en 1888 il y a à Zyrardow une grève de 6000 ouvriers, on tire sur la foule. En 1886 on prononce quatre verdicts de mort. Des publications socialistes polonaises paraissent à Genève et à Paris. En 1892, à Paris aussi, fut fondé le P.P.S. (parti socialiste polonais) qui unifie tous les groupements socialistes. Il met en avant le programme de l'indépendance de la Pologne, basé sur l'importance internationale de la question polonaise. Pourtant, deux ans plus tard, on voit se constituer le parti social-démocrate, qui opposera à la devise de l'indépendance celle d'une constitution commune à tout l'Empire Russe. L'ouvrier polonais donna sa mesure en 1905-1906. Après le noble et l'évêque, après le moine et l'humble curé de campagne, après l'intellectuel et l'artisan citadin, après le paysan et en même temps que lui, voici l'ouvrier qui entre en scène pour prendre part à la lutte. Le voici qui apporte ses forces en offrande sur l'autel de la patrie.

C'est en 1905 que l'Empire russe fut appelé à une active vie politique. La Russie devint, d'après *l'Almanach de Gotha*, *une monarchie constitutionnelle sous un tsar autocrate*. Comme monarchie constitutionnelle, elle eut une assemblée législative nommée *Douma*, assemblée ouverte dans un moment d'enthousiasme révolutionnaire. C'était un embryon de parlement. On espéra que cet embryon grandirait et se développerait d'une façon normale dans la voie du parlementarisme occidental. Il n'en fut rien. Le mouvement révolutionnaire brisé, un coup d'Etat supprima les libertés, établit un nouveau régime de suffrage.

Un coup d'œil sur le mécanisme compliqué de cette représentation. Les membres de la Douma sont élus à plusieurs degrés par des collèges électoraux très divers et superposés. Pour prendre part à chacun de ces collèges il faut appartenir à la classe sociale y donnant accès ou bien posséder le cens électoral requis. Les élus d'une circonscription doivent y avoir leur domicile, comme les électeurs eux-mêmes. Les habitants

du gouvernement de Varsovie ne peuvent élire que des habitants du gouvernement de Varsovie ; les électeurs doivent choisir parmi eux les membres de la Douma. Cette règle est diamétralement opposée à la règle occidentale. Elle a pour conséquence regrettable d'empêcher les candidats de se présenter là où ils sentent le terrain le plus favorable à leur élection.

Les électeurs qui satisfont au cens immobilier jouissent d'un privilège assez original. Ils peuvent transmettre ce cens immobilier. Ce privilège a pour but de diminuer le nombre des abstentions parmi les électeurs propriétaires d'immeubles. Le cens immobilier ne doit pas se perdre. Sachant les propriétaires fonciers essentiellement conservateurs, on voulut que leurs voix ne se perdissent point. Et, particularité étrange, les femmes et les militaires en activité de service peuvent également transmettre leur cens immobilier, bien qu'ils n'aient pas eux-mêmes le droit de voter. Ainsi la loi qui leur refuse le droit de vote leur permet, en définitive, de voter par procuration.

Le système électoral introduit en 1906 ne donna pas au gouvernement sa Douma introuvable. Aussi on commença d'abord par interpréter la loi dans un sens qui modifiait en fait la composition du corps électoral ; puis vint le coup du 3 juin 1907. Le gouvernement saisit alors comme prétexte la découverte d'un complot où se serait trouvés compromise la gauche socialiste. M. Stolypine demanda d'exclure 55 députés. Les modérés du centre, bien qu'adversaires des députés menacés, ne jugèrent pas de la dignité d'une assemblée législative de violer le règlement et des usages parlementaires en se soumettant à une injonction aussi insolite. La Douma nomma une commission pour examiner la valeur des accusations portées contre 55 de ses membres. Le ministre n'attendit ni la discussion, ni même le rapport de la commission. Le lendemain, quand les membres de la Douma revinrent pour siéger, ils trouvèrent les portes fermées, les avenues gardées par les Cosaques. Dans la nuit les principaux députés inculpés de complot, notamment ceux qui ne réussirent pas à filer, avaient été arrêtés par la police.

Le Royaume de Pologne avait, dans la première et la seconde Douma, 36 représentants, sans compter les Polonais élus par les provinces de Lithuanie (15) et de la petite Russie (5). La

loi de 1907 les réduisit au nombre de 14 et encore sur ces 14 députés du Royaume, deux devaient être choisis par les Russes habitant la Pologne, de telle sorte qu'en fait la Pologne fut frustrée d'un trait de plume des deux tiers de ses représentants. Pendant que dans les provinces russes de l'empire il y a un député par 200.000 âmes, dans le Royaume il y en a un par 800 à 900.000 âmes.

Les Polonais, comme l'a dit Anatole Leroy-Beaulieu, étaient d'autant moins préparés à un pareil traitement que lors des deux premières Doumas leurs représentants s'étaient peut-être montrés les plus sages, on pourrait même dire les plus conservateurs de tous les députés réunis au Palais de la Tauride. C'est au point qu'en un article retentissant du *Courrier Européen* (de Paris) Björnstjerne Björnson les acusait de s'être secrètement vendus au gouvernement russe. Ce n'est pas qu'il n'y eût en Pologne des radicaux, des progressistes, des socialistes, des révolutionnaires, mais les partis de gauche boycottaient les élections ou avaient partout succombé. Les représentants de la Pologne à la Douma étaient polonais, mais loyalistes et catholiques, ennemis de la révolution et des procédé révolutionnaires, résolus à faire valoir les droits de leur nationalité par la sagesse et les moyens légaux, attendant tout d'une entente avec le gouvernement souverain et avec les représentants élus du peuple russe. Presque seuls dans la première Douma ils s'étaient montrés opposés à de nouvelles lois agraires, aux projets d'expropriation en faveur des moujiks. Dans la deuxième Douma, les Polonais votaient avec le centre de l'Assemblée. Grâce à leur entente avec les partis modérés, le budget était sérieusement étudié, le vote en était assuré. Bien mieux, ils avaient lu une *déclaration* par laquelle ils annonçaient que s'ils accordaient au gouvernement le chiffre de soldats réclamé par lui, c'est parce qu'ils tenaient à ce que l'Empire demeurât fort, afin qu'il pût maintenir sa puissance et protéger tous ses peuples. Dans cette deuxième Douma, les Polonais déposèrent (25 avril 1907) sur le bureau leur projet *d'autonomie*. Il ne fut pas pris en considération. Depuis le 3 juin 1907, la situation de la représentation polonaise est restée à la Douma des plus difficiles. Mutilée, numériquement impuissante, elle s'épuisa dans une lutte stérile avec la majorité réactionnaire, qui récompensait sa loyauté par une haine implacable.

L'acte du législateur, citons encore l'appréciation d'un Français modéré, le correspondant du *Figaro*, M. René Marchand, demeure pour nous parfaitement incompréhensible et nous ne pouvons y voir que l'exécution d'une volonté maladroite à tous les égards à donner une satisfaction aux principes les plus mesquins du nationalisme le plus mal compris.

En avril 1901, un oukase impérial dota la Russie de la liberté religieuse. Le Tsar proclamait l'émancipation des consciences.

C'était peut-être — je cite encore Anatole Leroy-Beaulieu — la seule réforme qui pût s'accomplir par ordre. Eût-elle été pleinement et sincèrement appliquée qu'elle aurait presque suffi à faire de la vieille Russie une terre nouvelle.

Les premiers à bénéficier de l'édit de tolérance furent les catholiques, surtout les catholiques du rite grec, qui, de tous les sujets du Tsar, étaient ceux qui avaient le plus durement souffert du régime de russification par la religion. Leur culte avait été biffé de la liste des cultes admis dans l'Empire. Leur dernier diocèse avait été, sous Alexandre II, supprimé par oukase ; leurs églises, livrées au clergé orthodoxe; leurs personnes et leurs familles restaient, malgré leurs larmes et leurs protestations, inscrites sur les registres de l'Eglise d'Etat ; l'administration, la police veillaient à ce qu'ils ne pussent recevoir aucun sacrement, aucun secours religieux des prêtres catholiques. Contre les récalcitrants, l'admininistration de la police avaient usé de tous les procédés (les mêmes que ceux employés en France par Louvois contre les protestants), y compris les garnisons cosaques, et cela au déclin du XIX^e^ siècle. Amendes, fustigations, incarcérations, séparations violentes des familles, confiscations, déportations, tout, sauf l'échafaud, avait été mis en œuvre sous l'œil du grand inquisiteur Pobedonostzeff. Plutôt que de recevoir les sacrements de la main de popes à leurs yeux schismatiques, un grand nombre de ces pieux paysans renonçaient à tout secours religieux. Au mariage orthodoxe beaucoup préféraient le concubinage; d'autres traversaient de nuit les forêts de la frontière, pour se faire marier en secret par un prêtre de Galicie ; leurs enfants restaient bâtards devant la loi russe. Il suffisait que la police découvrît un ancien uniate priant dans une église de rite latin

ou en conversation avec un prêtre catholique pour que l'église fût fermée et le prêtre déporté.

Le romancier polonais Ladislas Reymont retraça le martyre uniate dans un volume paru il y a quelque temps dans une admirable traduction française de Paul Cazien : *l'Apostolat du knout en Pologne* (1), volume dont M. Gabriel Sarrazin écrit :

> Livre poignant, vous dis-je, livre à vous arracher les entrailles, livre qu'on ne peut lire sans être remué dans ses dernières fibres, livre d'horreur et de sublime, qui nous fait tour à tour rougir, pâlir, pleurer, à cause des monstresque vomit de son sein la race humaine, mais qui nous redresse et nous exalte, malgré tout, en opposant la lumière à l'ombre, en nous montrant qu'il existe encore de nos jours, au sein de notre humanité un peu affaiblie, des exemplaires de beauté morale et de fermeté d'âme qui ne furent jamais *surpassés*, même aux époques les plus héroïques, les plus croyantes de l'histoire...

Nous empruntons au livre de M. Reymont un épisode d'un intérêt tragique.

Dans un village de Hrudy en 1876, l'ordre arrive de mener de force à l'église orthodoxe les enfants qui n'y ont pas reçu le baptême. Alors les mères les emportent pour les dérober au sacrilège ; elles s'enfuient avec eux dans la forêt voisine, y demeurent trois semaines, et quand, fatiguées d'attendre leur retour, les soldats sont enfin partis, elles reviennent « tordues jusqu'à terre, s'appuyant sur des branches, presque nues, décharnées comme des squelettes et cependant aussi radieuses que le soleil et le printemps, victorieuses comme la vie même ».

Koniuszeski, un jeune paysan du village de Klodno, a été emprisonné, bâtonné, torturé, parce qu'il refuse de faire baptiser à l'église russe un fils qui lui est né récemment. Comme il s'obstine dans sa résistance en disant : « Je suis Polonais et catholique », on l'écrase d'amendes; il ne peut les payer et on lui prend tout ce qu'il possède et jusqu'à sa vache, unique nourricière de la maison ; on ne lui laisse ni habits, ni rien ; il en est réduit, dans sa misère, à s'envelopper les jambes avec des chiffons ; il passe la nuit sous le porche des églises, les bras en croix, pleurant des larmes de sang. Il ne cède toujours pas, et lorsqu'on vient l'avertir, peu avant la Noël, qu'on va lui arracher son enfant pour le mener à l'église orthodoxe, il

(1) Perrin et Cie. Paris, 1912.

semble redevenir gai, va par le village, entre chez des malades pour soigner leurs blessures et les fortifier dans leur foi, demande pardon à son voisin du mal qu'il a pu lui faire ; puis soudain, la nuit, une lueur fulgure, on voit flamber la grange de Koniuszewski et l'on entend à l'intérieur résonner un cantique : c'est le martyr qui s'est mis en prière au milieu des flammes qu'il vient d'allumer et qui le consument, lui et les siens. A l'entour, les gens du village récitent à genoux la prière des agonisants, et tout à coup la grange s'effondre : du fond du brasier jaillit un cri suprême, épouvantable...

La persécution contre les catholiques de rite grec retombait ainsi sur les catholiques romains. On comprend, continue A. Leroy-Beaulieu, l'émotion de ces anciens uniates lorsque parvint à leurs villages le bruit que chacun allait être maître de professer sa foi librement. Un grand nombre abandonnèrent l'Eglise officielle pour passer à l'Eglise catholique romaine. L'oukase de tolérance n'allait pas jusqu'à autoriser le rétablissement du culte grec uni. Leurs anciennes églises restant aux mains de popes schismatiques, les uniates qui voulaient sortir du schisme et rentrer sous la suprématie romaine ne pouvaient le faire qu'en délaissant la liturgie gréco-slave pour passer à l'église latine. Dans ces conditions, l'évêque orthodoxe de Lublin, Eulogius, député aussi à la Douma, émit une proposition tendant à faire un nouveau gouvernement de la partie orientale de deux gouvernements du royaume de Pologne, Lublin et Siedlce. Stolypine approuva cette idée. C'était un nouveau partage de la Pologne. Il fut voté, après une campagne de quatre ans, le 6 juillet 1912. Le nouveau gouvernement de Chelm conserve le code Napoléon qui est la loi civile en Pologne russe, mais il appartient au ressort judiciaire de Kiew où une cour d'appel jugeant d'après des lois russes devra interpréter le code civil franco-polonais. Pour l'organisation agraire, le nouveau gouvernement dépend de la Volhynie.

§

Il nous faut maintenant conclure par quelques généralisations.

Les partages de la Pologne n'ont porté aucune atteinte à sa personnalité morale. Jamais sa conscience nationale ne fut si forte que cent cinquante ans après le démembrement. « L'âme de la Pologne, — disait éloquemment le savant doyen

de Nancy, M. Bertrand Auerbach, *l'âme de la Pologne est maîtresse du corps mutilé qu'elle anime.* »

Un Français bien connu me disait un jour : « C'est vraiment un miracle que vous, Polonais, vivant sous trois régimes, séparés par des frontières si jalousement gardées, sous trois législations différentes, c'est vraiment un miracle que vous parliez encore une seule langue polonaise... » — « Voulez-vous savoir pourquoi ? » dis-je. Et je lui racontai deux simples histoires. Une châtelaine polonaise de Posnanie, visitant un jour un paysan malade, vit suspendus au mur de la chaumière les portraits de Kosciuszko, de Léon XIII et... de Bismarck ! « Comment, dit-elle, Bismarck chez toi ! Tu l'honores donc à l'égal de notre héros national et du Saint-Père ? » — « Mais oui, répond le paysan, cet homme m'a révélé à moi-même que j'avais une patrie polonaise (1). »

Et puis un souvenir ! En 1905, dans un banquet d'avocats polonais, un confrère très connu de Vilna, en Lithuanie, admiré pour son talent, fut complimenté sur l'incomparable pureté de sa langue polonaise. « Vous admirez, maîtres et confrères, répondit-il, mon langage ? Savez-vous pourquoi je l'aime tant, notre langue ? Chaque matin, en ouvrant ma fenêtre qui donne sur la grand'place de Vilna, j'aperçois le monument de Mourawieff le Pendeur. »

Les voilà, les grands éducateurs de la patrie polonaise, une et indivisible.

J'ai cherché, dans les pages ci-dessus, à dépeindre, comme en une suite rapide de tableaux, la vie des trois Pologne avant la guerre. L'âme polonaise reste une et indestructible dans les trois tronçons de notre organisme national démembré. Elle lutte partout pour la même cause. Seuls les moyens diffèrent. C'est ainsi que dans la Pologne prussienne, c'est la lutte pour la terre qui a révélé dans la population de ces provinces un esprit de sacrifice et une ténacité jointe à une patience infinie, dont nous pouvons nous enorgueillir à juste titre. En Galicie, l'âme polonaise a connu la plénitude de la vie politique. Etranglée au commencement du XIX^e^ siècle par le polype autrichien qui l'enserrait de ses tentacules, ce ne fut qu'au prix de longs efforts qu'elle put reconquérir la vigueur perdue et se refaire

(1) Le député polonais Dziembowski-Pomian à la Diète Prussienne de 1904.

une nouvelle vie. Exploitée économiquement par les pays plus riches de la monarchie des Habsbourg, elle dut, pour sauvegarder sa vitalité reconquises, soutenir une lutte épuisante et incessante. Elle créa en Galicie les conditions nécessaires au libre développement de la vie intellectuelle, elle entoura de sa protection la science polonaise. En Galicie a pu prospérer un art libre des entraves de la censure. Dans le Royaume, l'énergie nationale a lutté sans trêve contre l'oppression. Mais en même temps elle s'est cristallisée dans une multitude d'institutions publiques.

On dit parfois à l'étranger : la Pologne est divisée; elle ne sait pas ce qu'elle veut. On lui découvre tous les défauts possibles. Un historien français bien connu disait un jour : « La Pologne n'est pas intéressante. Très digne d'intérêt quand elle est opprimée, elle cesse de l'être quand ses efforts s'améliorent. Elle devient une autre Russie, elle opprime les plus faibles, les Ruthènes, les Lithuaniens... » Pour d'autres, elle est réactionnaire, elle manque d'humanité. Que sais-je encore? Mais tous ces défauts qu'on lui reproche, et qu'il faut avouer en toute conscience, se retrouvent un peu partout. Une société moderne, la société anglaise ou française, connaît les mêmes problèmes angoissants, les luttes de classes, la lutte des nationalités. Je voudrais que mon peuple fût le meilleur de tous, que ses classes possédantes montrassent plus d'humanité que partout ailleurs, que ses hommes d'état fussent clairvoyants, supérieurs à tous... L'histoire est là pour me rappeler à l'ordre.

Et je relis cette parabole du *Livre des Pèlerins* d'Adam Mickiewicz :

1. Une femme était tombée en léthargie et son fils appela des médecins.

2. Les médecins dirent tous : « Choisissez l'un d'entre nous pour la traiter. »

3. L'un des médecins dit : « Je la traiterai selon la méthode de Brown. » Mais les autres répondirent : « C'est une mauvaise méthode; qu'elle reste plutôt en léthargie et meure que d'être traitée selon Brown. »

4. Le second dit : « Je la traiterai selon la méthode Hahnemann. » Les autres répondirent : « Cette méthode est mauvaise; qu'elle meure plutôt que d'être traitée selon Hahnemann. »

5. Alors le fils de la femme dit : « Traitez-la de quelque façon que

ce soit, pourvu que vous la guérissiez ! » Mais les médecins ne voulaient point s'accorder; aucun ne voulait céder.

6. Le fils alors de douleur et de désespoir, s'écria : « O MA MÈRE ! »
Et la femme, à la voix de son fils, se réveilla et fut guérie.

C'est par des paroles de liberté, de progrès, de démocratie, de justice sociale que les fils de la Pologne rappellent à une nouvelle vie leur Patrie enchaînée.

STANISLAS POSNER.

DÉPART

L'Espace, l'Espace, l'Espace
Entre tout ce qui fut et qui ne sera plus.
Redresse tes reins et ta face
Devant ce qui s'échappe de ton vouloir ému.
N'écoute plus rien que l'orage
Vrombir dans ton grand cœur farouche et douloureux,
Jetant sur ton pâle visage
Les pollens de la mort, les semences du feu.
Vois-tu ? Des myriades de roses
S'effeuillent sur la terre en pétales de sang,
Neige rouge qui fond. Qui ose
Y tracer de son doigt les crispations du vent ?
J'ose. Le vent de haine gronde
Sur nos fronts scintillants de sanglante sueur,
Il dessine dans l'air du monde
Les cercles infinis des nouvelles lueurs.
Et chaque race s'y reflète
Avec le plus vivant de soi, non encore né,
Car une aube, de sang replète,
Est celle d'un grand cycle encore inexprimé.
Et dans sa neige je dessine,
Aveugle, l'arabesque étrange d'un destin,
Pendant que le monde en ruine
Fait de toute matière un destructeur divin.
Je pars. Tout pour moi se déplace.

Je m'élance au delà de ce qui fut vivant,
Vers où l'homme a jeté sa masse,
Pour se renouveler dans le creuset du sang.
Et je ne serai qu'un atome
Dans ce bouillonnement suprême du passé,
Mais fier de l'horreur d'être un homme,
Mais éblouissant de mes cruelles volontés.
Car chacun de nous recommence
La vie âpre du monde, aux appels destructeurs.
Un rouge élément de naissance
Est chacun. Un lambeau du nouveau « Cœur des Cœurs ».

Camp de Mailly, novembre 1914.

CANUDO.

MOUNET-SULLY

—

I. — L'ART ÉPHÉMÈRE

Pendant la sèche cérémonie, dans ce temple de l'Oratoire qui semble une salle de fête désaffectée, sans chant, sans procession, sans lumières, sans faste de costumes, sans même une éloquence, et, dans ce temps qui pleure toute la jeunesse française, presque sans larmes, s'en allait, administrativement, cette voix surhumaine, cette rutilance, ce fleuve de passion et de joie sensuelle, ce hurlement de douleur, ce héros : Mounet-Sully.

Il y avait beaucoup de fleurs. Des femmes, dans la foule trouvaient que c'était trop pour un seul, sans savoir qui c'était. On n'a droit, en temps de guerre, qu'à la mort collective. Celle-ci fauchait à grand pas, là-bas, à Verdun, dans ce jour de brouillard noir. Pour honorer le Doyen, et quarante ans de Comédie-Française, il n'y avait qu'un petit administrateur de deux mois, et pour ce poète, le doyen suivant : la Prose, M. Silvain. Ils dirent de belles choses, qu'on entendit mal. Mais le pasteur parla, du haut de la chaire, et, à tous nos regrets de cette splendeur terrestre, offrit une immortalité : celle de l'âme.

Mais *lui* nous rendait celle de Sophocle et de Corneille. Il nous fit croire, lui, à l'immortalité de l'art. Il portait en lui une émotion toute fraîche, celle de cinq siècles avant le Christ. Cette voix du passé, cette voix des grands hommes s'est tue. Ce corps dont chaque vibration était une œuvre d'art, cette sculpture vivante et parlante, ce corps splendide est là, honteux.

En vain cette beauté fut accessible à tous. En vain cet hom-

me fut jeune jusqu'à soixante-quinze ans et quatre générations ont pu le voir. Ils se font rares, les vieux qui ont vu les grands triomphes d'Hernani au lendemain de l'ancienne guerre, et la nouvelle guerre aura détruit les jeunes qui en avaient pu voir les derniers rayonnements.

Dans ce temple où gisait celui qui le faisait vivre, l'Art classique avait bien l'air de retourner en classe.

Qu'elle est fragile, cette fleur d'un jour : le théâtre ! Ombre et lumière, soins attentifs, air et chaleur, et un terrain, du bon terrain, et du fumier, — pour cette fleur que toutes ces forces conjointes tirent d'un oignon. Pour la fête tragique un peuple conspira. L'institution, la mode, la salle et ses lumières, des gens riches, des amateurs, des amoureux, un marché, une ville, ses journaux, des écoles d'acteurs et le génie de l'un d'eux, tout cela pour tirer d'un vieux texte cette fête... Voici la fleur. Soufflez, elle ne sera plus.

D'autres arts ont le privilège de la durée. Les livres sont fragiles. Mais il y a la pierre. Ah ! le poème flambant que chantaient sur la pierre grise les vitraux de la cathédrale de Reims ! Aussi elle a duré quelques années de plus. Fête que combinaient sur un plan qu'on ignore, et qui serait d'un certain Coucy et de collaborateurs, la plastique des sculpteurs, le décor des verrières, l'orgue et la voix humaine, la pompe liturgique, toute la figuration en costume du clergé, et le public et la foi, tout cela n'est plus. Elle n'est pas tombée tout d'un coup, comme un homme, mais depuis longtemps et par degrés, comme les vieux dont la raison part la première : car la foi, sa seule raison, était partie. On est dupe de la carcasse qui subsiste. Mais un génie qui expire n'est pas rien : c'est un mort. Le magasin conserve le décor d'*Œdipe Roi*. Il peut y avoir des reprises. Après des siècles où la cathédrale ne semblait belle que les jours de sacre, ornée de baldaquins, d'amours et de rocailles, on s'est repris un peu à l'aimer autrement. Nous l'aimerons autrement et encore autrement, si les restaurateurs n'achèvent l'œuvre des bombes; quand de nouveaux interprètes, les seuls dignes du chef-d'œuvre, la mousse et la verdure, chanteront sur ses ruines.

Si l'on déduit de la durée de l'œuvre d'art les siècles où leur beauté, n'ayant personne pour la sentir, n'existe pas, si l'on compare le théâtre aux simili-éternités de ce granit

enfoui dans le sable qu'un voyageur découvre, admire et passe, ou de ces tours de cathédrales, au beau milieu des villes, qui comptent de là-haut combien de têtes un instant se lèvent vers elles, quelle illusion de croire qu'un acteur qui sur ses yeux tient fixés des milliers d'yeux humains, et cela des centaines d'heures en des dizaines d'années — a fait une œuvre plus éphémère !

Que nous donneront les mécaniques par lesquelles on espère garder des herbiers du théâtre? Restera-t-il plus de Mounet-Sully que de Roscius, parce que le phonographe contrefera sa voix, ou que le cinéma fera prendre le galop à un aveugle ? Certes l'appareil de la science précise les souvenirs. Que l'on voudrait entendre un interprète de Racine ! Cela occupe et prolonge notre admiration qui ne se rassasie pas. Cela sert au raisonnement, à la conversation et aux thèses de doctorat. Mais quand on rallumerait les authentiques chandelles à demi consumées, serait-on le spectateur d'alors? Pourrait-on oublier tout ce qu'on sait depuis, pour être à ce qui passionnait alors? Restituer l'état physique de l'auditeur ! Sentir, manger et écouter comme en ce temps-là ! La scène sans la salle est-elle le théâtre? C'est une lecture dans un coin. Le fait « théâtre » est la contagion d'émotions.

Un jour qu'il me versait un de ses vins de choix, Mounet arrête mon bras qui porte le verre à mes lèvres : « Pas comme cela. Cela ne se boit pas ainsi. Regardez ! — Pour ce vin-là, il faut respirer un instant, le verre près des lèvres : le premier bouquet s'exhale. Alors une grande lampée, la fraîcheur plein la bouche, geste brusque et un arrêt, — alors le grand arôme se dégage. — J'ai vu par contre en Allemagne, dans des restaurants chers, boire — avec quel orgueil et quel geste de connaisseur, quelle certitude d'être des gourmets français ! — certains grand vin de France avec de l'eau de Seltz dedans... O certitude, exactitude des reconstitutions ! Tout y est, sauf le sens.

Que me veulent tous ces livres rangés sur des rayons? Mes livres, à moi, ceux que j'ai trouvés dignes d'être gardés. J'ai voulu prolonger l'heure de joie en gardant ces objets. La joie était en moi, et la voici partie, ce ne sont plus que des lignes dans une langue inconnue. Ah ! que l'on mesure bien leur

impuissance en ces temps où vous brûle l'inquiétude nationale. Il semble qu'un seul sujet mérite d'être écrit. Ces nouveaux qui en parlent, — taisez-vous ! taisez-vous... !

J'ai pris un de ces livres, mais un vieux : La Fontaine ! Je ne pense pas à ce que lis, mais à l'heure qui vient où j'aurai des nouvelles. « Fable. » C'est une fable. Je la lis aux enfants...

L'émotion de jadis, je la reconnais, la voici. Hélas ! ce n'est plus en moi, mais la voici elle-même. Elle arrive, de son pas cadencé, de son pas fatal. D'où vient qu'elle n'est si forte et bienfaisante, que parce qu'elle est en ordre, qu'elle suit un rythme ? Pourquoi ! Je ne le sais pas, j'ai beau lire et beau faire, je ne vois pas pourquoi. Mais comme ce liquide trouble cristallise dur et clair, le polyèdre du vers s'imprègne de lumière.

Je veux prendre Racine, qu'ils ne comprendront guère. Le sens des mots échappe. Mais les grands yeux se tendent, la cadence suffit.

Qui fixe le vers dans l'âme d'un enfant de France comme la forme nécessaire, l'équilibre verbal, aussi fatal que, dans une espèce, la forme de l'œuf ?

Est-ce un frisson de l'air vibrant aux plaintes tragiques de la Champmeslé elle-même qui passe sur nous ? Avant que des appareils inventent pour l'art oral cette *écriture* qu'Homère n'a pas connue, de bouche en bouche par les siècles, se transmet le rythme sacré.

Artistes de l'heure présente, artistes de théâtre qui groupez, tenez devant vous toute l'admiration, qui voyez l'homme même dont vous touchez le cœur, ce n'est pas sans raison qu'on vous jalouse. Nul art plus que le vôtre ne possède la force, — et la durée.

Si, peut-être, celui du rossignol. Mais si c'était le même, il serait mort depuis longtemps.

II. — VERS ET PROSE

Ce pouvoir du rythme, Mounet-Sully l'avait dans la voix comme dans le corps. Cela était naturel et ne pouvait être autre. Nul acteur ne fut si spontané, ne se livra plus entier aux passions suggérées, nul ne put sentir et rendre douleur plus aiguë ; mais l'harmonie qui gêne tant d'acteurs dans l'expression des passions semblait la lui rendre plus aisée et

plus intense. Cet autre, dès qu'il s'émeut, hache ses mots, brise sa phrase. Lui, au delà des mots, plus il hausse l'émotion, plus il grandit la phrase.

Il y a des oiseaux qui ne chantent pas, et des gens sourds au vers, ce dont ils ne conviennent pas ou ce dont ils se vantent. Ils disent, quelle absurdité ! que le vers nuit au naturel, car ils ne savent pas que la langue naturelle de l'homme est le vers et non pas la prose. C'est parce qu'il était très près de la nature, que Mounet-Sully ne sut jamais marcher en prose.

L'un de ses remplaçants, admirable élève, mais dont le charme original est d'autre genre, a pu dans certains rôles donner un instant une illusion du maître, mais, aux passages de violence, ses soupirs et ses cris hors texte faussaient le rythme, alors que le vieux savait de beaux rythmes de sanglots, et mettre en place ses cris dans les vers du poète.

Or, ce poète de la scène a chanté en un temps où écrivains, acteurs, public et professeurs enseignaient que *le vers doit se dire comme de la prose !*

L'objection qu'en ce cas ce n'est pas la peine d'en faire n'arrêtait pas bon nombre de versificateurs, grands fabricants de rejets, que l'inversion faisait frémir, et pour qui la rime, la rime seule, la rime riche, millionnaire jusqu'au calembour, était la raison même de ce vers, de leur vers, ce surcroît de prose.

La prose ! quelques-uns s'en seraient accommodés si dans le genre grave, pour réussir aux Comédie et Académie françaises, le vers, sorte d'habit noir, n'avait été de rigueur. La correction de l'uniforme dispense de toute recherche d'élégance personnelle, et dire que ce n'est pas la peine de faire des vers est peu commercial, car, lorsqu'on a le courant, cela se trouve tout fait, débité en séries, et revient beaucoup moins cher qu'une prose où se voit la qualité de l'étoffe.

Puis, réaction violente. On a d'autant plus chanté le vers qu'il se faisait plus libre. De la prose en bouts-rimés on est passé à une chanterie dite de mélopée, qui supprime tout sens et toute émotion. Du parler courant dont on ne sait pas pourquoi ça rime, on passe à une musique dont les non-initiés disent : « Je ne sais pas ce qu'il lui prend... »

Pour Mounet, sens et sentiment dominaient tout. Comme

il posait le pied par terre d'une façon noble, il se trouvait que le rythme faisait beaux ses éclats. On jette une pierre dans l'eau, et ces cercles harmonieux gonflent et s'élargissent en cadence. Ne croyez pas que la connaissance et l'habitude des règles le guide. Il ne sait pas dire la prose parce qu'il n'y a pas de prose. On lui en donne de la plus plate et il l'élève. Mais parfois, à l'auteur qui n'a point marqué par des ponctuations ou des mises à la ligne le rythme dans lequel il a écrit, l'auteur dont il lit le texte pour la première fois, il joint d'instinct l'intonation et la cadence. Exacte, celle de l'auteur. A ceux qui n'écrivent pas « tout haut », il révélera parfois un rythme qu'ils ignoraient.

III. — ROMANTIQUES

Mounet se défendait absolument d'être un romantique.

Il a réalisé le triomphe d'Hugo. Il a donné à la tragédie française un allure toute romantique. Il a créé *Œdipe roi*, qu'on a souvent qualifié de sublime mélodrame. Enfin sa conception d'Hamlet qu'il a tant désiré jouer était bien proche de celle de Delacroix, dont il étudiait les lithographies...

Et quand il jouait, avec son frère Paul, *Athalie*, il n'entrait pas, continuant un entretien, sur le « *Oui, je viens dans son temple...* » mais il exigeait l'aube dans la nuit du temple, il cherchait dans l'ombre si quelque fidèle venait, et comme le fidèle Paul était seul à venir — un geste qui n'est point dans Racine l'interrogeait...

Oui, il venait dans son temple... mais était-ce le temple classique?

Or la première chose qu'il m'a dite, avec le sourire bienveillant et ennuyé des gens harassés de demandes, et la crainte, une fois de plus, de décevoir un enthousiasme de jeune homme, c'est : « On croit que je suis un romantique... »

Il ne l'était aucunement. Que de fois j'y ai songé, revenant dans la nuit, tantôt de la rue Blanche, tantôt de la rue Gay-Lussac, il y a vingt ans et plus. A la rue Blanche, André Antoine, oui, Antoine de chez Mayol, — il faut bien que la France utilise ses richesses, — Antoine, dis-je, mettait en scène des réalistes. Après quoi, d'une plume nerveuse, il esquissait les plans de mises en scène somptueuses — c'était le *Duc d'Enghien* et c'était le *Roi Lear* — et jamais il n'y avait assez de

constrastes de lumières, d'innovations violentes et bris de formules et de vague dans l'ombre. Cependant, rue Gay-Lussac, silencieux, appliqué, Mounet-Sully tâchait de mettre dans *Hamlet* de l'ordre, de l'harmonie, de la clarté, de la précision.

Ah! que les résultats révèlent peu les tendances intimes!

Qui peut deviner ce qu'on est d'après ce que le temps, le succès, l'aventure, les autres, en un mot, vous font...

Mais aucun art n'offre divergence si choquante que celui de l'acteur, art le plus personnel de tous, où l'on ne peut s'enfermer seul, et se garer des hommes de son temps. Alors c'est un miracle si les moyens physiques tombent d'accord avec les goûts de l'individu. L'acteur, qui est à lui-même son propre instrument, ne fut pas appelé à le choisir à son goût. Le succès et l'habitude transforment à la longue; le physique même prendra l'inchangeable « tête de l'emploi ». Mais cet initiateur de mise en scène réaliste, ce héros du théâtre rosse, ce restaurateur de la comédie moyenne, cet acteur, ce très grand acteur de vérité ordinaire, après vingt ans de succès qui le vouaient à ce genre dont il avait la voix, l'allure, le geste, n'avait en tête que les féeries d'*Hannele Mattern*, de *Jules César*, de l'*Honneur japonais*, — merveilles que l'Etat — ô honte! — vient de vendre à bas prix. On dit que Rachel se croyait surtout une comédienne, et l'on a vu les efforts de Coquelin dans le drame...

Or la grande admiration de Mounet était bien celle qui devait le plus ahurir ceux de ma génération : Alexandre Dumas, — pas le père! — le fils.

Piteuse soirée, une des premières passées dans l'intimité de Mounet-Sully, celle où il me fallut l'entendre lire la *Princesse Georges!* Un tel acteur, une telle puissance de passion et de poésie, — les poètes là, tout près, plein une bibliothèque, et toute une jeunesse éprise de poésie, qui rêve qu'une telle voix fasse vivre le vers nouveau, — et l'écouter lire cette chose plate, voulue, truquée, avec ces mots contents d'eux-mêmes, et ces passions qui veulent démontrer quelque chose...

Je revois les grands yeux étonnés de Mounet : il n'admire pas!

C'est dans ce genre-là que Mounet rêvait de faire des drames. Le *Don Juan* qu'on a joué de lui n'en donne pas la note. Il écrivait beaucoup, faisait des pièces qu'on n'a ni jouées, ni

éditées, et qui toutes ont un but ou moral, ou légal, des œuvres voulues, sans que, du moins dans ce qu'il m'en fît connaître, on y sentît vraiment un instant d'abandon.

Il voulait être tout ordre, raison logique. Une logique effroyable, protestante. Il pouvait suivre un raisonnement au delà de tout bon sens. Mais non pas au delà de ses instincts. Traduisons autrement le fait : il n'était pas observateur; il cherchait le vrai, oui, et ne cherchait que le vrai, mais par raisonnement. On disait : par intuition, par instinct. C'est la même chose, la même voie intérieure, plus ou moins rapide, facile ou pénible. Différence de vitesse. Chez lui le geste seul est immédiat. La composition est laborieuse. — Comme c'était très beau, cela n'apparaissait pas.

IV. — LA MÉTHODE. — SUGGESTION. IMITATION

Ce qui masque son art, c'est une apothéose de dons naturels. Il est superbe. La voix est la plus douce ou la plus puissante, comme il veut. Peu d'acteurs, peu d'athlètes ont réuni tant de dons physiques. Il y a cependant plus que des dons physiques. Il y a des qualités de race, une certaine noblesse de l'attitude qui semble venir directement de l'art grec. Des paysans de son pays ont cela pourtant. Et l'étude des Grecs, que des artistes d'Amérique poussèrent jusqu'à calquer les attitudes que l'on voit aux danseurs sur les vases rouges et noirs, ne leur a pas communiqué cette aisance des filles d'Arles ou des gars de la Dordogne. La voix — une belle voix ! Si ce n'était que cela ! Mais cette voix porte le vers avec la grâce puissante d'une fille nu-pieds portant une amphore sur sa tête. Le rythme, ce maintien du langage, est naturel. Cette cadence n'est que l'équilibre d'un beau corps. Il parle beau comme il est beau.

Il y avait Jean Mounet, mais il y a Paul Mounet, l'admirable Paul Mounet, si proche de son frère, et si personnel. Tout diffère de lui et tout le rappelle. N'a-t-il pas cette même force de pénétrer en nous ?

Et cela aussi est de race, cela se trouve au pays.

N'est-ce pas le même port, le même rythme, la même phrase ? Cela sans plus d'efforts qu'un Italien n'en fait en portant la voix sur les lèvres. Cette matière est prête à la poésie comme une voix de Naples au chant.

Mounet-Sully a aussi cette nature précieuse pour un acteur : le réflexe prompt. L'émotion a chez lui une expression instantanée. Que de fois j'ai comparé sur un autre homme, peut-être non moins sensible, la lenteur de l'émotion à se traduire en traits visibles ! Il n'était pas besoin d'entendre son impression après une lecture; on la suivait des yeux.

Ces mérites, le débutant — ridicule paraît-il — des matinées Ballande, le 2e prix de comédie du Conservatoire devait les avoir au même point, peut-être plus encore que le vieillard fou de jeunesse à 75 ans, que nous avons connu.

« Il eut, écrit en termes dignes de lui un poète, Georges Pioch, tous les dons : une voix où les passions farouches ou douces chantaient comme la mer ; et, dans sa vigueur aisée, une harmonie de lignes qui lui permettait de modeler, pour chaque geste, sa propre statue. Il ne pouvait que la grandeur, mais il lui conférait toutes les séductions. Il eut tout l'emportement, tous les excès du romantisme, mais il eut, avec un prestige égal, ce sens sobre et profond du lyrisme qui réconcilie, pour l'accomplissement d'une beauté toute classique, la mesure adorable de Racine et la frénésie torrentielle de Hugo. Plus il s'est épanoui, plus il a simplifié. »

Il a le génie. Et ce génie est tout de composition, d'ordre. Il travaille, mais à quoi, comment ? On veut le savoir... M. Albalat, qui enseigne d'après les méthodes des grands écrivains, l'art d'écrire qu'il tente de deviner sous les ratures des manuscrits, voudrait noter ici les efforts successifs, l'approximation croissante de l'effet, photographier l'acteur étudiant son rôle, raturant les intonations.

Peine perdue. Mounet, étudiant son rôle, est muet. Même répétant en scène, il ne se livre point d'abord. Puis l'exaltation commencera. Elle croîtra sans cesse, de répétition en répétition, jusqu'à la générale ? Non, jusqu'à la première ? Non. Toujours, tant qu'il jouera. On ne le verra parfait qu'à la dixième ou la vingtième et on ne le verra jamais deux fois pareil. Alors on en conclura au désordre : on se trompera. Il a travaillé lentement. Il a attendu le grand silence de la nuit, qu'il ne troublera point de cris désordonnés. Ce qu'il travaille, ce n'est pas son rôle, c'est lui-même. Il n'arrive pas à jouer un rôle, il faut que le personnage soit lui-même. C'est un travail de suggestion. Il ne peut rendre ce qu'il ne sent

pas et se trouvera dans la presque impossibilité de jouer certains rôles. Mais une longue patience lui fera accumuler les moyens de suggestion. Ce sera l'archéologie, la recherche du costume, la lecture de tout ce qui peut faire vivre les choses autour de lui, lui donner la pensée, le cœur de l'être qu'il doit être. Il relira la Bible pour être mieux *Joad*, des descriptions de Chypre pour être *Othello*... Et tout ce savoir n'est que moyen d'illusion, esquisse effacée dès qu'il sera en état, et dont pas un instant il ne tolérera en scène la contrainte ou la gêne, comme on le vit dans ses disputes avec Saint-Saëns au sujet d'*Antigone*. Qu'est-ce que cet échafaudage qu'on lui jetait dans les jambes quand, le palais construit, le maître y doit entrer ?

Suggestion, disons-nous, et point observation.

La nature qui lui donne tant de dons d'acteurs, lui refuse celui d'imitation. A quoi bon observer, il ne saurait singer. Il fera dans l'émotion qu'il se sera donnée les gestes de la colère qui sera sa colère, et il pleurera son propre chagrin. C'est tout ce qu'il peut, mais il le peut génialement. Il peut être vous, son cœur est une immense sympathie. Mais il sent pour agir, alors que la plupart n'arrivent à sentir que par le geste d'abord, le geste vu, le geste des autres qu'ils observent et savent imiter de leur corps souple.

Voyez son opposé, cet acteur qu'il admirait tant : Ermete Novelli. Celui-ci ayant à jouer le prophète Joad n'aurait pas lu la Bible, n'aurait pas raisonné sur l'accomplissement et le sens des prophéties. Il serait allé, je pense, à la synagogue ; là, à voir le rabbin s'exalter en hébreu, sans recherche, involontairement, son corps aurait pris le geste de l'autre, sa voix l'autre voix, son nez aurait eu tendance à se busquer... Je me souviens du trouble profond qui prit Mounet à voir le nègre étonnant que Novelli fut dans Othello. Mais aurait-il été sociétaire du Congo, Mounet de Bergerac aurait gardé son rythme, et apporté quelque noblesse aux bamboulas. Il ne pouvait pas être un Maure, un prêtre juif, un enfant fou, un aveugle. Il pouvait être un homme dévoré de jalousie, un homme auquel l'avenir se dévoile, un jeune homme écrasé par un atroce devoir, et celui auquel la lumière du jour est ôtée. Un homme. Lequel ? — Tous.

Que d'efforts! Où mène ce long travail ? A la simple sincérité.

Plus tard on racontera sans doute cette vie de passion. Peut-être dévoilera-t-on assez d'aventures pour montrer que l'existence d'un bon fonctionnaire présente assez de heurts pour fournir matière à tout le théâtre. On dira ses triomphes et aussi ce goût d'ordre, ce respect de la famille qui faisait de cet emballé un homme droit. Et l'on dira que le malheur fut digne de lui. La nature fut prodigue, même en cela avec lui.

Je ne le savais pas quand, enfant, j'écoutais les grandes plaintes d'Œdipe, et j'admirais qu'un homme pût d'une telle puissance imaginer la douleur!

Quand je fus plus grand, je vins chez lui, peut-être pour le lui demander.

Il ne le disait pas, et je restais muet regardant autour de moi. Sur le vieux buffet de la salle-à-manger parmi des livres dorés, j'apercevais Schliemann. Etait-ce là dedans ? Sur la table des pages griffonnées au crayon. C'étaient ses pièces... Mais une fois il laissa la porte ouverte.

Des livres et des livres, un écroulement de livres ! Des outils de sculpteurs, et un groupe en haut relief — deux têtes d'enfant — qui semblaient surnager dans la dévastation.

L'homme qui crut devenir complètement aveugle et qui, dans la journée, modelant de la glaise, tâchait de retrouver les traits des deux petits êtres chéris que lui avait pris la mort, pouvait pleurer le soir tout le malheur d'Œdipe, et de ses mains, sur les petites qu'on amenait vers lui pour qu'il leur dise adieu, tâter, aveugle, les formes qu'il ne reverrait plus, — et vous, de la foule, enfants ou hommes mûrs, vous pouvez avec lui pleurer et sangloter, déchaîner toute cette douleur tendue vers vous. Ce n'est pas celle d'Œdipe, voyons, vous le savez bien !... Horreur! c'est celle d'un homme, de n'importe lequel, c'est la vôtre... L'art, c'est cela.

Un soir, après le théâtre, dans sa loge, il me demanda quelle impression j'avais eue.

— Toute nouvelle. Moins pris peut-être par le drame, j'ai découvert des passages que je n'avais pas remarqués...

— Oui... on ne rend pas ce qu'on ne sent pas. Je n'avais

pas, aujourd'hui l'émotion nécessaire. J'ai mal joué, mais sur des dessous... des dessous...

Jamais les grâces du rôle, la beauté des images, les qualités du vers, toute l'esthétique enfin n'avaient autant paru. Dans un rôle cent fois joué il révélait du neuf. Et je croyais que moi-même, blasé sur l'émotion, je portais mon attention, maintenant, sur la forme. Non! les grands jours, il bousculait ces détails d'inutile beauté. La passion et le mouvement. Le reste ne comptait pas.

Où loge le chef-d'œuvre que ces artistes n'ont pas trouvé? Existe-t-il?

S'il existe, pourquoi ne l'ont-ils pas rencontré?

Pour quelques-uns qui furent du Comité du Théâtre-Français, pour des auteurs qui eurent à y soumettre leurs œuvres, il n'y avait rien à faire : Mounet était bête.

Un type dans le genre d'Hugo.

Les grands comiques encore s'accommodaient de lui, mais le théâtre moyen ne le pouvait sentir. Le théâtre, qui s'acheminait doucement vers le vaudeville, faisait au génie une place à part, honorée, un peu ridicule, mais qu'il faut détourner de toute affaire sérieuse. Le génie n'a droit qu'à une chose : l'indulgence. On sait que Got offrait de vendre d'avance pour un louis les bénéfices d'*Œdipe Roi*. Mais c'est le propre du génie de n'avoir aucune mesure, de ne jamais rester à sa place, et même de se permettre cette inconvenance : le succès. Mounet faisait beaucoup d'argent.

Il en faisait même avec des chefs-d'œuvre!

Mais le reste, qu'il jouait, pourquoi?

Quel acteur, pour mieux me faire comprendre, lui pourrai-je comparer, sinon celui-là même qui semble venu d'Orient pour que la poésie et le grand art classique demeurent à notre vieille Comédie française, et qui entre céans comme l'aîné des Mounet s'en va : Edouard de Max. J'ai eu, près d'un ami, le bonheur d'entendre tour à tour, dans le silence d'une chambre, étudier un même texte ces deux poètes de la scène. Comme l'auteur jouissait en entendant de Max, de chaque phrase, de chaque intention mise en valeur, de la surprenante divination de son idée même, de cette mise en beauté d'un texte. Le vieux sabrait tout cela, il se ruait sur le rôle, et tout ce qui

n'était pas de son mouvement cassait. Mais quelle puissance! Le texte dépassé n'était plus. La vie elle-même surgissait.

Aussi beaucoup ont cru à une ruée stupide, explosion d'une force de nature, sans voir l'admirable et patiente méthode.

C'est que le rôle, champ clos où les passions dans le même être vont se mesurer, est machiné. Je songe au taureau maintenu longtemps dans une nuit noire, jeté soudain à l'arène et fonçant en sauvage. Son éblouissement, sa colère sont prévus. Les phases du combat sont ordonnées d'avance et la sonnerie de mise à mort n'intervient que selon le rite, après telle préparation. Le taureau ne sait pas, un autre a réglé le combat. L'artiste ordonne lui-même les plans de sa fureur, la prépare, la monte, la déchaîne et l'abat.

Il y a un cadre, il y a des plans de diverses lumières. Mounet est sculpteur, et, dans l'art de modeler, ce qui l'attire le plus est la médaille à fort relief. Il saura qu'on y peut mettre la profondeur, et que la grandeur ne paraît qu'à ce qui la limite. Il sait inscrire un drame dans un cercle donné. Ses rôles sont modelés par plans, c'est une suite de paliers circonscrits et bien nets. Qu'importe qu'il s'élance sans frein, de toute sa fougue, dans ce cirque dont la barrière se trouve au point voulu? Il n'a pas besoin de mesurer l'espace et de se contenir, de se réserver. L'étude du terrain a pourvu à tout cela. Il ne ménage pas sa force, il l'a aménagée. C'est d'avance, dans le silence des nuits, qu'il a conçu les relais, les oppositions de mouvements, la gradation par larges étapes. Il n'a plus qu'à se livrer, maintenant. De là à là.

Cette sincérité marche sur un terrain dont chaque pas est fixe. Il sculpte le fronton d'un temple. Là, les mouvements les plus furieux ont libre cours. Mais un triangle les borne sûrement. Et cet homme debout au centre, et ces tireurs d'arcs à genoux, ces guerriers tombés aux deux extrémités ne songent qu'à la bataille, alors qu'ils sont debout, à genoux ou couchés, suivant ce qu'il faut pour l'ordre, l'équilibre, et la pente, — celle du toit, nécessaire à l'écoulement des eaux.

V. — ART DU THÉATRE

Nous ne pouvons prévoir la place que l'avenir laissera à Mounet dans l'histoire du théâtre. Elle dépend de circonstances qui ne sont point nées. Celle qu'il a tenue de son vivant

est grande, certes. L'égale-t-elle ? Je ne le crois point. Les triomphes ne lui ont pas manqué, ni les souvenirs, que pieusement, il conservait, couronnes et bouquets séchés, et entre tous celui qui le flattait le plus : ce petit bleu qu'il recevait à chaque première. L'enveloppe ne contenait rien. Il n'a jamais su qui...

Cependant je dirai comme Sarcey : « Ah ! si une femme avait eu la moitié de son talent... ! »

Hélas ! j'en viens à ce qui est le plus décourageant. Cet homme qui fit revivre l'art des siècles passés a joué des œuvres nouvelles, d'hommes de son âge, de son temps. Il avait quelque pouvoir de choix, du moins on veut le croire. Quel grand homme ce grand homme a-t-il révélé ? Quel poète a été le poète de ce poète ?

Je voudrais ne pas dire de noms. On les oublie déjà. Il est certain qu'il se fit l'écho de grandes platitudes. Il a fait de vifs succès à la médiocrité. Œdipe même n'est pas en vers de grande valeur, et ses efforts dans le théâtre de Shakespeare étaient d'avance vains par la totale insuffisance des traductions. Quel gâchis de valeurs ! Quel sabotage de pure gloire française ! Une telle voix, et un tel emploi...

Je ne sais pas si Talma ou Rachel l'égalaient. Mais je sais que leur répertoire fut du même genre. Le cas de Mounet pourrait être passé sous silence s'il était unique. Mais non ! Tous, je crois bien. On dirait une gageure...

Mounet était-il libre ? Choisissait-il lui-même ? Subissait-il de désastreuses influences ? Ce parfait fonctionnaire n'avait-il que peu de pouvoirs dans son administration ?

Je ne discuterai pas cela. Mais l'autre, qui se libéra, son illustre partenaire, celle qui fut la Phèdre de ce merveilleux Hippolyte, la Dona Sol de cet Hernani — vous parlez de théâtre et n'avez pas vu cela ! — elle fut libre, elle. Hors de cette prison qui l'avait faite sublime, elle put, dans l'Univers trop petit pour ses succès, choisir ses théâtres et choisir ses œuvres...

J'ai souvent demandé à Mounet : pourquoi...

Jamais de réponse. Mounet, l'homme bête, d'ailleurs du pays de Montaigne, était plein d'ironie. J'admirais bien peu Corneille d'avoir besoin de quelqu'un pour le jouer, et ne pas sentir ce qu'il sentait, lui, oh ! bien sincèrement : son insuffi-

sance. Il n'était pas, n'est-ce pas, nécessaire à Corneille ? Il allait vers ceux à qui il était utile.

Il méprisait assez tel de ses auteurs, auquel il fit et dut un succès triomphal. Dans les néo-tragiques qu'il joua, il réservait une place de préférence à l'œuvre très estimable de Parodi. Mais il ne faut pas croire qu'il se fit illusion sur ce triomphe facile : la *Grève des Forgerons*, et quand je lui demandais s'il ne sentait pas ce que le « lourd marteau d'enclume » est fâcheux de se sentir « plus lourd que l'épée ou la plume », il me parlait d'un trouble subit qui l'avait pris, trouble de l'homme, ou du poète, qui ne sait pas quoi dire, qui bafouille, et repète des mots sans suite,... clume... plume... Et la rime passe !

L'orgueil de faire quelque chose avec rien est grand sans doute, mais ne suffit pas au système de toute une vie.

Mais il était si bête ! Son « incompréhension »...

Certes, les compréhensifs de l'art de 1910 sont assez rares chez ceux nés vers 1840. Voyez l'Académie et les prix qu'elle donne, et admirez la compréhensivité de MM. nos sénateurs et députés. Mounet en fréquentait quelques-uns dont il prenait sans doute l'avis « en considération ».

Surtout il y avait le Midi, immense foisonnement d'artistes retardataires, qui nous apporte, telles des épaves, quelques génies dans son déluge...

Mounet était bien du Midi, mais, — relisez Daudet, — du Midi protestant. Il fut, sous les réserves de l'âge, du Midi et du milieu, un lettré adaptable à tout genre de beauté.

On s'étonne qu'il n'y parût point...

Mais les autres ? Comparons. Prenons cet homme illustre et au pouvoir, haute personnalité, infiniment compréhensive, au courant de tout et du plus nouveau. M. Jules Claretie a connu et compris les poètes nouveaux ; historien, il saura dans leur cadre et leur texte exact faire revivre les chefs-d'œuvre, il saisit le sens des drames d'Ibsen et ceux de Maeterlinck le laissent rêveur. A quelle intelligence plus souple, plus avancée, confier les destinées de notre scène nationale ?

Qu'a-t-il, hélas ! révélé ? quelle figure dans notre art national et dans l'art mondial fait le recueil d'œuvres nouvelles élues par lui et le comité, par lui seul, le comité seul ? Est-ce... Union sacrée, mets un bœuf sur ma langue.

Du fait que M. Claretie fut un homme de goût, ce qu'on

nomme un « averti », il ne résulta rien, si ce n'est dans une immense correspondance des éloges à tous les mérites de son temps, et nul ne pourra dire qu'il ait méconnu tel ou tel, car il en laisse des marques d'admiration qu'on publierait sûrement, s'il y en avait moins.

Des auteurs que Mounet présenta au Comité — qui l'écoutait si peu — je ne citerai qu'un nom, celui de Romain Rolland, bien avant que celui-ci ne fût connu de quiconque. Certes j'ai vu Mounet épris d'œuvres bien faibles, où il voyait sans doute ce qu'il y mettait lui-même. Il eut le respect académique ; mais il eut de beaux enthousiasmes personnels et il osa. Il n'y avait nulle part, dans l'Administration, homme plus naïvement ouvert à la beauté.

Etait-il donc besoin de tant d'efforts pour mettre le vieil acteur au courant du moderne ? Un soir le courrier apporta un volume d'odes d'un inconnu ; c'était le premier ouvrage de M. de Faramond. Mounet en lut. D'abord avec gêne, puis estime, à mesure que sa voix prenait comme malgré elle le rythme de l'auteur qui n'a pas connu la beauté de ses odes lues ce soir-là. Une autre fois, j'avais prêté à Mounet un livre qui m'est cher : le *Daniel Valgraive*, de Rosny, mais il ne m'en parlait pas, quand tout d'un coup, outré de je ne sais quoi que j'avais dit sur je ne sais qui, — peut-être bien un de ses auteurs préférés, Octave Feuillet, — il se rappela le Rosny et, alla le chercher pour faire rire les gens disant qu'on devait « fesser » ceux qui écrivent de la sorte. Il lut, mais il manquait de l'art de truquer une lecture autant que de la force comique. Il lut et on ne fit que semblant de rire, même aux néologismes. Il lut, et on écouta — c'étaient ces dernières pages, la mort de Daniel. Pris comme rat au piège, il lisait pour lui-même. Tous écoutaient, surpris de cette beauté nouvelle, car il nous révélait en lisant à haute voix la splendeur lyrique des belles pages de Rosny.

Il pouvait donc comprendre ? Et il y avait des écrivains ? Et il y avait des interprètes ? — Ceci ici et cela là, — pas ensemble.

Peut-être ce divorce de l'art et du théâtre a-t-il cause plus profonde que les goûts et influences de tel ou de tel.

C'est une illusion qui nous fait rechercher dans l'œuvre dra-

matique l'expression de notre temps. Le théâtre, art collectif et récompense suprême, est toujours en retard. Il l'est de trente, quarante ans, parfois bien davantage. Ce n'est que depuis trois ans et par le théâtre, qu'on a connu Claudel dont l'œuvre date de plus de vingt ans, et il ne s'agit encore que d'un public bien restreint. Nous qui l'admirions tant, ne songions pas à le jouer. Les romans de Balzac ! voilà ce qu'on a mis de nouveau à la scène ces dix dernières années. Le théâtre en est tout juste aux naturalistes, et le symbolisme, bien vieux dans la littérature, commence un tantinet à s'y glisser.

Le triomphe de Mounet fut bien celui d'Hugo : Hernani, Ruy Blas. C'étaient de vieilles œuvres, on les date de 1830, 1835. Qu'importe ! le public français ne les a vraiment vues, j'entends en tout succès, avec l'incontesté nécessaire à bien admirer — car beaucoup n'aiment pas admirer en bataille,— que dans la série qui fut jouée après la guerre, dans la jeunesse de la République, avec la mise en scène admirable de Perrin, avec Mounet-Sully, avec Sarah Bernhardt... — Spectacles inoubliables dont on peut voir des restes : mise en scène peu changée, décors, traditions, costume. Mounet portait encore il n'y a pas quatre ans son pourpoint de jeune homme de 1872 ! Mais tout cela, — panache, rythme, enthousiasme, et la salle... rien n'est plus.

Œdipe survit. Œdipe qu'on ne jouera plus.

Date d'histoire du théâtre. Chose nouvelle dans l'art, et due à un acteur. Mais cette résurrection échappe-t-elle à la loi ? Non, c'est l'aboutissement des rêves de Louis Ménard, des vers de Leconte de Lisle, des fouilles de Schliemann...

Création ou résurrection ?

Sophocle est loin. Savez-vous le grec ? Le prononcez-vous comme lui ? Cascade de traductions où l'œuvre originale, l'Œdipe d'Athènes du v^e^ siècle, reste aussi inconnue qu'avant. On tentera des restaurations plus exates, et j'ai accompagné Mounet à Athènes. L'archéologie essaiera une Antigone avec toutes les bizarreries archaïques qui remplaceront le pathétique par la curiosité, feront trouver Saint-Saëns inférieur ce jour-là à Edouard Membrée, et Mounet trébuchant dans un escalier trop exact ne retrouvera pas la simple vérité par laquelle il faisait revivre Sophocle : l'émotion.

Il y aura les *Perses*, avec de Max, les *Perses*, plus beaux encore si Antoine avait pu réaliser ses plans. Toute une suite d'œuvres néo-grecques découlera d'*Œdipe Roi* sans le rendre moins unique.

Or l'œuvre, jouée déjà sans succès, n'a pas même le mérite d'être un essai nouveau. Que restait-il du mélodrame original ? Un oignon sans couleur. Quelques images poétiques, un scénario bien fait. La-dessus des vers français tout justes suffisants, une musique convenable... Disons que Mounet fut tout, le promoteur, — il l'imposa presque de force au comité, — l'organisateur, le créateur. Jamais le mot de création ne s'appliqua mieux, ce mot dont les acteurs de café-concert désignent ce qu'ils font des riens qui passionneront les foules.

Est-il vrai qu'on ne reverra plus *Œdipe Roi*? Je n'ose répondre. Mais si un autre le jouait, ce serait Mounet encore. Faut-il, par des imitations, conserver pour ceux qui n'ont pas vu le vieux, quelque chose ? — Mais qui oserait ?

Puissent ces quelques impressions personnelles, à défaut d'une tradition qui s'altérera vite, conserver une idée de ce miracle. L'art nous est apparu, en notre toute enfance, sous la forme que lui donna le plus grand des tragédiens. Admiration que, plus tard, renforça l'amitié. Tout ce que je puis dire, du moins aujourd'hui, de l'homme de génie que j'ai connu, est ceci : acteurs, sculpteurs, peintres, musiciens, écrivains de toute sorte et de toute qualité, artistes de talent, ou médiocres, ou de génie, gens de France et de l'étranger, ceux vers lesquels on va, attiré par leur œuvre, et qui vous déçoivent quand on les a devant eux, ceux dont on dédaignait l'œuvre, et qui se révèlent à vous lorsqu'un hasard vous met en présence de l'homme, — depuis trente ans bientôt j'en ai vu quelques-uns, et de très célèbres. Je n'hésite pas à dire que parmi les cinq ou six qui m'ont donné, comme hommes, l'impression d'êtres réellement *supérieurs*, je n'hésite pas à placer Mounet-Sully.

Ce huguenot qui fut d'une telle beauté plastique, cet athlète, qui fut aussi un grand lettré, et qui fut un auteur modeste dont l'œuvre, toute inédite, n'a rien de banal, qui fut artiste en tout, costumier éblouissant, dessinateur, sculpteur égal à maint professionnel, magnifique gourmet et raisonneur dans

les suggestions de l'art de la cuisine et des vins, cet érudit et prestigieux causeur, cet acteur enfin, qui suscita et réalisa Œdipe Roi — voilà certes un type d'*homme complet* que l'on peut comparer aux génies de la Renaissance. Spécimen de race française au plus haut point de perfection. Un peuple qui produit de tels individus peut être fier et se croire loin de la décadence.

EUGÈNE MOREL.

L'AUDITION COLORÉE
ET LA SENSATION DU POÈME

—

Parmi les nombreux cas de synesthésie dont s'enrichit la sensibilité moderne, l'un des plus intéressants, et sans doute pour cela des plus étudiés, reste l'audition colorée. Associer une couleur et un son, entendre coloré, voilà un phénomène assez curieux, pour avoir forcé l'attention des hommes de science, après avoir attiré celle des hommes de lettres. L'on s'est préoccupé à son sujet. Les uns ont recherché ses causes physiologiques, étudié sa nature psychologique, tandis que les autres rassemblaient les matériaux de son histoire. C'est un fait exact assez fréquent, cela reste chose acquise, et je voudrais montrer ici son importance au point de vue littéraire, de la sensation du poème.

Je m'aiderai pour cela des travaux de MM. Lauret, Duchaussoy, Henri de Varigny, publiés à la *Revue de Psychologie-Physiologie*, mais surtout de la récente étude de M. Marinesco au *Journal de Psychologie* auquel j'emprunterai de nombreux exemples qui ont élargi le champ trop étroit de mes recherches personnelles. Pour mon compte, je transcrirai fidèlement les quelques remarques que j'ai pu faire.

Ce sont les artistes, les peintres et plus spécialement les poètes qui semblent avoir découvert ce phénomène. Le premier cas observé paraît être celui d'un peintre suisse, Salomon Landolt, qui vécut de 1741 à 1818. Gœthe, dans son traité des couleurs publié en 1786, accorde une couleur aux sons des instruments musicaux. Meyerbeer, parlant de certains accords de Weber dans la *Chasse de Lutzow*, les qualifie de pourprés.

Théophile Gautier, décrivant dans le feuilleton de *la Presse* du 10 juillet 1843, les sensations causées par la fumée du haschich écrit: « Mon ouïe s'était prodigieusement développée, j'entendais le bruit des couleurs. Des sons verts, rouges, bleus jaunes m'arrivaient par ondes parfaitement distinctes. »

Gérard de Nerval construisait tout son poème de *Fantaisie* sur la vision évoquée par un air pour qui il aurait donné

> Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
> Un air très vieux, languissant et funèbre
> Qui, pour moi seul, a des charmes secrets.

Baudelaire, lui, voulut se pencher sur l'inconnu « pour trouver du nouveau ». Son effort fut couronné de succès, puisque dans son poème des *Correspondances* il nous fait part de sa découverte et affirme que :

> Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Arthur Rimbaud, avec plus de netteté, formule une couleur aux voyelles. Son sonnet est célèbre :

> A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles...

Et n'écrit-il pas dans une *Saison en Enfer*, au deuxième délire concernant l'Alchimie du Verbe :

J'inventai la couleur des voyelles : A, noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservai la traduction. Ce fut d'abord une étude, j'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable, je fixais des vertiges.

Un sonnet moins connu, mais aussi curieux que celui de Rimbaud, fut composé par Vigié-Lecocq, et Auguste Marie le cite dans son étude sur « L'Audition malade ».

> Pour nos sens maladifs, voluptueusement
> Les sons et les couleurs s'échangent, les voyelles,
> En leurs divins accords, aux mystiques prunelles
> Donnent la vision qui caresse et qui ment.
>
> A claironne, vainqueur, au rouge flamboiement.
> E, soupir de la lyre a la blancheur des ailes
> Séraphiques. L'I, fifre, légères dentelles,
> Dentelles des sons clairs, est bleu célestement.
>
> Mais l'archet pleure en O sa jeune mélodie,
> Les sanglots étouffés de l'automne pâlie
> Veuve du bel été, tandis que le soleil

De ses baisers saignants rougit encore les feuilles.
U, viole d'amour, à l'avril est pareil
Vert comme le rameau de myrte que tu cueilles.

C'est enfin en grande partie sur l'audition colorée que M. René Ghil a édifié sa théorie artistique de l'instrumentation verbale.

Voilà qui suffirait à attirer l'attention des littérateurs sur ce phénomène et à lui accorder un droit de cité dans leurs vues et dans leurs efforts. Bien qu'on l'observe surtout chez des esprits distingués, de sensibilité profonde ou d'extrême culture, on le rencontre assez fréquemment pour que l'on puisse lui reconnaître un certain caractère d'universalité. Les statistiques affirment que douze personnes sur cent voient des couleurs aux sons. Je crois que par la diffusion, l'étude et l'attention, cette proportion peut varier, surtout si l'on considère les causes et les caractères de ce cas spécial de synesthésie.

Il ne semble pas en effet y avoir des causes anatomiques. L'audition colorée ne proviendrait pas d'une formation spéciale des organes visuels ou auditifs. Elle ne serait pas un cas pathologique comme le voudraient certains professeurs allemands. Les recherches de Grüber après celle de Fechner ont prouvé que cela n'avait rien de commun avec les troubles mentaux, au moins dans la généralité.

C'est bien plutôt un fait psychique né soit d'une habitude de l'esprit, soit d'une association d'idées, ou, comme le dit M. Marinesco, « d'un événement psychologique ayant sa source dans certains centres cervicaux. Il s'agirait d'une prédisposition assez commune qui diffère en intensité et en qualité d'un individu à l'autre, et qui est en rapport avec une impressionnabilité plus grande des centres de l'audition des mots et de la vision mentale. » La fréquentation la développerait, et l'hérédité paraîtrait influer sur elle. Je me suis aperçu qu'un père et sa fille interrogés séparément voyaient exactement la même coloration aux lettres. Tel qu'il est, c'est un phénomène constant, tant pour la coloration des sons, que je négligerai, parce qu'elle est du domaine de la philosophie et de la musique que pour la coloration des lettres, qui, celle-là, intéresse la littérature et surtout le poète. Je veux dire par là que si un sujet voit l'A rouge, sa vision, suivant son âge ou d'autres circonstances extérieures, pourra varier d'intensité du rouge clair pres-

que rose au rouge brun et au rouge foncé presque noir, sa vision de l'A restera toujours dans la tonalité rouge. Cette constance de l'audition colorée présente un grand secours contre les gens qui s'obstinent à la nier. D'autres ne la nient pas, mais affirment qu'une chose sentie aussi différemment par chacun ne peut ne pas présenter intérêt au point de vue pratique. Les différences rencontrées dans les diverses perceptions de la couleur des voyelles infirment-elles la valeur de l'audition colorée? Je ne le crois pas, car, après avoir observé diverses classifications, l'on peut établir des moyennes.

J'ai déjà cité la classification de Rimbaud. René Ghil place l'U dans la gamme des ors et l'O dans les rouges. Remy de Gourmont, en citant cette perception de René Ghil, classe à son tour l'U dans les noirs et l'O dans les rouges. MM. Lauret et Duchaussoy, ayant consulté chacun un sujet, ont obtenu les réponses suivantes. Pour le premier, l'A est rouge-jaune, l'E suivant son accentuation varie du blanc au jaune en passant par le crème, l'I est noir, l'O est blanc, l'U est gris-ardoise. Pour le second, l'A est rouge vif, l'E est rouge, l'I de même, l'O est noir, l'U est jaune. Pour le troisième, l'A est noir, l'E varie du blanc au jaune, l'I est bleu céleste, l'O est rouge, l'U est brun. Quant aux consonnes, l'R est vert, le V blanchâtre, l'X et Y sont bleus. M. Marinesco ayant eu entre ses mains le résultat des statistiques de Grüber les résume ainsi:

L'A est vu :	L'E est vu :	L'I est vu :	L'O est vu :	L'U est vu :
6 Noir.	6 Blanc.	7 Jaune.	6 Brun.	10 Noir.
5 Bleu.	4 Vert.	6 Rouge.	6 Rouge.	3 Violet.
5 Blanc.	3 Gris.	3 Bleu.	3 Noir.	2 Bleu.
2 Rouge.	4 Jaune.	2 Vert.	2 Jaune.	5 Brun.
2 Gris.	3 Bleu.	2 Blanc.		
2 Brun.				

Je résumerai aussi les quelques renseignements que j'ai pu obtenir.

L'A a été senti :	L'E a été senti :	L'I a été senti :
5 Rouge.	5 Gris.	4 Jaune
2 Blanc.	1 Vert.	3 Rouge.
1 Bleu.	1 Marron.	1 Vert.
1 Gris.		

L'O a été senti :	L'U a été senti :
6 Jaune orangé.	10 Vert.
1 Bleu.	
1 Noir.	

Et si l'on ajoute quelque intérêt à ma vision personnelle, j'avouerai que, sans avoir l'impression d'aucun photisme net, l'A évoque cependant à mes yeux, et cela d'une façon invincible, la sensation de rouge, l'E de gris, l'I de blanc éclatant ou de jaune, une impression de lumière que rend seul, avec quelque netteté, le sens de l'adjectif, latin nitidus, l'O d'orange et l'U de vert. Quant aux consonnes, sans qu'elles offrent la même force et la même précision, je classerai l'R dans les verts, tandis que le T et le B me donnent une impression de brun. Ma classification aurait-elle l'avantage de rapprocher dans un même état affectif la vitesse des vibrations lumineuses et auditives, de telle sorte que les plus rapides, comme les vibrations de l'I, dégagent le plus d'intensité, tandis que celles de l'A et de l'E, moins nombreuses, en dégagent moins? L'on peut donc, étant donné ces résumés, affirmer qu'en moyenne l'E est vu du blanc ou bleu en passant par le gris, l'I dans les couleurs lumineuses, l'O variant du jaune au rouge en pas sant par le rose et l'orange. L'U évoquerait le vert, variant du tendre au cru.

Ce sont ces conceptions générales que je voudrais voir appliquées à la compréhension du poème, afin que l'on en retire une sensation approfondie. Mais peut-être ne serait-il pas inutile ici de parler du poème, de sa création et de son but.

§

Qu'est le poème, tel que nous le concevons aujourd'hui? Offre-t-il une si réelle difficulté que nous soyons contraints de nous cultiver nous-mêmes pour l'approcher favorablement?

A vrai dire, l'idée que nous nous en faisons a quelque peu variée depuis le dix-huitième siècle, dont les petits vers si légers et si spirituels ne nous émeuvent guère plus que le vol irisé de la libellule. Si les poètes classiques retiennent encore notre admiration, c'est que, malgré leur discipline, ils ont pétri leurs rythmes avec des cris éternels du cœur humain. Le premier effort vers l'individualisme en art fut tenté par les romantiques, mais ils se perdirent, même avec leurs chefs-d'œuvre, dans le désordre et dans le rêve, et leurs excès devaient amener la réaction parnassienne. Ces parnassiens, ces esclaves de la forme, tentèrent

un jour de s'évader vers la pensée : de là naquit le symbolisme, dont on a pu blâmer les extravagances et les obscurités, mais dont la tentative était puisée aux sources même de l'Art éternel, et dont on ne saurait détacher la conception du poème moderne. Un lourd mépris s'est attaché peu à peu aux sujets jusqu'alors considérés comme poétiques, et l'Art s'est rapproché peu à peu de la vie. Les mètres anciens ont cédé leur place à des rythmes neufs, que le poète concevait comme plus adéquats à l'expression de sa pensée ou de son idéal : le vers libre ne fut que cela. Cet idéal et cette pensée, le poète a voulu les dispenser à un plus grand nombre. Il a tenté de convier à cette sympathie qui lui avait été si merveilleusement répartie la foule des hommes, afin, non de les instruire, mais, selon le mot de Villiers de l'Isle-Adam, de les « éveiller ». Et sa dignité s'en est trouvée accrue. S'adressant à la conscience, il reprenait son rôle de porte-flambeau; quelque chose du voyant lui rendait le caractère mystérieux du vates antique. Le poème devenait la création musicale d'un état de sympathie autour d'une vérité. Le poète ne travaillait plus pour son plaisir seul, mais pour ses semblables. Tout un point de vue social s'ouvrait ainsi. Mais l'on découvre aisément aussi que c'est une sorte de collaboration qu'il demande à ces hommes en échange de la joie qu'il leur veut donner. Diverses méthodes peuvent conduire à cette fin. Je laisse à chacun le soin de choisir la sienne, mais je voudrais attirer l'attention sur ce fait que, dans ce monde où rien n'est inutile, l'audition colorée reste un des moyens les plus féconds pour aider non seulement à comprendre le poème, mais à le sentir. C'est en grande partie guidé par elle, que le poète transcrit son poème. Et, par une conséquence inverse, elle nous fait pénétrer dans l'état d'esprit de l'artiste qui crée. Essayons de retracer le mécanisme de la création poétique. Nous entrons dans une sorte d'ivresse ; une sorte de rupture entre le poète et le monde extérieur vient de se produire ; son travail est à la fois pénible et inconscient. Des choses entrevues, il ne reste que les matériaux nécessaires à l'édification de l'œuvre. Pour les expressions, les mots viennent d'une manière instinctive et nécessaire. Une intuition divine les classe, et rejette ceux qui n'offrent pas d'utilité. Son poème, l'artiste le voit dans sa couleur dominante, avec des mouvements et une vie qui lui appartiennent en propre. Je ne crois

pas qu'il y ait de joie comparable, ni dans l'extase mystique, ni dans la volupté. Et le poète sait cependant que tout cela s'évanouira à la fin de l'heure, que le travail n'est pas parfait ainsi, et devra survivre à l'ivresse dans toute sa dureté, qu'il lui faut surmonter un dégoût momentané où s'aiguisera toute sa clairvoyance, bref, qu'une fois encore son rêve l'aura déçu.

La volonté me paraît ne jouer ici qu'un rôle secondaire. C'est par une divination que l'on n'analysera que plus tard que les expressions ont jailli adéquates. Ce doit être un sublime hasard et non, comme le demande M. René Ghil dans son traité de l'*Instrumentation verbale*, quelque chose de voulu. Et c'est cependant un merveilleux poète et un très grand artiste qui nous propose une aussi dangereuse tentative. Le lecteur, en effet, ne risque-t-il pas de se trouver en désaccord, quant à ses sensations, avec le poète qui part de principes à priori et de perdre par le fait même une large part de la beauté du du poème? Et ne serait-ce pas lui imposer une lourde peine que de lui demander, pour sentir, de se ressouvenir à chaque mot de la formule édictée par le poète?

Je crois donc qu'il est préférable de s'en remettre à l'instinct, puisque c'est aussi à l'instinct que l'artiste fera appel chez son lecteur et qu'en fin de compte les instincts ne diffèrent pas essentiellement chez les hommes de l'un à l'autre. La vision qui a réjoui le poète sera ainsi plus accessible au lecteur, l'audition colorée évoquera la couleur des horizons, les sites, la lumière, et le paysage, surtout si l'on parcourt le poème à haute voix.

Et je voudrais répandre ma conviction relative à cette sensation du poème par des exemples nombreux. Je les chercherai de préférence dans l'œuvre de ces poètes que l'on considère comme les plus grands ou les plus caractéristiques de cette époque.

Verlaine est sans doute le poète qui, avec Baudelaire, eut le plus d'influence sur les artistes de notre temps. Le premier il nous avait proposé, dans son Art Poétique, la nuance :

> Pas la Couleur, rien que la Nuance.
> Oh ! la Nuance seule fiance,
> Le Rêve au Rêve, et la flûte au cor.

Prenons dans son premier volume, les *Poèmes Saturniens*,

l'un des rares poèmes où il soit déjà lui même : *La Chanson d'Automne.*

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens,
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De çà delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Et, tout de suite, nous nous apercevons que le poète a multiplié les A et les O. Les temps forts du rythme, la rime les font rebondir comme des balles. Il rend ainsi par des sensations de rouge, de jaune orange, le fauve éclat de la saison, qui s'alourdit jusqu'au brun de la feuille morte finale. Les syllabes « eure » et « euille », par la juxtaposition du gris et du vert, évoquent, à mes yeux, la teinte brumeuse des horizons.

L'on connaît la théorie esthétique de Stéphane Mallarmé. Il avait tenté de mettre son lecteur en communication directe avec l'infini « par les mots susceptibles d'en donner la sensation, et de telle manière, dit M. Florian Parmentier, que le poème procurait simultanément la divination des analogies musicales, plastiques, philosophiques et émotionnelles ».

Aussi les services que rend l'audition colorée dans la sensation de ses poèmes sont-ils plus évidents encore que pour d'autres poètes non moins admirables. Les citations viendraient en si grand nombre que je suis contraint de les restreindre. Mais le poème du *Soupir* n'est-il pas bien caractéristique :

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,
Un automne jonché de taches de rousseur

Et vers le ciel errant de ton œil angélique
Monte, comme dans un jardin mélancolique,
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur.

Vers l'Azur attendri d'octobre, pâle et pur
Qui mire aux grands bassins, sa langueur infinie
Et laisse sur l'eau morte, où la fauve agonie
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,
Se traîner le Soleil jaune d'un long rayon.

La répétition des I colore le poème. La sensation n'offre pas encore les rousseurs de l'automne qui pourtant se devine. L'atmosphère est sombre déjà, les E perpétuent la grisaille de ce jour d'octobre où la lumière persiste à lutter.

Et l'incomparable sonnet du *Cygne*, Remy de Gourmont a dit de lui que tous les mots qui le composent sont blancs comme la neige. Et le sonnet qui se termine par ce tercet :

Avec clarté, quand sur les coussins tu te poses
Comme un casque guerrier d'impératrice enfant
Dont pour te figurer il tomberait des roses.

Où a-t-on rendu dans un flou plus délicieux la carnation de la chair? Je ne puis lui comparer qu'un tableau de Henner ou l'admirable *Baiser* de Carrière. Chose curieuse, il existe deux versions très différentes de ce sonnet. La version définitive que Mallarmé a donnée dans son volume de *Vers et Prose*, et une autre antérieure qu'avait citée Verlaine dans la petite monographie des hommes illustres parue chez Messein. Seul, le tercet final demeure identique, ce qui prouve que le poète avait atteint là à l'expression adéquate de sa vision.

Les exemples abonderaient aussi dans l'œuvre d'Henri de Régnier. A-t-on jamais reproduit avec plus d'éclat les rouges, les jaunes de la fresque crépusculaire, que dans ce vers où vibrent les A et les I :

Rit dans la pourpre en sang de ce coucher tragique.

Et le ciel un peu brouillé et lourd qui pèse sur les grèves, a-t-il jamais été mieux évoqué que dans ces deux vers d'*Expérience* où l'E domine :

Sur un ciel automnal, dont les tons apaisés
Avaient le gris perlé de l'aile des mouettes.

Mais un de ses plus pur chefs-d'œuvre reste *La Lune Jaune*.

Ce long jour a fini par une lune jaune
Qui monte mollement entre les peupliers,

Tandis que se répand parmi l'air qu'elle embaume
L'odeur de l'eau qui dort entre les joncs mouillés.

Savions-nous, quand tous deux sous le soleil torride
Foulions la terre rouge et le chaume blessant,
Savions-nous, quand nos pieds sur les sables arides
Laissaient leurs pas empreints comme des pas de sang;

Savions-nous, quand l'Amour brûlait sa haute flamme
En nos cœurs déchirés d'un tourment sans espoir,
Savions-nous, quand mourait le feu dont nous brûlâmes,
Que sa cendre serait si douce à notre soir,

Et que cet âpre jour qui s'achève et qu'embaume
Une odeur d'eau qui songe entre les peupliers
Finirait mollement par cette lune jaune
Qui monte et s'arrondit entre les peupliers ?

C'est un soir de printemps où d'été, un soir où les peupliers gris et verts symbolisés par les E et les U se voilent de vapeurs roses. Les I nous rappellent que la lumière fut claire et les A que le sable où marchaient les amants était rouge. La lune d'argent, pâle d'abord, monte, et se colore de jaune, dans l'I final et l'O d'« arrondit ». L'audition colorée a fait plus ici que de nous peindre une atmosphère, elle aide le poète à rendre le mouvement de l'astre.

Tu passes, Automne fumeuse.

Moréas évoquait ainsi la saison des arbres pourpres et des horizons de brouillard. Les temps forts de son vers s'appuient sur l'A rouge, l'O fauve, et l'EU bleutés.

Et son poème de *Never More*, paru dans les *Cantilènes*, ne s'élargit-il pas singulièrement si, on le relit dans de pareilles dispositions d'esprit :

Le gaz pleure dans la brume,
Le gaz pleure tel un œil.
— Ah ! prenons, prenons le deuil
De tout cela que nous eûmes.

L'averse bat le bitume,
Telle la lame l'écueil.
— Et l'on lève le cercueil
De tout cela que nous fûmes.

Oh ! n'allons pas, pauvre sœur,
Comme un enfant qui s'entête,
Dans l'horreur de la tempête

Rêver encor de douceur,
De douceur et de guirlandes;
L'hiver fauche sur les landes.

Bizarre mélodie qui, suivant les conseils de Verlaine, nous fait saisir toutes les grâces de l'impair. Les rimes s'opposent les unes avec leurs U et leurs E donnant une impression de sombre, tandis que les autres avec leurs E et leurs I donnent une sensation de lumière. Mais au dernier vers les A et les E du mot « landes » et « guirlandes » rappellent invinciblement le mauve un peu rouge des bruyères.

De Francis Jammes je choisirai l'admirable poème *Il va neiger*. C'est, à mon avis, l'un des plus beaux qu'il ait écris et il m'a avoué lui-même que c'était l'un de ceux qu'il préféra longtemps.

Il va neiger dans quelques jours. Je me souviens
De l'an dernier. Je me souviens de mes tristesses
Au coin du feu. Si l'on m'avait demandé : Qu'est-ce ?
J'aurais dit : Laissez-moi tranquille. Ce n'est rien.

J'ai bien réfléchi, l'année avant, dans ma chambre
Pendant que la neige lourde tombait dehors.
J'ai réfléchi, pour rien. A présent comme alors
Je fume une pipe en bois avec un bout d'ambre.

Ma vieille commode en chêne sent toujours bon.
Mais moi, j'étais bête, parce que ces choses
Ne pouvaient pas changer et que c'est une pose
De vouloir chasser les choses que nous savons.

Pourquoi donc pensons-nous, et parlons-nous ? C'est drôle ;
Nos larmes et nos baisers, eux, ne parlent pas
Et cependant nous les comprenons, et les pas
D'un ami sont plus doux que de douces paroles.

On a baptisé les étoiles sans penser
Qu'elles n'avaient pas besoin de nom, et les nombres
Qui prouvent que les belles comètes dans l'ombre
Passeront, ne les forceront pas à passer.

Et maintenant même, où sont mes vieilles tristesses
De l'an dernier ? A peine si je m'en souviens.
Je dirais : Laissez-moi tranquille, ce n'est rien,
Si dans ma chambre on venait me demander : Qu'est-ce ?

Méditation devant un paysage d'hiver dont les grisailles sont admirablement rendues par l'accumulation des E, où flotte seulement, de temps à autre, une ombre rose ou le rayon d'un soleil livide.

Que de probantes citations je pourrais emprunter encore aux poèmes si souvent parfaits de nos Muses. Quelques vers extraits de la longue pièce que Mme de Noailles écrivit sur

les champs de batailles d'Alsace-Lorraine m'en offriront un magnifique exemple :

On leur disait : « Afin qu'une minute encor
Le sol que vous couvrez soit la terre Latine,
Il faut dans les ravins précipiter vos corps. »
Et, comme un formidable et musical accord,
Les cavaliers d'argent s'arrachaient des collines.

Les voyelles se trouvent ici si habilement agencées que nous avons l'impression d'un fourmillement de reflets sur les harnais et sur les casques, les I et les O si nombreux faisant rutiler la lumière. Et quel artiste a jamais exprimé avec plus d'intensité la sensation de l'aube sur la vallée que Mme de Noailles dans ce vers que je rencontre quelques pas plus loin :

Comme un rose matin sur la molle Moselle.

Depuis les vers d'Homère sur l'aurore qui eux aussi donnaient cette impression, nul n'avait peint avec autant d'art les jeux des reflets d'or et des écharpes de brume.

Je voudrais en terminant emprunter un exemple à quelques-uns de ces poètes de la dernière génération et que l'on désigne sous le nom de poètes nouveaux. Aucun ne m'a paru plus caractéristique que celui que je trouve, dans le dernier volume de M. Guillaume Apollinaire, dans sa charmante « Rhénane d'automne ».

A nos pieds roulaient des châtaignes
Dont les bogues étaient
Comme le cœur blessé de la madone
Dont on doute si elle eut la peau
Couleur des châtaignes d'automne

Le vers libre renforce ici, grâce à un rythme neuf, l'impression de rouille et de brun, que Verlaine et Moréas avaient obtenue par une répétition d'E, et d'O, d'A. Mais les moyens, qui restent, je crois, instinctifs ne diffèrent guère.

Dériveraient-ils d'une même méthode toute intuitive que le poète, merveilleux élu, gardait latente en lui, et que réveille une grande poussée de la vie, l'élément dionysien, cette aspiration si chère à Nietzsche ? Mais ce qui reste certain, c'est que l'audition colorée est intimement mêlée à cette intuition créatrice et que, plus tard, durant la lecture à haute voix, elle rendra cette atmosphère qui s'élève autour du poème, cet « air », comme dirait un peintre, qui met l'œuvre en communication plus directe avec le passant.

Et j'entends déjà quelques-unes des objections que l'on ne manquera pas de me faire. Que ces prétendues règles manquent de netteté. Ne pèchent-elles pas par excès de subjectivisme ? Subjectives, toutes ces questions le demeurent et le sont par essence. Mais comment pourrait-on exiger des précisions extrêmes quand il s'agit de choses touchant à l'âme et à ce subconscient qui tantôt nous enveloppe et tantôt frémit au plus profond de nous-mêmes ?

Il demeure cependant, au phénomène de l'audition colorée un caractère très positif sur lequel j'ai voulu attirer l'attention. Que l'on y réfléchisse, et que l'on réfléchisse aussi à l'état d'esprit que le poète demande à son lecteur. Utilisant pour cela tous les moyens qui se trouvent à notre portée, l'audition colorée sera l'un des plus féconds. Par lui non seulement notre intelligence s'éclairera, mais encore notre sensibilité éveillée s'approfondira singulièrement. Notre conscience s'enrichira d'une façon magnifique. Par cette communion à l'état d'âme de l'artiste, nous deviendrons à notre tour comme des créateurs. Notre joie, elle aussi, deviendra plus intense et la joie, au dire de Spinoza, n'est-elle pas le passage à une plus grande perfection ?...

JEAN DE COURS.

L'ASPECT ORIENTAL DE LA GUERRE EUROPÉENNE

—

On discutera longtemps encore sur les origines et les responsabilités de la guerre européenne. Depuis vingt mois, les recueils diplomatiques, les études documentaires, les « indiscrétions » de personnalités plus ou moins autorisées se succèdent sans répit. Jamais événement n'engendra une littérature aussi abondante et aussi variée. Les historiens de l'avenir, ceux qui pourront écrire, suivant le mot connu, *sine irâ et studio* devront, et ce ne sera pas une mince opération, faire saillir les grandes lignes de l'accumulation des matériaux dont ils hériteront. Leur tâche, pour énorme et complexe qu'elle soit, se révélera cependant plus facile que la nôtre, — même quand celle-ci se borne à rechercher le sens profond de cette tourmente mondiale. Ils auront plus de recul ; ils travailleront dans le calme ; ils ne vivront plus dans l'attente fiévreuse des communiqués bi-quotidiens ; ils remueront le passé à demi assoupi...

Autant d'esprits, autant d'interprétations de la crise de 1914. Les uns y ont aperçu le conflit de ces grandes forces ethniques et politiques, qui s'entrechoquaient depuis tant d'années : le panslavisme et le pangermanisme ; d'autres ont discerné en elle une mêlée colossale de toutes les races ; d'autres encore ont dénoncé l'effort de la « culture » allemande pour subjuguer l'univers, le projet mûrement prémédité d'un peuple ou mieux d'un Etat de se tailler un domaine quasi illimité, en s'ouvrant une voie vers toutes les mers, en se dotant d'une expansion dans tous les sens : l'assujettissement de la Belgique,

de la France du Nord, de la Pologne eût été la première mise en œuvre d'un programme autrement vaste... Celui-ci s'attachait surtout à la menace que l'impérialisme germanique faisait peser sur les petites nations, et tirait argument de telle conversation, d'ailleurs fort intéressante, de MM. de Jagow et Jules Cambon insérée au *Livre Jaune* : il n'y aurait plus eu en Europe que des groupements politiques de première grandeur, les autres étant appelés à disparaître en vertu d'une évolution naturelle, à laquelle la violence organisée eût prêté son concours... Celui-là pensait qu'en déclarant la guerre à la Russie et à la France, le cabinet de Berlin avait voulu, par une attaque préventive, briser le cercle d'hostilités accablantes qui se resserrait autour de lui ; par une action parallèle et concertée, le cabinet de Vienne aurait visé à rompre l'étreinte du slavisme. Les intelligences systématiques et inclinées aux généralisations voyaient l'antagonisme des civilisations absolutistes, féodales et militaires et des principes libéraux et démocratiques. Que de conceptions diverses l'on évoquerait ! Il se pourrait que toutes offrissent leur part plus ou moins grande de vérité, et qu'aucune ne fût radicalement fausse. Je n'ai point la prétention de les examiner de près, de rechercher si elles se concilient entre elles, ou s'excluent les unes les autres. Je voudrais ici développer cette idée relativement simple, que la grande guerre de 1914 est une guerre d'Orient, ou — pour user de termes plus exacts, — *pour l'Orient*. L'impérialisme allemand, cherchant à assouvir ses appétits instinctifs, se serait tourné vers la portion du monde où il croyait rencontrer le plus de facilités d'expansion : le Levant. Ainsi les problèmes qui, depuis tant de décades, pèsent sur la vie de l'Europe, et qui ont suscité tant de conflits, auraient encore provoqué celui-ci ! Il s'agissait de Constantinople et de l'Asie antérieure. L'Allemagne, regardant vers l'Inde, qui a tenté si souvent les chefs d'armée et les Etats belliqueux, aurait essayé de se frayer un chemin vers cette contrée : elle se serait contentée, pour aboutir, de la conquête économique et de la mise en tutelle des Balkans, si elle avait pu borner là sa dépense d'énergie ; elle avait préparé la conflagration générale, pour le cas où il lui serait nécessaire d'y recourir. C'est parce que le Kaiser convoitait les abords du golfe Persique, la Mésopotamie, une bonne partie de l'Asie, que des centaines de milliers d'hommes seraient tombés non

seulement sur le Danube, la Morawa, le Dniester et la Vistule, mais aussi le long de la Sambre, de la Marne, de l'Yser et de la Meuse. C'est une thèse comme une autre, et qui, à mes yeux, explique beaucoup mieux que toutes les autres la série des événements récents. Le lecteur l'appréciera.

§

L'impérialisme germanique est issu, comme tous les impérialismes, du développement industriel. Un écrivain socialiste américain, Boudin, dans un ouvrage paru tout dernièrement, et qui est plein de remarques ingénieuses, — *Socialism and War*, — attribue la crise européenne au dérèglement de la production métallurgique: il distingue, dans l'histoire du capitalisme, la phase du textile, qui était plutôt caractérisée par l'essor des tendances pacifiques, et la phase du fer et de l'acier, qui a été illustrée par les tendances contraires. Le cas de l'Allemagne donnerait raison à ces vues. Aucune contrée n'avait imprimé à sa métallurgie, au cours des premières années du XXe siècle, une progression aussi rapide: mais d'autres industries outre-Rhin, — celles de la chimie par exemple, — avaient cheminé à une allure aussi hâtive ; et d'une façon générale, l'Empire cherchait, comme tous les Etats de pure civilisation capitaliste, grands et petits, des débouchés commerciaux. Faute de les découvrir, il craignait de périr sous l'entassement des stocks invendus ; coûte que coûte il lui fallait conjurer les effets de la surproduction : — c'est-à-dire en première ligne le déséquilibrement de tout le système, la perte des capitaux, la dépression des salaires, puis le chômage, le mécontentement et, en dernier lieu, la révolution politique et sociale...

Lorsqu'un gouvernement jadis était en quête de marchés capables d'absorber les articles fabriqués par sa population, il dépêchait une expédition en Afrique ou en Océanie. Il annexait quelques centaines de milliers de kilomètres carrés et transformait les « barbares » soumis en contribuables et en consommateurs. L'histoire de la seconde moitié du XIXe siècle est en grande partie celle du débordement de l'Europe sur les autres continents, — l'Amérique exceptée, parce que la doctrine de Monroë la protégeait avec efficacité. L'Allemagne avait essayé d'imiter l'Angleterre, la France et les autres puissances coloniales, mais s'étant unifiée la dernière et ne s'étant dotée d'une grande industrie qu'après cette unification, elle

était venue trop tard dans un monde déjà occupé; elle n'avait plus trouvé que quelques bribes à glaner, sur le pourtour de l'Afrique et dans le Pacifique, ou bien, quelle que fût l'étendue de certaines de ces annexes exotiques, elles n'étaient pas assez peuplées pour fournir à ses échanges un domaine suffisant. L'impérialisme germanique, qu'il faut distinguer du pangermanisme — (l'un résulte du mécanisme industrialiste, et l'autre repose sur des notions complexes de race, de langue, de culture, etc.) — ne devait pas se contenter de semblables acquisitions.

Il jeta son dévolu sur l'Orient. Ce n'est point le lieu ici de rappeler longuement le fameux voyage du kaiser à Constantinople et en Palestine, voyage qui fut préparé avec soin et entouré de toute la pompe capable de frapper l'Islam. Guillaume II se proclamait le défenseur de tous les musulmans. En réalité, il venait comme le pionnier et comme le courtier de l'Allemagne. D'accord avec Abdul Hamid, qui se défiait beaucoup moins du cabinet de Berlin que de la France, de l'Angleterre et de la Russie, déjà maîtresses de terres islamiques, il projetait d'instituer sur l'empire ottoman une façon d'immense protectorat. Stamboul d'un côté, et Bagdad de l'autre, aux deux extrémités de cet empire, seraient des foyers d'influence, d'intrigues et d'activité commerciale. La grande voie ferrée du Bagdad, traversant l'Asie antérieure de bout en bout, avec des ramifications au nord et au sud, serait le véhicule du prestige allemand, un instrument efficace de colonisation, l'outil de la conquête et de l'assimilation futures. Pour se saisir de l'esprit aiguisé, toujours en éveil, du Sultan Rouge, Guillaume II fit valoir à ses yeux l'importance de lignes ferrées, qui transporteraient rapidement des troupes en Arménie, — contre les Arméniens, — et aux frontières menacées par les Anglais et par les Russes. Le réseau d'Anatolie servirait à la fois la politique intérieure de la Porte et ses intérêts de défense extérieure. Abdul Hamid entrevit-il les pensées de derrière la tête du Kaiser? Peut-être. En tout cas, il affecta de ne les point connaître et se livra à son interlocuteur. Les grandes Banques d'outre-Rhin, et la *Deutsche Bank* surtout, fournirent leur concours au grand dessein, qui devait procurer à leur pays gloire et profit. L'Angleterre avait beau surveiller le golfe Persique, et la Russie achever ses voies militaires du

Caucase, l'Allemagne s'emparerait de l'Asie antérieure ; elle y créerait des colonies puissantes qui y établiraient fermement sa suzeraineté ; elle en exploiterait le sol et le sous-sol ; elle y importerait ses produits et pourrait attendre patiemment l'heure où il lui semblerait opportun d'attaquer la Grande-Bretagne dans la presqu'île Gangétique.

§

Mais ce plan gigantesque, et qui remonte de fait à la fin du XIX^e siècle, n'avait chance d'aboutir que si les chancelleries de Berlin et de Vienne restaient strictement solidaires. Imaginez une Autriche hostile à l'Allemagne et lui barrant la route des Détroits : il devenait chimérique et insensé. C'est ici que le Kaiser se félicitait de l'œuvre accomplie par Bismarck au Congrès de Berlin. Après avoir exclu de l'Europe Centrale la Monarchie de Habsbourg, le chancelier de Fer lui avait suggéré des ambitions sur la péninsule des Balkans. En lui donnant le droit d'occuper la Bosnie-Herzégovine et le sandjak de Novi-Bazar, il lui avait imprimé une orientation toute nouvelle et qui la mettait en conflit direct avec le cabinet de Pétersbourg. La Russie rêvait d'installer son protectorat moral sur le monde balkanique, mais l'Autriche-Hongrie, dont l'industrie cherchait aussi des débouchés, visait à atteindre la mer Egée et Salonique. Sans doute (et jusqu'en 1912-1913), de pareilles aspirations devaient susciter, entre Vienne et Constantinople, des rapports assez troubles, mais l'Allemagne était toujours là pour apaiser, du moins pour atténuer les différends éventuels. Guillaume II, qui regardait vers Bagdad et le golfe Persique, François-Joseph, qui voyait l'avenir de ses Etats dans un développement progressif vers l'Archipel, percevaient la communauté de leurs intérêts dynastiques tout comme les classes dirigeantes des deux Empires discernaient celle de leurs convoitises commerciales. Le fameux bloc de l'Europe centrale, dont Naumann s'est fait le protagoniste en son livre, *Mittel Europa*, était en gestation bien avant la crise de 1914. Les Allemands, qui avaient peu de colonies, les Autrichiens, qui n'en avaient point, estimaient que l'Orient islamique devait leur appartenir, et cette identité d'appétits cimentait leur alliance. L'Allemagne aiderait l'Autriche à cheminer vers l'Egée, en la soutenant moralement et même militairement, s'il le fallait, contre les Slaves balkaniques,

ennemis invétérés des dominateurs germains et magyars ; en échange, l'Autriche servirait de couloir entre l'Empire teuton et le monde ottoman.

L'obstacle pour les deux Empires n'était pas dans l'opposition de la Porte : cette opposition était nulle ou faible ; il résidait tout entier dans la résistance certaine ou possible des Etats secondaires des Balkans. Il y avait la Serbie, le Monténégro, la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie. Or la Roumanie, qui était liée aux puissances centrales par le fameux pacte secret du roi Carol, semblait, — dans les premières années du XX^e^ siècle, et plus exactement à la veille de l'annexion de la Bosnie à l'Autriche, qui inaugure une phase nouvelle en 1908, — complètement acquise aux ambitions austro-allemandes. Le cabinet de Bucarest, loin de flatter l'irrédentisme des Roumains de Transylvanie et du Banat, le désavouait systématiquement. La Grèce, — qui pouvait revendiquer Salonique, — restait sous le coup de la dernière invasion turque et subissait les pires déchirements intérieurs. La Bulgarie déclinait toute solidarité avec les autres Etats de la presqu'île et son prince ne se souciait que de l'intérêt immédiat : il serait au plus offrant. Le Monténégro, par son exiguïté même, apparaissait négligeable. Seule la Serbie pouvait créer des embarras aux Austro-Allemands : d'abord parce qu'elle ne se laisserait pas bénévolement piétiner et qu'elle se trouvait directement sur la route de Constantinople, ensuite parce qu'elle revendiquait, au nom de la race, de la langue, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, une partie du domaine des Habsbourg et aussi la majeure portion de la Macédoine, par conséquent la vallée du Vardar qui descend vers l'Egée.

On s'est épuisé en conjectures pour trouver le sens de l'acte accompli en octobre 1908 par l'Autriche : l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, qui eut comme corollaires, d'un côté, l'érection de la principauté bulgare en royaume indépendant, et de l'autre, la restitution du sandjak de Novi-Bazar à l'Empire ottoman. A distance, la signification de cette mesure se perçoit aisément. En changeant son titre sur les deux provinces qu'il détenait jusque-là, et en affirmant sa possession sur elles, le cabinet de Vienne manifestait aux yeux de tous sa volonté d'expansion territoriale ; il affirmait son entente avec le cabinet de Sofia et du même coup prouvait le manque de

solidarité, donc l'impuissance du monde balkanique; il rompait nettement les accords qu'il avait jadis passés avec la Russie et qui étaient destinés à sauvegarder l'équilibre des influences dans la péninsule.

François-Joseph n'avait certes pas notifié sa décision aux chefs des Etats signataires du traité de Berlin, si ouvertement lacéré, sans avoir assuré ses derrières. Guillaume II était là pour réprimer toute tentative de protestation de la Turquie, comme pour intimider les grandes puissances. Celles-ci qui, toutes, — plus ou moins, — s'étaient dotées, au cours des dernières années, de satisfactions tangibles au Maroc ou en Perse, ou encore pourvues d'autorisations à portée immédiate, ne pensaient guère à s'insurger. Il n'y eut de révolte qu'en Serbie, car les Serbes comprirent que la pointe de l'épée autrichienne était dirigée désormais contre eux : mais les préparatifs considérables auxquels se livra la monarchie danubienne les incitèrent à la patience : ils cédèrent.

Berlin et Vienne savourèrent cette première victoire, d'ailleurs plus morale que substantielle. L'Autriche avait dépensé plus d'un milliard pour annexer la Bosnie et réduire le cabinet de Belgrade ; elle avait suscité contre elle des méfiances et des hostilités qui grandiraient plutôt avec le temps ; elle avait perdu le sandjak de Novi-Bazar, qui avait l'avantage de séparer les Serbes des Monténégrins et de lui ouvrir un accès aisé vers le Vardar. Quant à l'Allemagne, elle avait payé le « brillant second » d'Algésiras et mérité la reconnaissance d'une alliée célèbre pour son ingratitude; mais elle avait brisé, par la fameuse et menaçante démarche de Pourtalès auprès du tsar, le pacte de contre-assurance avec la Russie, que Bismarck et Guillaume Ier tenaient pour une condition essentielle de sécurité.

§

L'évolution des politiques balkaniques allait, au surplus, infliger aux deux Empereurs un échec grave, et où il faut voir l'origine, la raison de la crise de 1914. En 1912, la fédération des Etats des Balkans, que l'Autriche et l'Allemagne s'étaient toujours évertuées à écarter, parce qu'elle devait être la ruine de leurs desseins orientaux, devient une réalité. Que l'idée initiale en appartienne aux Serbes, aux Grecs, ou aux Bulgares, ou encore qu'elle ait été suggérée par la Russie désireuse de

réparer sa défaite de 1908-1909 et de reprendre ses desseins traditionnels sur les Détroits, peu importe; je passe sur cette controverse, comme sur toute une série d'événements intermédiaires. Toujours est-il que les cabinets de Belgrade, de Sofia, d'Athènes, de Cettigné (la Roumanie restant expectante) se lient les uns aux autres contre la Turquie. Au cours d'une première guerre, ces quatre Etats, qui refoulent sur toute la ligne les armées du Sultan, s'emparent de la presque totalité des dépendances ottomanes d'Europe. Si leur bloc subsiste, le grand plan de Guillaume II éprouve une atteinte très rude et peut-être mortelle, puisque la voie est coupée entre la Hongrie et le Bosphore.

Le jeu des deux Empires consiste donc à briser ce bloc, à réveiller les animosités de races et les compétitions un moment assoupies. Ils réussissent à trouver une complicité, celle de Ferdinand Ier à Sofia; mais la défaite de la Bulgarie est une défaite pour eux-mêmes, et le traité de Bucarest les mortifie et les irrite, non seulement parce qu'il consacre l'expansion serbe, monténégrine, hellène dans le sandjak et en Macédoine, et paralyse leur descente vers l'Archipel, mais encore parce qu'il solidarise la Roumanie avec les Slaves balkaniques : à ce moment le pacte secret du roi Carol, qui devait donner un allié à l'Allemagne et à l'Autriche sur le flanc sud-ouest de la Russie, est virtuellement aboli. En vain François-Joseph demande à Guillaume II d'intervenir sur le champ, pour faire reviser ce traité de Bucarest, au prix d'un conflit armé de dimensions illimitées : il trouve à Berlin la résistance qu'il éprouve d'autre part — (nous l'avons su depuis par les déclarations de MM. Take Jonesco et Giolitti) — dans les capitales de la Roumanie et de l'Italie.

§

La guerre de 1914 devait être la revanche de cet échec de 1913. La nouvelle loi militaire allemande, de l'aveu même du chancelier de Bethmann-Hollweg, avait pour objectif de parer à la rupture d'équilibre qui venait de se produire, dans les Balkans, au profit des adversaires de l'expansion germanique. Le cabinet de Berlin prenait pour un bloc durable l'amalgame serbo-gréco-roumain, qui lui barrait les deux chemins de Constantinople et de Salonique ; le double désastre de la Turquie et de la Bulgarie compromettait son rayonne-

ment dans le monde islamique, pour lequel le prestige militaire est à peu près tout; il concevait le besoin de restaurer son influence et en même temps de régler une fois pour toutes à sa guise ce problème oriental devenu capital à ses yeux. Peut-être la thèse que je défends ici paraîtra-t-elle reposer sur quelques fondements sérieux.

Qu'on le veuille ou non, et quelles que soient les interprétations que l'on défende, c'est bien en Orient que s'ouvre la crise de 1914. L'ultimatum à la Serbie est à la base de tout, et le comte Berchtold et son lieutenant, le comte Forgach, ont fait remettre ce document à M. Pachitch, parce qu'ils étaient à peu près sûrs du résultat. La Serbie avait cédé presque totalement, mais elle réservait un point, et il suffisait qu'elle réservât un point, pour que la rupture suivît la sommation. Si la Serbie restait isolée, l'Autriche-Hongrie se ruait sur elle avec toutes ses forces. Si la conflagration européenne sortait de l'agression, les deux Empires du Centre étaient prêts à faire face des deux côtés, car ils ne prévoyaient encore que l'intervention russe et l'intervention française ; mais dans les deux hypothèses, le but était le même : on conquerrait l'Orient à travers la Serbie et, s'il le fallait, à travers les puissances qui prendraient fait et cause pour ce pays ; seulement l'effort supplémentaire, et qui semblerait disproportionné à la valeur de l'objectif initial, serait payé d'avantages supplémentaires. De ce point de vue, les responsabilités immédiates de l'Allemagne et de l'Autriche dans la grande guerre apparaissent écrasantes : elle ne sont pas moins lourdes, si l'on adopte une autre conception, d'après laquelle l'affaire balkanique n'aurait été qu'un prétexte laborieusement préparé. Je ne parle ici que des responsabilités immédiates...

Il est certain que la crise européenne déborda immédiatement les limites d'une simple crise orientale. Cette crise orientale n'apparaît plus que comme un aspect étroit et médiocre de la crise générale, — mais les événements des Balkans n'en devaient pas moins exercer une répercussion directe et profonde sur l'ensemble des choses. Bien des personnes prétendent, à tort ou à raison, que la guerre se serait achevée beaucoup plus tôt, si la Turquie d'abord, et la Bulgarie ensuite n'avaient pas pris position contre l'Entente ; bien des personnes, à tort ou à raison, estiment encore, à l'heure où j'écris, que

si les batailles décisives se livrent sur le front occidental, l'incident final se produira entre les Carpathes et les Détroits.

L'Autriche ne put venir toute seule à bout de l'armée serbe : à son avance du début succéda le formidable désastre de Potiorek sur la Koloubara, en sorte que le royaume slave, que l'Empire danubien avait menacé de submerger sous le flot de ses combattants, demeura de longs mois soustrait à toute attaque. L'entrée en ligne de la Turquie, jetée dans la tourmente par la volonté de Talaat et surtout d'Enver, fut comme une compensation pour les puissances germaniques : non seulement la Porte offrait une preuve de sa fidélité ; non seulement, elle assurait à Guillaume II le concours de ses effectifs contre la Russie, de son influence religieuse contre la France et l'Angleterre, riches de terres islamiques, mais encore elle allait couper les communications entre la Mer Noire et l'Archipel, c'est-à-dire que les Russes pourraient être privés de munitions et les Français et les Anglais des grains d'Odessa. Il est vrai que, par contre, si les contingents moscovites emportaient Erzeroum et descendaient sur le plateau central d'Asie Mineure, le grand rêve oriental du Kaiser apparaîtrait bien illusoire. Mieux : ce rêve serait détruit à jamais, si Nicolas II pouvait conquérir les Détroits et s'approprier Constantinople. Le cabinet de Berlin envisagea-t-il réellement toutes les éventualités, lorsqu'il prescrivit à son ambassadeur Wangenheim de gagner, coûte que coûte, l'appui militaire des Turcs ? Il est probable que, certain de la victoire finale, — (car le doute ne pénétra jamais jusqu'en ces derniers temps dans l'âme du Kaiser), — il ne discutait même point les possibilités fâcheuses.

Il n'avait pas davantage entrevu le revirement de l'Italie, la rupture de cet Etat avec ses alliés de la veille, l'adhésion du cabinet de Rome à l'Entente ; et pourtant la politique que suivirent MM. Salandra et Sonnino était en relation étroite avec la politique orientale des Empires du Centre. Lorsqu'on étudie de près le *Livre Vert*, les dépêches que la Consulta échangea avec le duc d'Avarna, les procès-verbaux des entrevues du Ministre des Affaires étrangères italien avec le prince de Bülow et le baron Macchio, il en ressort nettement que, si le souci de l'équilibre général a joué un grand rôle dans les déterminations de nos voisins, l'équilibre balkanique y tint

une place essentielle. C'est parce que l'Autriche voulait assujettir les Balkans à sa tutelle par la suppression violente de la Serbie, que la Péninsule, en dernière analyse, a pris les armes. Le problème de l'Adriatique, qui est le problème fondamental pour le grand peuple latin, eût été tranché à son détriment, si la chancellerie de Vienne fût parvenue à ses fins. Les théoriciens politiques italiens avaient toujours soutenu cette conclusion que le littoral oriental de la « mare amarissima » devait être arraché à l'Empire danubien : or cet Empire ne se contentait même plus de la portion de côtes qu'il détenait ; il entendait prolonger sa domination au sud de Cattaro. Mieux : en essayant de se frayer par le canon le chemin de Salonique, il menaçait l'avenir des ports italiens, l'expansion possible du commerce italien vers le Levant. Par la force des choses, la réconciliation s'opérait entre les héritiers de Rome et de Venise d'une part, et les Slaves du sud de l'autre.

L'intervention de la Consulta dans le conflit européen bouleversa donc, au printemps 1915, les relations des parties belligérantes, en Orient comme dans l'ensemble des champs de bataille. Elle constituait, sous certains rapports, une riposte accablante à l'entrée en ligne de la Turquie ; elle donnait à l'Entente un supplément de forces très supérieur à celui que la Porte pouvait assurer aux Empires du Centre. Comment fut-elle appréciée à Constantinople? Nous ne le saurons que beaucoup plus tard. Il est évident que si les ultra du Comité Union et Progrès se réjouirent de pouvoir reprendre le Dodécanèse occupé en 1912 par la flotte italienne, les esprits pondérés et prévoyants appréhendèrent les revendications d'un Etat si fortement mêlé aux affaires du Levant.

§

A ce moment, la situation orientale était pleine de promesses pour les alliés. Les Franco-Anglais croyaient enlever les Dardanelles : s'ils avaient réussi, la grande ligne Hambourg-Bagdad par Berlin, Vienne et Constantinople était bien coupée. La Bulgarie serait accourue, pour s'associer à la marche sur le Bosphore; la Grèce eût réclamé sa place de combat contre les Ottomans, pour obtenir et trouver les compensations qu'escomptait M. Venizelos, et la Roumanie n'eût pas hésité à rompre avec l'Autriche-Hongrie pour se saisir de la Transylvanie. C'eût été pour nos adversaires un formida-

ble écroulement. Mais toute une série de faits, qui relèvent d'ordres divers, allaient soudain retourner cette situation orientale. Je n'ai point l'intention ici de signaler les fautes militaires et diplomatiques qui furent commises par l'Entente, et qui eurent une large part dans cette fâcheuse péripétie. Ce serait un sujet fort intéressant, passionnant même, mais que, pour beaucoup de motifs, je suis tenu d'ajourner ou, plus exactement, d'esquiver, jusqu'à une échéance plus ou moins lointaine.

Une nouvelle phase de la crise remplit l'été et l'automne 1915. Les alliés luttent avec acharnement, mais sans résultat sérieux, pour conquérir la presqu'île de Gallipoli. Si les troupes anglo-indiennes du golfe Persique progressent peu à peu dans la direction de Bagdad, la Roumanie écarte toute intervention ; la grande offensive austro-allemande en Pologne d'une part, l'insuccès de l'entreprise des Détroits de l'autre, l'incitent à une prudence dont elle refuse de se départir : d'autant que l'attitude équivoque de la Bulgarie, qui n'a jamais accepté le traité de Bucarest, et les gestes successifs du roi de Grèce fournissent à sa neutralité prolongée des arguments supplémentaires. Mais quelles que fussent les déceptions de l'Entente, la Serbie demeurait encore indemne, comme à la fin de 1914. Les succès des Empires du Centre de ce côté étaient tout négatifs : allaient-ils revêtir un aspect plus positif ?

L'entrée en ligne de la Bulgarie contre nous, qui fut le triomphe temporaire de la diplomatie allemande, constitua un grave échec pour les alliés. C'est en vain que les cabinets de Paris, de Londres, de Pétrograd et de Rome avaient offert à M. Radoslavof, en échange de son concours, une bonne part de la Macédoine serbe, et que M. Pachitch avait consenti à cette cession. Les visées du tsar Ferdinand étaient plus hautes ; lié secrètement aux chancelleries de Berlin et de Vienne, alors qu'il affectait encore de négocier par ailleurs, il avait consenti à se faire leur instrument ; il se souciait peu de faire prévaloir le principe des nationalités au profit du peuple bulgare, en ressaisissant des districts macédoniens que celui-ci tenait pour son domaine historique : il voulait profiter du moment pour renouveler la tentative avortée de 1915, celle qui devait donner à la Bulgarie et à son roi l'hégémonie balkanique. Il jouerait ainsi dans la péninsule, toutes proportions

gardées, le rôle qui avait été jadis celui du roi de Prusse en Allemagne. A ce prix, il se mettait au service de l'Empire germanique, prêt à collaborer, provisoirement au moins, au grand plan oriental du Kaiser. Du moment où il associait ses armées à celles des deux Empires et de la Turquie, il n'y avait plus sur la longue ligne Hambourg-Bagdad qu'une légère interruption : l'invasion de la Serbie allait combler cette lacune.

A la fin de 1915, la Serbie en effet est passée tout entière sous le joug étranger : les Austro-allemands l'ont assaillie par le Nord-Ouest, les Bulgares par le Nord-Est et par l'Est ; la vallée du Vardar est occupée jusqu'à la frontière grecque ; l'Albanie elle-même est entamée : au début de 1916, les deux Etats slaves qui ont osé faire face à la poussée germanique, Serbie et Monténégro, sont virtuellement rayés de la carte politique de l'Europe. La Roumanie, quelque inquiétude qu'elle éprouve devant les conquêtes bulgares, garde un silence profond ; la Grèce s'éloigne plus que jamais des voies où voulait la conduire M. Venizelos ; les alliés ont définitivement échoué aux Dardanelles... Et cependant Guillaume II doit comprendre qu'il n'a que l'apparence de la victoire...

Pour que cette victoire orientale devînt réelle, il faudrait que la France fût écrasée chez elle, que l'Angleterre fût chassée de l'Egypte, que les progrès de la Russie fussent enrayés en Asie Mineure ; il faudrait surtout que les forces alliées concentrées à Salonique et les troupes italiennes rassemblées à Vallona fussent jetées à la mer. Alors l'Allemagne et l'Autriche, dont la Turquie et la Bulgarie ne sont que les vassales, pourraient dire qu'elles ont abouti à leurs fins. Mais aucune de ces conditions n'est remplie, et pour nous en tenir au front oriental lui-même, on y perçoit tout de suite les difficultés qui s'accumulent devant les deux Empires.

Ce n'est pas seulement que Salonique surgisse comme un réduit admirablement fortifié, et qui peut recevoir d'Occident tous les renforts et toutes les provisions nécessaires ; ce n'est pas seulement que Vallona prenne de plus en plus l'aspect d'un camp retranché, capable de défier tous les assauts autrichiens. Les haines de races, les concurrences d'ambitions, qui n'ont cessé de s'exercer entre les peuples balkaniques, vont peser une fois de plus sur la marche des événements ; en même temps la mégalomanie bulgare, que la campagne de

Macédoine a stimulée, effraie les chancelleries de Berlin et de Vienne; en même temps encore la lassitude de la Turquie, qui n'escompte aucun avantage de cette guerre et qui redoute plutôt un nouveau démembrement, joue contre les projets du Kaiser.

§

Ainsi, au lendemain de la phase triomphale que marque la conquête de la Serbie, s'ouvre une phase de stagnation, d'incertitude, de recul moral pour les dominateurs temporaires des Balkans. Le succès oriental de l'Allemagne ne sera décisif que si Salonique est enlevée; mais cette opération semble malaisée, même irréalisable pour plusieurs raisons. Le peuple grec a plus ou moins toléré les deux renvois de Venizelos; il ne permettrait pas que son territoire fût violé par les Bulgares, ses ennemis séculaires. En admettant que les Franco-Anglais pussent être écrasés sous le nombre, hypothèse plus que douteuse, le gouvernement hellène ne saurait autoriser le Tsar Ferdinand à franchir sa frontière, sous peine d'être renversé sur le champ. Ferdinand lui-même n'ignore point que l'entreprise sur Salonique aurait chances de ruiner à jamais ses ambitions; il hésite, il exige de Berlin et de Vienne des garanties qui lui sont refusées; ses ministres estiment que mieux vaut s'arrêter, si l'on ne peut faire briller aux yeux du peuple bulgare la promesse de la Macédoine grecque. Mais cette promesse, Guillaume II répugne à la consigner par écrit, parce que la reine de Grèce est sa sœur, et surtout parce qu'il exclut l'éventualité d'une hégémonie bulgare dans les Balkans. Une Bulgarie qui irait du Danube à la côte albanaise et à Salonique serait à ses yeux autrement dangereuse que la Serbie de 1913.

Mais les appétits des gens de Sofia n'inquiètent pas seulement Berlin et Vienne; dans la presqu'île balkanique, ils ne suscitent pas uniquement la méfiance des Grecs, qui se sentent menacés dans leurs conquêtes récentes. Ils irritent les hommes d'Etat roumains, qui ont la charge de défendre la paix de Bucarest. Quand la Roumanie était intervenue aux côtés des Grecs et des Serbes, c'était peut-être pour profiter des conjonctures et fortifier sa frontière méridionale; c'était surtout pour briser la tentative de prépotence bulgare. Or Ferdinand Ier renouvelait maintenant cette tentative avec plus de violence,

d'orgueil et de mépris du droit d'autrui, que lors de l'expérience antérieure. Qu'il réussît, même partiellement, et la Roumanie, étranglée entre la Bulgarie et l'Autriche-Hongrie, risquerait de payer cher son indifférence ou son indécision. Il n'était pas jusqu'à la Turquie que n'émût l'énormité des prétentions du Cobourg, car rien ne lui garantissait qu'Andrinople lui resterait et que son insatiable voisin de l'Ouest se contenterait de la rectification acquise sur la Maritsa. Finalement elle se demanda, surtout en présence de la poussée russe en Arménie, si une volte-face totale ne lui était pas dictée par le souci de son avenir ; et en même temps, comme les politiques bulgares s'apercevaient qu'ils avaient visé trop haut et què les Empires du Centre refréneraient leur élan, ils se posèrent cette question : jusqu'à quand sera-t-il opportun de poursuivre la campagne ?

Telle était la situation au 1er avril, à la date où j'arrête cet exposé. Elle était loin d'ouvrir, devant les Empires du Centre, les perspectives lumineuses de la fin de 1915. Dès ce moment, le grand projet oriental, celui qui était à la base même de la crise européenne, celui auquel s'étaient ralliés tous les éléments parfois divergents du pangermanisme, semblait condamné. Dans l'ordre politique comme dans l'ordre militaire, la coordination, l'énergie décisive, l'unité de vues qui résulte de la confiance intégrale, faisaient défaut. Et si l'on s'attache spécialement aux considérations économiques qui, en pareille matière, tenaient un rôle essentiel, les rivalités industrielles et commerciales, les intérêts égoïstes de chacun des quatre Etats qui devaient former l'assise première du Mittel Europa s'exerçaient contre la pensée directrice du nouveau Zollverein. Le but de la guerre, tel que l'avait conçu en juillet-août 1914 la chancellerie de Berlin, d'accord avec la chancellerie de Vienne, disparaissait dans un lointain indéfini. Le germanisme, qui cherchait dans le Levant un domaine à exploiter, un territoire de colonisation exclusive, un marché pour sa production surabondante, s'apercevait que ses sacrifices d'hommes et d'argent se consommaient en pure perte.

Il est encore impossible, à l'heure où j'écris ces lignes, de dire comment la carte des Balkans et de l'Asie Mineure sera remaniée à la conférence finale de la paix, et quelle condition sera assignée demain au monde ottoman. L' « homme malade »

sera-t-il porté en terre, ou obtiendra-t-il de la mort un nouveau sursis? Mais il est certain que les deux grandes voies commerciales de Berlin à Smyrne par la Macédoine, Salonique et l'Egée et de Berlin à Bagdad par Vienne, Belgrade, Sofia et Constantinople, ne seront pas toutes entières sous la tutelle germanique. Le monstrueux Empire, que rêvaient les Heydebrandt et les Reventlow — pour ne citer qu'eux, — demeurera à l'état d'illusoire concept. L'aspect oriental de la guerre méritera de retenir longtemps l'attention des hommes politiques, des économistes et des historiens... Il n'est pas dit cependant que cette guerre issue des Balkans liquidera définitivement, où même pour une longue période, le problème oriental qui depuis tant d'années pèse si lourdement sur les peuples.

PAUL LOUIS.

LE VISAGE DE LA VICTOIRE

PAR HENRY DE GROUX

—

Il y a quelque vingt-cinq ans, Henry de Groux peignait le *Christ aux outrages*, le juste en proie à la mêlée hurlante. Par ce tableau révolutionnaire, il déchaînait, lui aussi, une multitude furieuse. Mais lui s'était retiré dans son atelier, hanté par des figures surhumaines. Seul, recueilli, il continuait à produire ; et, un jour, il donna la belle série des *Napoléon*. Le Christ et Napoléon, le grand pacificateur et l'insatiable guerrier ! Or, le peintre n'avait placé dans leur regard ni les promesses de la paix ni l'épouvante des batailles ; dans ces êtres prédestinés il n'avait vu que la foule qui les injuriait ou les servait, et qui les avait produits. Descendant le courant de l'histoire, il a rencontré deux fois ceux autour desquels s'accomplissent les choses nécessaires. Placé à l'endroit de ces grands remous, chaque fois il n'a vu que le fleuve immense, le fleuve qui s'est cabré, les a soulevés au-dessus de lui, et les emporte.

Or, à faire tenir le monde dans chaque événement, il s'était épuisé. Il y a quelque temps, il disparut ; on le crut mort. Mais il n'avait pas droit au repos. Autour de cet homme qui aspirait à la paix, toute son œuvre sembla s'éveiller. Il ne voulait que l'oubli pour lui. Mais le monde réel était celui qu'il avait peint. Et un jour les foules dormantes s'agitèrent ; alors de Groux revint, regarda surgir de terre ses propres visions, il revint, le crayon en main, nouveau Christ aux outrages, épouvanté devant la multitude inconsciente qui n'avait pas compris son œuvre et qui la réalisait !

Instantanément la Belgique, sa terre natale, se couvrit d'ar-

mées, de canons et de cadavres. Ces mêlées, telles que nul homme n'en vit jamais, lui, il les reconnut. Il traversait les camps, parcourait le front. Et, halluciné, il regardait ces tranchées qui se déchiraient autour de lui, en montrant toutes des lambeaux de ses toiles passées. Alors, devant ce monde qui recommençait son œuvre, il comprit que lui-même il devait tout redire. Un avenir nouveau s'élaborait pour l'Europe. Les armées s'élançaient, se ruaient, la France se vidait, un flux qui ne reculait jamais apportait toutes ses forces à la frontière ; mais lui, sombre, avait vu le *Visage de la Victoire*.

Le Visage de la Victoire. Tel devait être le titre général de son œuvre et l'un de ses premiers dessins : sur un des papiers épinglés au mur de son atelier, il vit apparaître la Gorgone ! Il refit le visage horrible qui rendait les déesses jalouses, il le saisit dans le brusque flamboiement qui lui durcissait les traits, et dans la nuit de sa somptueuse chevelure, il mit ses yeux magnifiques qui reflètent des incendies. Alors tout l'atelier se couvrit de dessins ; autour du solitaire, les lambris, les frises se mirent à vivre de la vie de la guerre ; toutes les atrocités, toute la tempête de l'heure présente se dressèrent autour de la Gorgone, et le mouvement de deux mondes surgit sous le regard qui immobilise et change en pierre !

§

Et, en même temps que les événements se pressent à sa porte, que les immenses sujets s'installent autour de lui, il sent monter en soi sa longue expérience de peintre. Tout ce qui, chez d'autres, est simplement moyen d'expression, pour lui, exprime déjà quelque chose, éclate d'idées. Ses toiles précédentes étaient violemment orientées vers un point où tout convergeait. Mais ce n'est point là un procédé, c'est la vision même de la réalité. Dans les assauts, dans les processions de fuyards, dans les mêlées, toutes les figures se poussent dans un galop halluciné. Scènes de massacre, tableaux d'horreur, tous différents et tous semblables, visions d'effroi où le peintre a derrière lui le Visage de la Victoire, et sent toutes les lignes fuir sous son geste possédé. Le bas de ses dessins grouille d'hommes et de choses indistinctes, chevaux morts, gabions, fils de fer barbelés, sinistrement enchevêtrés, flore de cauchemar, où le spectateur regarde monter toujours comme la sombre végétation primitive, la guerre des derniers civilisés. Au

contact de ces épouvantes, le ciel lui-même prend vie, les lignes de l'horizon fuient et se heurtent. Et ce sont des paysages désolés, c'est cette effroyable et ironique eau-forte, le *Soleil des Morts*, ces cadavres délivrés du mauvais rêve, la fin des souffrances et l'espoir de l'apaisement, au-dessous d'un ciel prophétique qui dessine les convulsions de l'avenir! Ailleurs ce sont des blessés râlants et des vivants à l'affût. Dans les profondeurs des tranchées l'artiste a agité une nuit vivante avec des corps soulevés, où la lumière même, la lumière implorée, glisse comme la dénonciatrice. Ou bien c'est le désert, et le dessin s'appelle le *Chemin de Leviathan*. Les ruines, le vestige de la fuite, pas un être animé, et Léviathan qu'on devine partout, éternellement regardé par les maisons aux faces ravagées. Et dans une fureur d'incantation, comme le magicien environné d'oiseaux funèbres, le peintre circule de l'un à l'autre, anime du geste les visions épouvantées, et voit, sur les feuilles accrochées, tous les dessins s'abattre autour de lui.

§

Contrastes des ombres et des lumières, audacieuses oppositions des lignes, tout est en antithèses violentes. Et c'est ce qui éclate encore dans la conception même des dessins, dans le choix des sujets.

La guerre, de Groux avait la guerre en lui. Il a hérité de son père le génie de la peinture, et il a rompu avec les traditions paternelles. Charles de Groux, le père, avait peint les hommes de son milieu, leurs souffrances, leur simplicité, et surtout la splendeur de leur résignation. Henry de Groux a voulu rendre les souffrances du monde entier, et son âme a éclaté dans une œuvre de tumultueuse révolte. Ce fils acceptait cet héritage, le fardeau de cette renommée. Et un jour il le soulevait victorieusement, brossant des toiles impérieuses, enfin reconnu et acclamé, mais torturé de garder un secret, et de savoir cette révolte issue de cette résignation.

En guerre contre lui-même, il portait dans toute son œuvre le sourd dissentiment intérieur. Dans la guerre qui déchire l'Europe, il se repaît d'âpres contrastes, jette sur ses dessins je ne sais quelle ironie éclatante et terrible. Voyez ce *Cortège d'Aveugles* marchant dans une ombre sillonnée de lueurs. Les victimes s'avancent, hagardes, titubantes, la face renversée

dans un coup de lumière ; et autour d'elles le paysage se diminue, se resserre, et juxtapose deux mondes éternellement séparés dans ces yeux grands ouverts et dans ces clartés !

Antithèse aussi, et singulièrement inquiétante, l'ironie de certains titres religieux, jetés en pleine action sauvage. Voici un dessin qui s'appelle : *Inter arma Caritas*. On éprouve un étrange malaise à se répéter les belles paroles latines devant ce tableau démoniaque, cet horizon d'incendie, ces vivants cadavres, devant ce sol ouvert, soulevé par la colère des hommes, et qui sent trébucher les brancards ! — Voici l'*Angélus*, l'angélus de la guerre : ce sont des prisonniers creusant des tombes. O couchers de soleil enveloppant les campagnes, tintements des cloches dans les feuilles à l'heure où l'ombre s'amasse au creux des glèbes, ceux-là aussi sentent passer le rayon du soir ; et soudain, ils se souviennent, et se signent avec épouvante sur tous les sillons funèbres qui courent devant eux ! — Antithèse terrible enfin, celle de cette guerre menée par le calcul et l'intelligence, et des mille engins de combat, compliqués et rudimentaires, masques à formes de mufles et de groins, hérissement d'armes inattendues, de massues barbares et de couteaux de cuisine. Les gaz asphyxiants arrivent, le *Mauvais Nuage* roule autour des attaquants ; voyez-les, ces soldats qui se souviennent des heures de paix, de leurs espérances et de leurs joies d'hommes, et vont se battre avec des faces de bêtes ! Voyez cet autre dessin sur le même sujet, et portant ce titre : *Palabre*. C'est un sous-officier haranguant les siens. Eux aussi se sont prémunis contre les gaz. L'orateur les soulève du geste, prononce peut-être de suprêmes paroles humaines, et, au moment où il les lance à l'assaut, étend le bras sur un auditoire de monstres !

Alors, devant ses dessins tourmentés, devant son œuvre de délire ou de folie, le peintre se sent pris lui-même d'une suprême angoisse. Ce trouble indigné, ce désespoir que, par son art, il a encore exaspéré, n'ont-ils pas altéré la sérénité de son jugement et l'équilibre de son génie ? Il a voulu, violemment, se dégager du monde borné où son père avait puisé de sereines inspirations. Il a fui son tranquille milieu, la sphère circonscrite des pauvres espoirs et des humbles souffrances. Epris de grandes antithèses, il est allé chercher les rêves impossibles et les désespoirs démesurés ; par la force de sa

volonté, par l'élan de son âme, par la magnificence de ses inspirations, il a suscité deux mondes, les a livrés à l'effroi et à l'admiration des hommes, puis, son œuvre accomplie et révélée, n'y a vu lui-même que l'horrible contradiction qui le déchire, que les deux univers orgueilleux et irréductibles qui se détruisent !

§

Or, un jour, il me dit : « Avez-vous jamais songé à l'admirable équilibre de Rubens? » J'en restai saisi. Ainsi donc, ce que ce fougueux apercevait dans l'œuvre de cet autre fougueux, c'était uniquement l'équilibre, c'était la sérénité. Ces tableaux de Rubens qu'il évoquait de la voix et du geste, ces tableaux impétueux qui semblent faire éclater leurs cadres et pencher le monde autour d'eux, je croyais les voir maintenant, pris à leur magie, bouleversé par leur apparent désordre. Mais lui, de Groux, était rassuré : il avait déchaîné aussi des ouragans, et ce désordre lui révélait une présence. Il savait que l'on ne s'aventure dans la tempête que muni de la bonne boussole, et que celui-là seul peut troubler l'ordre universel qui sait la place de la plus humble chose. Sans doute, il a parlé âprement avec la voix universelle ; mais alors, en lui, murmurait la voix de chacun, et ce géant a hurlé la détresse du monde en devinant des vœux simples qu'on n'entend pas.

Et, j'allai me placer en face d'une de ses premières eaux-fortes, le *Guetteur*. Les yeux de l'homme fouillent la nuit. Il a devant soi tous les dangers ; derrière ses camarades endormis et un peuple qui se fie à lui. Il n'est rien devant cette immensité, et il est tranquille parce qu'il est à sa place.

Et de là, je passai à une admirable lithographie, l'*Adieu*. C'est un zouave frappé d'une balle ; il est debout contre la tranchée, mais il est mort. La tête est retombée en arrière, tous les muscles sont flasques ; mais la main, la main seule se tend dans un adieu infini ; et la mort, qui a fait ricaner tant de faces d'épouvante, éternise quelque part le geste suprême de la vie.

Alors je revins à cet *Angélus*, qui m'avait paru d'une si sauvage ironie ; et je compris que, même là, le peintre avait eu une pensée de bonté, et avait caché sous ces fronts mornes de prisonniers un souvenir qui est une torture ou une consolation.

Qui dira maintenant la beauté, à la fois calme et dramatique, de ce dessin qui a pour titre : l'*Ancêtre*, et, pour légende, un verset du *Requiem* ? C'est une vieille, infiniment vieille, aux membres déjetés, toute courbée dans la plaine des cadavres. Et, au milieu de cette scène de désolation, elle prononce les paroles d'espérance du chant des morts plus vieux qu'elle : *Et lux perpetua luceat eis*. Immortelle douceur de l'artiste sombre, véhément et pitoyable ! Dans le désert lugubre, il évoqua cette femme qui sent monter en elle l'âme des morts ; et alors, pour peindre la vieille, courbée et sereine, lui aussi il nomma ses morts, et sentit s'agiter en lui l'âme et le génie de Charles de Groux...

Et lux perpetua luceat eis !

§

Voilà les obscurs. Mais, dans ces grands mouvements historiques, l'Esprit de la Terre s'éveille, et les humbles voient de nouveau marcher les grandes *Ombres*.

Et, en pleine guerre actuelle, de Groux évoque le spectre de Beethoven, l'autre vainqueur, qui, du milieu de ses angoisses, fit monter l'Hymne à la Joie. Mais une figure de deuil s'avance vers lui. Et il erre toujours, celui qui s'écria : « Par la souffrance vers la joie », celui qui n'a pas cessé de se faire entendre, et auquel la nuit du monde rapporte le songe de la douleur.

Et soudain deux figures surgissent de l'œuvre passée du peintre, ombres aussi, ombres héroïques. Et c'est d'abord Napoléon, aussi grand que son histoire, fantôme gigantesque au milieu des spectres pétrifiés de la *Retraite de Russie*, Napoléon qui, bien avant les dessins de la guerre, passait dans l'œuvre de de Groux chargé de son destin, et changeait en pierres les peuples qu'il regardait avec le Visage de la Victoire !

Et c'est mieux, et plus poignant encore, c'est le *Christ aux outrages*. Le dieu de la guerre et celui de la paix ont tenté le même artiste ; et une de ses premières visions fut celle de ce Christ à la face souffletée, souillée de crachats, et qui, pourtant prédestiné, portait à la croix le Visage de la Victoire !

Voilà les grands héros. Et tandis que les humbles ne voient que leur place, y trouvent leur devoir et disparaissent, eux, au centre du monde, passant avec une volonté qui n'est

pas la leur, restent épouvantés d'avoir changé la destinée plus grande qu'eux. Ils ont cru accomplir leur destinée individuelle. Mais soudain le malheur les frappe. Et brisés comme hommes, les vainqueurs formidables pâlissent d'avoir reconnu la face étrangère et surhumaine dans le Visage de la Victoire !

Voyez maintenant : ils incarnent si bien la volonté universelle que les humbles, derrière eux, marchent avec le reflet de la figure altière, que, obscurs ou puissants, alliés ou adversaires, un jour tous se ressemblent, tous s'étant reconnus dans l'homme qui est le visage du monde !

§

Et un jour de Groux fit comme eux. Après avoir fait lever un peuple de héros, lui aussi regarda son œuvre et se connut à travers le monde qu'il avait créé. Il comprit qu'il était semblable à ces surhumains passants, qu'ayant, ne fût-ce que quelques instants, vécu avec l'âme universelle, il n'avait pu mettre ni un procédé d'école ni un calcul personnel dans les œuvres où il était tout entier.

Grandi, souvent méconnu par les sectaires d'école, toujours frustré dans ses intérêts, il eut en lui l'impassibilité du destin, le sombre effroi de la Gorgone, et le Visage de la Victoire !

Alors il songea que le monde accomplit de même les nécessités universelles, et, dans le déchirement de tous, la volonté de tous. Il avait donné sa vision d'artiste et de philosophe comme les héros réalisent l'âme du monde. Et, devant ce merveilleux parallélisme, il s'écria : Fatalité ! Mais la Fatalité est divine, et elle a grandi l'humanité comme son œuvre parce qu'elle dépasse l'une et l'autre.

Les hommes se heurtent et se haïssent. En se déchirant, ils n'accomplissent qu'elle et se ressemblent. Aujourd'hui la France s'est levée en proclamant qu'elle allait livrer le suprême combat, établir la concorde universelle. Alors de Groux revint l'habiter, lui donna son travail, sa pensée ; et il sentit qu'il était venu à son lieu et à son heure, lui qui, avant la paix définitive, a suspendu sur tous les hommes la même fatalité, et, inspiré, dominateur, prophétique, a montré comment ils se ressemblent en s'exterminant !

W. BERTEVAL.

LE DRAME DE MAYERLING

—

On n'a pas oublié la mystérieuse tragédie qui, le 30 janvier 1889, fit, comme l'attentat de Sarajevo vingt-cinq ans plus tard, disparaître subitement l'héritier du trône impérial d'Autriche. Beaucoup plus que la mort de l'archiduc François-Ferdinand, celle du fils de l'empereur, ce Rodolphe idolâtré de ses futurs sujets — « notre Rudi », disaient de lui familièrement les Viennois, — provoqua dans la double monarchie une véritable consternation et fut pour elle une perte sans égale, — que nous pouvons déplorer nous-mêmes, car si Rodolphe eût vécu, son pays, dont sa patriotique fierté souffrait de voir l'effacement devant l'Allemagne, ne fût jamais devenu le servile vassal du vainqueur de Sadowa.

On a essayé maintes fois de deviner ce qui se passa dans la nuit du 29 au 30 janvier 1889, en ce pavillon de chasse de Mayerling où le prince trouva la mort, et, tour à tour, les récits les plus fantaisistes ont prétendu donner le mot de cette énigme. Vengeance d'un garde-chasse qui aurait surpris chez lui l'archiduc en conversation criminelle avec sa fille ; attaque d'apoplexie ; suicide ; inventions les plus romanesques (1) : que n'a-t-on pas imaginé pour expliquer cette disparition soudaine et violente du prince héritier ? Tous ces commentaires, loin d'apporter la lumière promise, n'ont fait qu'épaissir davantage l'obscurité qui enveloppe cette nuit sanglante. A son tour, en 1913, un livre a paru, qu'une traduction française vient de faire connaître chez nous (2), qui laisse enfin entrevoir au

(1) Comme, par exemple, l'histoire extravagante publiée jadis, dans le journal italien *La Ragione*, par la princesse Odelscalchi, extraordinaire mélange des aventures de Samson et d'Abélard, où Rodolphe apparaît mutilé, dans un accès de sauvage jalousie, par sa maîtresse, qu'il tue ensuite.

(2) *Mon passé : le Drame de Meyerling*, par la comtesse Marie Larisch (née

public, par les détails circonstanciés qu'il donne sur les conditions où s'engagea le drame et sur la catastrophe elle-même, la vérité tant cherchée. On ne saurait toutefois lui reconnaître entièrement cette qualité de « document historique » que lui accorde bénévolement sa traductrice : après avoir soulevé l'épais rideau qui masquait le terrifiant spectacle de la chambre à coucher de Mayerling au matin du 30 janvier, l'auteur l'a brusquement laissé retomber et, tournant court, s'est contentée de donner de l'effroyable drame l'explication la plus enfantine et la plus invraisemblable, où tous les accessoires du roman-feuilleton — complot, coffret mystérieux remis la nuit, sur une place déserte, à un inconnu drapé dans un manteau (« Deux mains sortirent du manteau et saisirent le coffret. Je n'oublierai jamais combien ces mains me parurent puissantes. Un gros diamant brillait à l'un des petits doigts. *Au contact de ces mains admirables je me sentis rassurée, j'eus conscience d'avoir livré le coffret à celui qui vraiment devait le détenir* ») — font succéder, à l'horreur grandiose d'une tragédie digne d'un Shakespeare la piteuse vulgarité d'un épilogue de mélodrame.

Quelles raisons, tout à coup, ont retenu la narratrice de dévoiler toute la vérité, autrement simple, logique et terrible? A-t-elle voulu, en supposant à l'effrayante tuerie un autre motif que les seules forces brutales de la passion déchaînée par une aventure où elle confesse qu'elle se trouvait compromise, se donner l'illusion de se laver davantage encore du sang qui l'éclaboussait ?...

Issue du mariage morganatique du duc Louis de Bavière avec l'actrice Hélène Mendel, la baronne de Wallersee avait été accueillie toute jeune fille par sa tante l'impératrice Elisabeth d'Autriche qui la prit en affection, la nomma dame du palais, et la maria en 1897 au comte Georges Larisch. De même qu'elle avait été la confidente de la souveraine, elle fut à l'oc-

baronne de Wallersee). Traduit de l'anglais par la comtesse J. de S..., Paris, Emile-Paul, 1916, in-18. — Nous ne savons pourquoi l'orthographe *Meyerling* a été substituée dans ce livre, — comme du reste, dans tous les journaux français qui, depuis vingt-sept ans, ont parlé du drame, — à la vraie orthographe *Mayerling* que donnent les cartes et autres documents officiels autrichiens et que, par suite, nous adoptons. De même, le nom du médecin de la Cour dont il est parlé au cours de ce récit s'écrit *Widerhofer*, et non *Wiederhofer*. Enfin, que la traductrice de ce livre nous permette de lui signaler encore, afin qu'elle puisse la corriger dans une nouvelle édition, une autre erreur du même genre : le palais du *Hadrajin*, à Prague, dont il est question page 69, n'est autre que le célèbre château royal du *Hradschin*.

casion celle de l'archiduc Rodolphe, son cousin, surtout lorsque celui-ci eut noué avec la jeune baronne Marie Vetsera (1), qu'elle connaissait de longue date, les relations qui devaient aboutir à la sanglante catastrophe de Mayerling. L'on conçoit donc qu'ayant joué près des deux amoureux — et, de son propre aveu, avec une faiblesse qui dégénéra en imprudence — ce rôle de confidente, vite transformé par la rumeur publique en celui de complaisante entremetteuse, la comtesse Larisch (qui, d'ailleurs, n'a plus droit à ce titre depuis son divorce en 1896 et son remariage avec un chanteur de la Cour de Munich, M. Otto Brucks, devenu depuis directeur du théâtre de Metz) ait tenté par le long plaidoyer qu'est son livre de se libérer enfin, au bout de vingt-quatre ans, des remords qui pouvaient l'assaillir et de confondre du même coup ses calomniateurs. On s'étonnera toutefois, qu'elle ait attendu pour se justifier qu'un de ses fils, elle le déclare elle-même, se soit tué à cause des bruits déshonorants répandus sur elle, tandis que l'existence de ses filles en était « empoisonnée », et l'on regrettera finalement que, ne pouvant ou ne voulant pas dire toute la vérité sur le drame de Mayerling, elle ait néanmoins publié ce livre d'où tous les acteurs, sauf elle et l'archiduc Jean — le futur Jean Orth, qu'elle mêle bizarrement à l'histoire du complot, faisant de lui l'inconnu aux « mains puissantes » à qui elle remit le coffret mystérieux — sortent avilis : l'énigmatique impératrice Elisabeth, dont le souci perpétuel de maintenir son âme « ardente et blasée » dans les régions idéales où rien ne pouvait l'effleurer et de se réfugier dans la solitude, a inspiré de si magnifiques pages à M. Maurice Barrès (2), et qui apparaît ici comme un être simplement fantasque et égoïste, allant, dans son esthétisme raffiné et le culte maladif de sa beauté, jusqu'à la haine monstrueuse des enfants qui, disait-elle, « font le malheur de la femme », et, malgré sa farouche misanthropie, nullement inaccessible parfois, laisse-t-on supposer, aux communes faiblesses; l'archiduc Rodolphe, en qui l'auteur aurait pu nous montrer, à côté de l'homme de plaisir, le prince soucieux de culture intellectuelle, épris d'art et de littérature, écrivant les nombreux volumes

(1) Prononcez : Vetchera.
(2) Préface du livre *Elisabeth de Bavière, impératrice d'Autriche : impressions, conversations, souvenirs*, par le Dr Constantin Christomanos ; Paris, « Mercure de France », 1899.

de *La Monarchie austro-hongroise par le texte et par l'image*, et qui n'est ici qu'un débauché cruel et sans scrupule, dépassé seulement en ignominie par l'archiduc Otto (celui-ci, à la vérité, encore au-dessous du portrait qui en est tracé) ; la pauvre Marie Vetsera elle-même, qu'on avait plainte jusqu'ici comme une douce victime, et qui se révèle comme une petite fille sensuelle assez perverse ; etc... Ne pouvait-on laisser reposer tranquillement dans la mort et s'évanouir peu à peu dans la pénombre du passé ces fantômes douloureux ?

§

La première moitié de ces Mémoires, où revit, dans une atmosphère bien « viennoise », le monde de la Cour et de la société, est consacrée par l'ex-comtesse Larisch à raconter sa vie auprès de l'impératrice, puis son mariage. Ensuite vient l'histoire de ses relations avec Rodolphe et Marie Vetsera. Celle-ci, à peine âgée de dix-huit ans, de taille plutôt petite, mais de formes admirablement proportionnées, était dans tout l'éclat de sa beauté naissante : encadré d'épais cheveux bruns, son visage, au teint éblouissant, aux lèvres rouges et sensuelles, joignait à une expression rêveuse tout orientale (elle était née à Constantinople) la douceur caressante de deux grands yeux bleu foncé. Follement amoureuse de l'archiduc, qui ne comptait guère ses bonnes fortunes, elle s'était d'elle-même, prétend l'auteur de ce livre, jetée dans les bras de Rodolphe.

Et voici maintenant le drame qui s'engage. La comtesse Larisch a accepté un beau jour de conduire Marie Vetsera à la Hofburg ; avec la complicité de Rodolphe, la jeune fille disparaît. Les plaintes, les menaces, les injures, puis les pleurs de la comtesse n'ont aucune prise sur l'archiduc, qui veut garder sa proie et impose à sa cousine terrorisée d'aller conter à la famille Vetsera que la jeune fille s'est enfuie tandis qu'elle se trouvait dans un magasin de la Kærnthnerstrasse. Une démarche à la police de la Sûreté en compagnie de l'oncle de Marie, le comte Alexandre Baltazzi, n'a aucun succès et apprend seulement à la comtesse que Rodolphe est parti chasser à Alland, village proche de Mayerling. Sur ces entrefaites, un télégramme de son mari la rappelle à la campagne. Le surlendemain, en se réveillant, elle apprend la terrible nouvelle : l'archiduc Rodolphe a été trouvé mort dans son lit. Rentrée aussitôt à Vienne, elle y reçoit la visite d'un

de ses amis, le professeur Widerhofer, médecin de la Cour, qui avait été mandé à Mayerling dès la funèbre découverte, et qui lui raconte l'affreux spectacle soudain offert aux yeux du comte Hoyos, le compagnon de chasse de Rodolphe, quand il pénétra, le matin du 30 janvier, dans la chambre de ce dernier :

Il y avait du sang partout, les oreillers en étaient tachés, les murs éclaboussés ; il avait coulé en ruisseau du lit sur le plancher, où il s'étalait en une flaque horrible. Rodolphe était couché sur le côté, sa main tenait encore le revolver, le haut de sa tête était presque éclaté... Une forme bossuait le lit ; le comte Hoyos souleva les couvertures qui recouvraient Marie Vetsera : morte ! Elle était aussi frappée à la tête.

— O ! Marie ! pauvre Marie ! m'écriai-je.

Le comte Hoyos ordonna à Loschek [le valet de chambre] de porter le corps de la femme dans une pièce voisine et de fermer à clef toutes les portes de la chambre du drame. Puis, il descendit, informa les chasseurs que le prince était tombé subitement malade, qu'il partait de suite pour Vienne afin d'avertir l'empereur et de ramener un médecin. Il m'adressa une dépêche et j'arrivai à la Hofburg presque en même temps que lui.

Notre première visite fut pour l'impératrice. Elle venait de terminer sa gymnastique... C'était effroyable de la voir si peu préparée !... Je ne saurais vous dire comment nous lui avons annoncé la nouvelle fatale... L'impératrice parut métamorphosée en statue de pierre. Elle ne pleura pas et dit seulement :

— Comment l'annoncer à l'empereur ?

J'eus le courage de lui dire :

— Il faut que ce soit Votre Majesté qui le lui annonce ; elle seule peut le faire !

Elle me fixa, comme si elle ne comprenait pas : puis elle eut un sursaut et dit :

— Eh bien ! allons !

Nous accompagnâmes l'impératrice jusqu'aux appartements de l'empereur. Elle y pénétra. Nous attendîmes dehors. Que se passa-t-il entre eux ? Je ne le sais ; mais lorsqu'on nous fit entrer, François-Joseph était assis à sa table, le visage caché dans ses mains ; l'impératrice était debout derrière lui.

Je reçus l'ordre d'aller de suite à Meyerling. Le comte Hoyos me donna les clés.

Quand l'impératrice rentra chez elle, Mme Ferenzy lui annonça que la baronne Vetsera sollicitait une audience en alléguant que le prince héritier avait séduit sa fille et qu'elle implorait l'aide de l'impératrice.

Élisabeth hésita, puis elle déclara à Mme Ferenzy qu'elle allait recevoir la baronne Vetsera. Elle était debout au milieu de la chambre à fusils, terrifiante dans son calme surhumain. On fit entrer la baronne. Les deux mères se regardèrent en silence, puis Mme Vetsera tomba à genoux avec un cri désespéré :

— Marie !... Ma fille !...

Elisabeth recula, pour échapper aux bras tendus de la pauvre femme. Elle la contempla avec une curiosité impitoyable, puis elle dit froidement, férocement :

— Trop tard... Ils sont morts tous les deux !

Le docteur arrive à Mayerling; et voici les constatations qu'il y fait :

Les restes du souper étaient encore sur la table, dans le petit salon. Il y avait aussi quelques bouteilles de champagne vides. Une chaise avait été renversée. Sur le tapis, près du lit, un carafon d'eau-de-vie à moitié vide était posé. Wiederhofer le fit enlever, pour que l'empereur ne le vît pas. Il banda provisoirement la tête fracassée et lava le visage, le cou du prince héritier. Il recouvrit, avec l'aide de Loschek, le lit maculé de sang et s'efforça de donner au cadavre un aspect présentable. Tout le reste demeura tel quel, en attendant la venue de l'empereur.

— Maintenant, dit Loschek au docteur, il faut que vous voyiez la femme.

Il précéda le docteur, lui fit parcourir un corridor, ouvrit une porte qui donnait sur une petite pièce éclairée par le plafond. Au premier abord, le docteur eut quelque peine à distinguer les choses qui l'environnaient, puis il aperçut un grand panier à linge. Sur le dessus se trouvait un chapeau couvert de plumes d'autruche. Des vêtements de femme jonchaient le sol.

Wiederhofer, par sa profession, est accoutumé à voir d'horribles spectacles. « Pour la première fois de ma carrière, dit-il, je me suis senti défaillir. Loschek déplaça le drap qui recouvrait le panier et je vis un corps de femme. Une fine chemise de linon garnie de dentelles recouvrait la tête. J'expliquai à Loschek qu'il faisait trop sombre dans cette chambre pour que je pusse procéder à un examen. Il le porta dans la pièce voisine et le posa sur le billard.

« Je commençai alors ma constatation. Il fallut d'abord écarter les longs cheveux qui cachaient presque complètement la figure. Ensuite... comtesse, ensuite, je reconnus Marie Vetsera, la jeune fille que je connaissais depuis sa plus tendre enfance ! »

La voix du bon docteur trembla d'émotion.

« Pauvre enfant ! dit-il, car elle n'était guère qu'une enfant... Marie n'était pas aussi effroyablement défigurée que Rodolphe. Une

moitié de la figure seulement était atteinte. Un œil était sorti de son orbite ; mais l'autre côté conservait toute sa beauté, et son expression était presque sereine. »

Le professeur Wiederhofer déchira la chemise de linon, en fit des bandes, remit l'œil en place et enveloppa la tête. Il lava le visage de Marie, et, après avoir enroulé la pauvre petite morte dans un drap, il ordonna à Loschek de la reporter dans la lingerie.

« L'empereur arriva. Il y eut dans la chambre du drame une scène poignante. François-Joseph s'appuya contre la muraille et pleura amèrement. Il écouta tout ce que j'avais à lui dire, puis il s'en retourna pour faire préparer la dernière entrée du prince héritier à Vienne.

« Le corps de Rodolphe fut embaumé et mis en bière. Il demeura quelques heures dans la salle à manger et fut ensuite ramené à Vienne le soir même. »

Que s'était-il donc passé? A en croire l'ex-comtesse Larisch, — et c'est ici que nous tombons en plein roman, — Rodolphe aurait conspiré avec l'archiduc Jean pour provoquer une scission dans la double monarchie et se faire couronner roi de Hongrie, et, croyant le complot sur le point d'être découvert, se sentant perdu, il se serait suicidé dans un moment d'affolement après avoir tué la pauvre Marie, cependant bien innocente de son imprudence. Et ensuite l'archiduc Jean se serait fait remettre par la comtesse le coffret naguère confié par Rodolphe et qui contenait des documents compromettants.

Si cette explication doit sembler bien pauvre à n'importe quel lecteur, combien n'apparaît-elle pas plus invraisemblable encore à ceux qui savent quelle haute conception Rodolphe s'était faite de son rôle de futur empereur d'Autriche, quelle lucide et ferme intelligence habitait son cerveau, et combien était peu capable des menées qu'on lui prête celui de qui le futur Guillaume II, ayant un jour affecté de mépriser, comme peu digne d'un archiduc-héritier, les ambitions littéraires de Rodolphe, s'était attiré cette réponse cinglante : « Ce qui est indigne d'un héritier présomptif, c'est d'aspirer au trône du vivant de son père ! » — Quant à l'archiduc Jean, qui, quelques mois après, allait montrer de façon retentissante le dédain où il tenait ses prérogatives et dignités, il est bien difficile d'imaginer ce franc et fier esprit s'abaissant au rôle tortueux de conspirateur.

D'autre part, est-il admissible qu'une balle de revolver ait

produit ces terrifiants effets — la tête éclatée, les murs éclaboussés de sang, le plancher couvert de flaques rouges — que décrit le Dr Widerhofer et que constata également le comte Nigra, ambassadeur d'Italie, arrivé à Mayerling dans les premières heures de la matinée du 30 janvier (1) ?

Non, Rodolphe ne se suicida pas, et la politique n'a rien à voir en ce drame : lui et Marie Vetsera *furent tués* et moururent victimes de leur folle passion. Résidant alors à Vienne en qualité de précepteur dans une famille princière apparentée à la Cour d'Autriche, j'ai été à même de connaître peu à peu les détails de ce qui se passa à Mayerling, et, souhaitant pouvoir mettre enfin un terme à toutes les fables qui circulent depuis vingt-sept ans et à l'indiscrète curiosité qui s'acharne sur les pitoyables victimes de ce drame, je voudrais dire simplement ce qu'il m'a été donné d'apprendre et que je crois être la vérité.

Reprenons les événements au moment où la comtesse Larisch s'est trouvée séparée de Marie Vetsera. Que celle-ci ait d'elle-même faussé compagnie à son mentor au cours d'une promenade, ou bien que Rodolphe l'ait enlevée, elle a été amenée en secret à Mayerling dans la journée du 29 par le cocher de confiance de Rodolphe, Bratfisch, et, le soir, les deux amoureux soupent en tête à tête au premier étage (le fait est noté par le Dr Widerhofer d'après le récit que lui fit le comte Hoyos), égayés au dessert par les chansons viennoises que, comme tous ses confrères les *fiaker* de Vienne, Bratfisch excelle à « siffler ». Cependant l'équipée de la jeune fille a été connue non seulement au palais Vetsera, mais aussi à la Hofburg et est parvenue notamment aux oreilles d'un personnage de la Cour, le comte Waldstein, qui, naguère, a demandé la main de Marie et a été éconduit. Il va trouver l'oncle et tuteur de la jeune baronne, le comte Baltazzi, qui, nous l'avons vu, s'était adressé vainement à la police, et lui offre ses services pour faire rentrer au bercail la fugitive. Ils arrivent de nuit à Mayerling, et le comte Waldstein, s'étant fait ouvrir comme porteur d'un prétendu message impérial à remettre d'urgence à l'archiduc, monte aux appartements de Rodolphe. A peine arrivé au seuil de la chambre où sont couchés les deux amants, brusquement, dans un accès de jalousie

(1) Interview donnée à un correspondant du *Corriere della Sera* et reproduite dans le *Temps* du 5 juillet 1907.

furieuse, il tue d'un coup de revolver celle qui n'a pas consenti à être à lui. Rodolphe a saisi à son tour un revolver placé près du lit : il abat le comte Waldstein, qui tombe mort, puis tourne son arme contre le comte Baltazzi, pétrifié de saisissement, qu'il blesse au flanc (et qui en mourra quelques mois plus tard). Celui-ci, affolé, venu sans armes, saisit pour se défendre le premier objet qui lui tombe sous la main : une de ces lourdes bouteilles à champagne que nous a montrées le Dr Widerhofer, et en assène un coup terrible sur la tête de Rodolphe, qui s'effondre, le crâne broyé..... Ainsi s'explique l'effroyable blessure constatée à la fois par le Dr Widerhofer et par le comte Nigra (1) : « A l'intérieur de la tempe droite ou gauche, je ne me rappelle plus bien — a raconté ce dernier, — il y avait un trou grand à y entrer le poing. La boîte crânienne m'apparut brisée, fracassée comme par un coup de bouteille ou d'un gros bâton. C'était horrible : les cheveux, les fragments d'os avaient pénétré dans la matière cérébrale. La blessure s'ouvrait au-dessus de l'oreille et en arrière, de sorte qu'il semblait matériellement impossible que le prince se la fût faite lui-même.... Un suicide ? Allons donc ! Ce fut un assassinat, je puis l'affirmer.... Peu après arriva l'empereur François-Joseph. A la vue de son fils, il fondit en larmes et j'ouvris les bras pour le soutenir (2). »

(1) Interview mentionnée ci-dessus.

(2) Deux de nos confrères ont aussi mentionné ce détail de la tête fracassée, mais en supposant à ce meurtre d'autres raisons et d'autres auteurs que ceux que nous avons dits : M. Ad. Aderer dans un travail intitulé *Meyerling*, publié dans la revue *Minerva* (1er décembre 1902) et réimprimé dans son volume *Chez les rois* (Paris, Fontemoing) : M. Jean de Bonnefon dans un article du *Journal* (12 janvier 1910) : *La mort de Rudolf d'Autriche et de Marie Vecsera*. Le premier, dans un récit très habilement composé, mélange de fiction romanesque et de faits exacts, mais déformés pour la plupart ainsi que plusieurs noms, expose que Rodolphe, après avoir eu l'intention de se séparer de l'archiduchesse Stéphanie pour épouser Marie Vetsera, avait fini, cédant aux remontrances de l'empereur et de l'impératrice, par rompre avec la jeune fille, qui aurait été ensuite fiancée à un de ses cousins. Celle-ci serait venue néanmoins surprendre l'archiduc à Mayerling pour essayer de le reconquérir, mais y aurait été suivie par son oncle et son fiancé. Après une explication assez embarrassée, ils y soupent tous trois en compagnie de Rodolphe, du comte Hoyos et du comte Waldstein ; mais Rodolphe, à moitié ivre, ayant exaspéré le futur mari de son ancienne maîtresse par ses railleries et les privautés auxquelles il se livrait sur elle, une rixe s'engage au cours de laquelle il est assommé par une bouteille lancée à toute volée par le jeune homme et s'abat foudroyé sur la poitrine de Marie qui, ayant tiré un revolver pour se défendre (?), se blesse elle-même mortellement de la balle qu'elle lui destinait, cependant que le comte Hoyos, menacé par le comte Baltazzi, décroche d'une panoplie une hallebarde et la plonge dans le ventre de celui-ci. — Plus sérieuse est la thèse de M. Jean de Bonnefon : d'après lui, Rodolphe décidé à se séparer de sa femme pour épouser Marie Vetsera, avait introduit en cour de Rome, après avoir arraché à l'empereur son autorisation, un procès en annulation de mariage qui était sur le

Dans la soirée, le corps de Marie Vetsera, comme le Dr Widerhofer le raconta à la comtesse Larisch, fut, après une toilette macabre dont la lecture donne le frisson, transporté en secret — et aussi, m'a-t-on dit, celui du comte Waldstein — au couvent voisin de Heiligenkreuz, où on l'inhuma aussitôt sans aucune cérémonie religieuse. Sa famille, dans l'intervalle, avait reçu de la police l'ordre de quitter Vienne immédiatement, et on avait expédié de même à la frontière, avec une somme d'argent, le cocher Bratfisch.

Pendant que la pauvre Marie s'en allait ainsi misérablement vers sa dernière demeure, le corps de Rodolphe s'acheminait vers Vienne, où il arriva vers minuit, attendu par une foule muette de stupeur qui emplissait les cours du palais impérial. Ce tragique silence qui pesait sur la ville, et dont j'ai gardé l'oppressant souvenir, a été noté avec beaucoup de justesse par l'ex-comtesse Larisch. Pendant deux jours les Viennois furent tenus dans le mystère de ce qui s'était passé à Mayerling, après quoi prévalut officiellement la thèse du suicide, qui trouva d'ailleurs peu de croyants, et n'en a plus aujourd'hui en Autriche (1).

Achevons de la réduire à néant.

Comme l'a fait remarquer M. Jean de Bonnefon (2), outre que

point d'aboutir, et le prince Philippe de Cobourg, beau-frère de Stéphanie, invité à Mayerling, aurait, pour venger celle-ci, supprimé les deux amants en les assommant tous deux durant leur sommeil. Mais si ce genre de mort est bien celui qui fut infligé à Rodolphe, il ne concorde nullement avec ce que tous les témoignages nous apprennent concernant le meurtre de Marie, tuée par une balle de revolver.

(1) Voici la traduction de l'étrange rapport officiel dressé le 31 janvier par les médecins pour être communiqué à la presse :

« 1. Son Altesse I. et R. Sérénissime le prince héritier a succombé à un bris du crâne et des parties antérieures du cerveau.

« 2. Cette blessure a été produite par un coup de feu tiré tout contre la tempe droite.

« 3. Un coup de revolver de moyen calibre a pu produire la blessure mentionnée ci dessus.

« 4. Le projectile n'a pas été retrouvé, étant ressorti par un trou constaté au-dessus de l'oreille gauche.

« 5. Il n'y a aucun doute que Son Altesse I. et R. se soit elle-même tiré ce coup et que la mort ait été instantanée.

« 6. La soudure par devant des sutures sagittale et coronale, la profondeur insolite de la boîte crânienne et de ce qu'on appelle les « empreintes en forme de « doigts » à la paroi interne du crâne, l'aplatissement visible des circonvolutions du cerveau et l'élargissement de la cavité cérébrale sont des circonstances pathologiques que l'expérience montre en connexion habituelle avec un état d'esprit anormal et qui, par suite, autorisent à admettre que le fait s'est produit dans un moment d'aberration mentale.

« Conseiller aulique Dr E. Hoffmann, professeur de médecine criminelle.
« Professeur Dr Hans Kundrat, président de l'Institut pathologique-anatomique.
« Professeur Dr Hermann Widerhofer, médecin particulier. »

(2) Article du *Journal* mentionné ci-dessus.

plusieurs témoins ont vu la tête *écrasée* de l'archiduc, « le pape, en Autriche surtout, n'aurait pas autorisé les funérailles *solennelles* et les services d'honneur pour un suicidé ». Il avait fallu, en effet, s'entendre avec Rome avant de proclamer le suicide du prince, et notre confrère prétend qu'aux archives du Vatican est conservée la minute de la dépêche « par laquelle Léon XIII ordonna à l'archevêque de Vienne, qui soulevait des objections, de faire célébrer en grande pompe les funérailles de l'archiduc, « parce que nous savons de manière non « douteuse et sans discussion que le défunt illustrissime a été « lâchement assassiné et qu'il ne s'est pas suicidé ». Le pape fit d'ailleurs célébrer un premier service en l'honneur de Rudolf dans la chapelle pontificale du Vatican et un second, en forme officielle, à l'église autrichienne de Rome. » A ces arguments M. Jean de Bonnefon ajoute une lettre écrite par Rodolphe, en français, *le 29 janvier*, et publiée en fac-simile dans une revue hongroise, qui montre que, contrairement aux assertions de l'ex-comtesse Larisch, l'archiduc ne se sentait nullement « au bord d'un gouffre » où il allait tomber. Elle est adressée à un collaborateur de son *Monument à Marie-Thérèse* :

« ... Je vous prie, Monsieur, de chercher la pièce que je vous ai demandée, non aux archives du ministère des Affaires étrangères, mais aux archives nationales de Paris, dans le dossier qui est, je crois, connu sous le nom « ancien Cabinet du Roi ». Vous ne pouvez manquer de la trouver, puisque M. de P. de Saint-A... l'a vue en 1876. Vous me l'enverrez de telle sorte que je l'aie le 7 février à Wien, car je ne peux aller oultre (*sic*) sans cette lettre. Je compte sur vos diligences », etc.

Mais voici qui achève de ruiner cette thèse du suicide. C'est une lettre que le roi Léopold de Belgique — qui, dès la nouvelle de la catastrophe, s'était, avec la reine, rendu à Vienne près de leur fille l'archiduchesse Stéphanie — écrivit, le surlendemain de son arrivée, à son frère le comte de Flandre, demeuré à Bruxelles. Cette lettre, affirme notre confrère M. Jules Rateau qui l'a publiée (1), fut communiquée au commencement de 1889 au gouvernement français avec un rapport faisant connaître au ministre des Affaires étrangères tous les détails de l'assassinat, et que M. Jules Rateau a eu en main :

(1) Dans *La Revue artistique littéraire et industrielle*, Paris, 1re année, no 1, 1er décembre 1896 : *Un drame historique*.

Février 1889.

Mon Frère,

Notre voyage a été bien pénible et la reine ne l'a supporté qu'avec une véritable et grande difficulté. Jusqu'à notre arrivée à Strasbourg elle n'avait pas reposé un moment. Nous avons reçu de véritables marques d'affection et de respect sur le parcours en Autriche. A Vienne nous avons trouvé l'empereur et l'impératrice moins malades, moins atteints que nous ne le croyions. Nous renonçons à dépeindre le désespoir de notre chère Stéphanie. La reine et moi nous avons passé quatre heures consécutives à ses côtés aussitôt après notre arrivée. Il importe souverainemant que la version du suicide soit affirmée et soutenue. Il peut paraître difficile aux yeux de nos populations catholiques de voir une maison de sentiments tels que la maison de Habsbourg affirmer la version du suicide. Le suicide et la folie étaient les seuls moyens d'éviter un scandale inoubliable dont je ne puis confier les détails à ma lettre, mais que je vous narrerai en tous détails samedi,...

. . . . . .

Votre frère

LÉOPOLD.

Le lundi 2 février eut lieu, suivant l'usage, l'exposition publique du corps de l'archiduc à la chapelle de la Burg ; comme on avait dû refaire en cire la moitié du crâne du malheureux prince, on avait eu soin, pour masquer ce détail à la foule, de le placer sur un très haut catafalque. Le lendemain les obsèques furent célébrées solennellement à l'église des Augustins, paroisse de la Cour, et le corps conduit ensuite à la chapelle des Capucins pour être déposé dans les caveaux où reposent tous les membres de la famille impériale.

Quelques mois après, Mayerling était rasé, et à la place s'élevait un couvent de Carmélites qui, nuit et jour, depuis lors, offrent au ciel leurs prières et leurs macérations en expiation des coupables amours qui ensanglantèrent ces lieux. Ne doit-on pas souhaiter que ce pieux murmure soit désormais le seul bruit qui s'élève autour des douloureuses victimes de cette tragédie et qu'un voile de silence et de paix s'étende enfin sur le cénotaphe de Rodolphe dans la crypte de l'église des Capucins et sur le pauvre cercueil de Marie Vetsera dans le cimetière de Heiligenkreuz ?

AUGUSTE MARGUILLIER.

LE PETIT MANDARIN

Pour la cause coloniale.

I

La prison cambodgienne se dissimulait à demi sous les feuillages des bambous dont les tiges s'élançaient des broussailles du pied, encombré de feuilles mortes, de vieux troncs et de jeunes pousses. Tout en haut des branches jacassaient les perruches. Cette geôle était une construction étrange, palissade rectangulaire de pieux gros comme la cuisse et espacés entre eux d'un empan. Un toit de paillotte la coiffait. A travers les barreaux de l'immense cage on apercevait des corps humains accroupis.

Dans un coin trois Annamites étaient attachés par la cheville à de longues chaînes. L'un deux peignait son épaisse chevelure renversée par-dessus la nuque et tombant sur ses genoux. Un autre fumait, placide. Le troisième, assis contre une des colonnes qui soutenaient la charpente, réfléchissait la tête entre ses poings. Il regardait droit devant lui. Des méplats durs et nets accusaient l'énergie de ses traits : malgré les chaînes, l'homme portait sur son front bombé le signe des chefs.

Non loin d'eux, une trentaine de Cambodgiens s'alignaient, le pied fixé par des anneaux à une barre de fer.

La nuit tombait, rapide.

Brusquement deux coups de gong retentirent. Les prisonniers cambodgiens se redressèrent à demi sur leur pied libre en se retenant aux poteaux. Le torse nu, les muscles saillants sous la peau luisante et bronzée, ils surveillaient attentivement un sentier qui cheminait à travers des arbustes aux fleurs jaunes.

— Que font donc nos femmes ! maugréaient-ils.

— Encore le gardien qui a dû les arrêter en route !

Les Annamites, dédaigneux, paraissaient indifférents à ces préoccupations.

— Passe-moi un peu d'eau, Nam, pria celui qui paraissait le maître. Il me semble qu'on me brûle.

Et déboutonnant son *cai-ao* (1) de soie blanche, il montra son échine et ses épaules zébrées de lignes rouges. Nam refit vivement son chignon qu'il attacha avec une longue épingle.

— Nous allons vous soigner, Trân-Ba-Tuông. Viens m'aider, Saou.

Et tous deux saisirent une jarre remplie d'eau, y trempèrent leurs turbans et bassinèrent les plaies.

— Cette fraîcheur sur la peau calme un peu la cuisson, dit le blessé.

— Ce ne sera rien, maître, assura Nam. Les coups de rotin sont douloureux, mais on en guérit vite.

Tran-Ba-Tuông murmura :

— Le Petit Mandarin est un misérable.

Les autres répétèrent :

— Un misérable !

— N'ayez crainte, confia Tuông. Mon père a été chercher un avocat à Pnom-Penh.

— Quel avocat? demanda Saou. *Le Gros ventre* ou *le Nez rouge ?*

— Non : *le Regard clair.*

— J'eusse préfère *Celui sous lequel la terre n'est pas égale* (2), opina Saou. Il n'a peur de rien et fonce comme un buffle sur nos ennemis !

— *Le Nez rouge* a fait rendre à mon frère une rizière que son voisin lui avait volée.

— *Le Gros ventre* a lui aussi beaucoup de talent, dit Saou. Dans mon village, un jour, Bay-Mê et Tinh étaient en procès. La moitié du village tenait pour Mê, l'autre moitié pour Tinh. Les deux partis avaient parié : les riches de grosses sommes, les pauvres des paniers de riz, du tabac ou des noix de coco. J'avais pour ma part joué mes bœufs trot-

(1) Cai-ao : sorte de paletot annamite.

(2) Périphrase pour désigner un homme atteint de claudication légère. Les Annamites ont la rage des surnoms. Leur esprit observateur et railleur se plaît à ce jeu et y réussit à merveille.

teurs, les plus fameux coureurs de Cochinchine, contre une paire de buffles. J'étais du côté de Tinh qui avait confié sa cause au *Gros ventre* et nous avons gagné. Quels beaux buffles, et comme ils tiraient la charrue dans la rizière!

— Et que sont-ils devenus? ricana Nam.

— Je les ai perdus dans un combat de coqs.

— Et tes bœufs?

— Tu m'ennuies, Nam, grommela Saou. Est-ce que je te demande, moi, ce que le bacouan (1) a fait des bracelets de ta femme et de son collier de grains d'or?

Mais Tuông s'interposa :

— Assez de disputes! ordonna-t-il. Et ils se turent, car les Annamites ne discutent pas les ordres du maître.

A ce moment, les Cambodgiens poussèrent des cris de joie. Ils sautaient dans leurs chaînes, tendaient les bras au dehors et criaient :

— *Moc ! Moc ! oï chapp.* Venez vite! Venez vite!

Des femmes et des enfants sortaient à la file des sentes fleuries, apportant des plats de terre brune pleins de riz cuit, des vases vernissés où le poisson coupé en tranches nageait dans la sauce, des petits bols bleus remplis d'une mixture au piment et à l'ail. Toute cette vaisselle fut saisie par des mains tremblantes et avides, et passée prudemment entre les colonnes de bois. Dans la prison, on n'entendit alors que des lapements prolongés, des claquements de mâchoires, des râclements de gorge, tous les bruits odieux des manducations brutales de la faim.

Les Cambodgiens engloutissaient leur nourriture, buvant la sauce à même les plats, saisissant le riz à poignées et prenant les morceaux avec les doigts pour les porter à la bouche.

Les Annamites mangeaient avec des baguettes. Ils avaient des cuillers de porcelaine et une théière bleue avec des tasses minuscules. Leur cuisine délicate et fine disait leur civilisation patiente et sage : un ragoût de poisson et d'herbes dégageait une odeur aromatique, des crêpes enroulaient un hachis de charcuterie et de menthe, des crevettes allongeaient leurs cuirasses roses sur une feuille de bananier.

Maintenant les prisonniers rassasiés causaient avec leurs

(1) Bacouan : le jeu national annamite.

enfants et leurs femmes. On contait les nouvelles du village, chaque famille réglait ses affaires.

— Néac-Néang voulait vendre ses bœufs à un marchand de Manille et Mok, son mari, l'engageait à se méfier des piastres fausses.

— Rien de voleur comme ces Manillais !

— Le poisson donnait, mais, selon la coutume, le fermier des pêcheries, l'Annamite Trân-Ba-Linh, accaparait les meilleurs coins !

— Attention ! Son fils Tuông est là, souffla Chaou-Pol, petit Cambodgien à la mine éveillée. Le Gouverneur l'a fait arrêter, il y a huit jours, avec ses garde-pêches.

— Qu'ont-ils donc fait, ces pouilleux (1) ?

— Voici, dit Mok. Le Néaï (2) Mâm, le fils de notre mandarin-gouverneur, voulait se marier avec Thi-Thêu, la fille du fermier des pêches. Le père a refusé ; mais il aurait cédé peut-être à la longue, sans son fils Trân-Ba-Tuông, homme d'un violent caractère, et qui n'aime pas les Cambodgiens.

— A charge de revanche ! affirma Pol.

— Alors pour se venger, le Petit Mandarin a accusé Trân-Ba-Tuông et ses gardes d'avoir tué Chaou-Nô qui mourut assassiné il y a trois mois.

— L'affaire est bonne, dit Pol, en se frottant les mains.

— Drôle d'idée tout de même qu'a le Néaï d'en tenir pour une Annamite ! plaisanta quelqu'un.

— Son séjour au pays des *Barangs* (3) lui a troublé l'esprit, observa un vieux prisonnier en hochant la tête.

— Les Français lui ont appris des choses folles. Il expliquait l'autre jour à des enfants que la Terre était ronde comme une orange.

Et les prisonniers égayés rirent silencieusement,

— Ces Barangs ont parfois de drôles de mœurs, raconta un autre. Ils mettent les femmes dans des mortiers de marbre, les écrasent avec des massues semblables à nos pilons à riz, jettent une poudre, prononcent des paroles magiques, et aussitôt apparaît une femme noire, jaune, bleue ou rouge. Le Petit

(1) Pouilleux : épithète appliquée fréquemment par les Cambodgiens aux Annamites.

(2) Néaï : mot cambodgien qui signifie petit mandarin, fils de mandarin.

(3) Barangs : les Français.

Mandarin connaît le secret : c'est lui qui a ainsi créé Thi-Thêu, sa maîtresse, la fille de Trân-Ba-Linh.

— Le fait est, constata un autre, qu'un Cambodgien amoureux d'une Annamite !... Et il leva les yeux au ciel pour le prendre à témoin d'une pareille aberration.

Les railleries partirent :

— Des femmes dont les chevelures n'en finissent plus !

— Vivent nos Cambodgiennes aux cheveux en brosse !

— Mais ces Annamites, hommes et femmes, avec leurs mèches longues comme des feuilles de cocotier, c'est à vous donner le délire !

— Ajoutez que cette Thi-Thêu, critiqua une jeune fille, n'est pas jolie du tout. Elle est fluette et vraiment trop maigre !

— Et jaune comme une banane mûre ! renforça une femme en riant.

— Hé ! hé ! protesta un prisonnier taquin.

— Elle est trop maigre, elle est trop maigre ! insista la jeune fille courroucée. N'est-ce pas, Pol ?

— Certes ! Elle n'en a pas plus gros que deux grains de riz ! précisa Pol à la joie de tous. Et le jeune homme caressait du regard son interlocutrice, Néang-Kôm, sa fiancée, superbe type de Cambodgienne solide, râblée, aux hanches somptueuses, la gorge moulée dans une écharpe rose.

— Dites donc, confia Mok, vous savez que l'affaire des mangeurs de chiens (1) est mauvaise !

— Il y a des preuves ?

— Non.

— Des témoins ?

— Non plus.

— Quoi donc ? auraient-ils avoué ?

— Oh ! les pouilleux disent toujours non !

— Alors ?

— C'est bien plus grave ! Et après un temps d'hésitation Mok ajouta la voix tremblante :

— Ils ont contre eux le *hora* Sô.

Tout le monde se tut. Un frisson glaça l'assistance. Le hora est un être doué d'un pouvoir surnaturel. Il lit dans le ciel les destinées humaines. Au cours des crises d'un sommeil

(1) Sobriquet donné par les Cambodgiens aux Annamites.

instantané et profond, il prédit l'avenir et dénonce le passé! En examinant la main d'un homme, il connaît sa vie : à certains signes il perçoit les chances de fortune, les maladies et peut même dire la date de la mort.

— Attention ! voici le *yiem-couk* (1), signala une voix.

— Tant mieux, s'écria Pol. Je veux lui parler à cet homme.

Le gardien Niok, petit, trapu, râblé, la mine sèche, s'avançait son rotin à la main.

— *Yiem-couk*, demanda Pol, en passant à moitié sa tête au dehors, pourquoi refuses-tu de me mettre en liberté? Voilà deux mois que j'ai fini. Laisse-moi partir.

Le gardien renifla bruyamment, cingla l'air de sa fine baguette et sur un ton de bonhomie ironique :

— Vos hommes ont mangé? Alors, les femmes, il faudrait filer !

— Niok, supplia Pol, mets-moi en liberté. J'ai été condamné à deux ans de prison, parce que je devais cinq piastres au yokbat (2). J'ai payé ma dette et fait mes deux ans. Alors si tu voulais !...

Le gardien renifla longuement et tout à coup son rotin vibra et rencontra, comme par hasard, la main de Pol accrochée à une colonne. Le coup fut si rude que le prisonnier lâcha prise et tomba en arrière, au milieu de ses camarades. Tout le monde éclata de rire, mais prudemment les mains égarées au dehors rentrèrent dans l'ombre.

— Tenez, Niok, dit une Cambodgienne, en lui offrant des cigarettes qu'elle avait apportées pour son père. Puis humblement :

— Laissez m'en deux, pour qu'il puisse fumer.

— Accordé, répondit le gardien, en rendant deux cigarettes.

Une autre lui remit des noix d'arec. Néang-Kôm voulait défaire l'anneau d'argent ciselé qu'elle portait à la cheville, mais le yiem-couk, galant, l'en empêcha.

— Maintenant, les autres, déguerpissez, cria-t-il.

Cependant une pauvre vieille, au visage ravagé, sillonné de rides profondes, s'était agenouillée et s'allongeait sur le sol pour bien marquer tout son respect :

(1) Yien-Couk : gardien de prison.
(2) Yokbat : fonctionnaire cambodgien.

— Monsieur le mandarin des prisons ! Monsieur le mandarin des prisons, s'écriait-elle.

— Que veux-tu, vieille Môm ?

— Ne le frappe plus, implora-t-elle. Ne tape plus mon pauvre Pol. Je te donnerai demain ma plus belle poule.

— Allons, c'est bon, Néak-Môm ! C'est bon !

— Puisqu'il a fini son temps, ne pourrais-tu lui ouvrir la porte ? Je penserai à toi dès que j'aurai vendu mes poivres...

Le *yiem-couk* renifla plusieurs fois... Oh ! ce rhume !

— Ecoute, finit-il par dire. Va voir le mandarin-gouverneur. Parle-lui de ton affaire et ne m'oublie pas s'il relâche ton enfant.

Puis il s'approcha de deux formes noires collées tout contre la clôture, à l'autre bout de la prison.

— Holà ! les Annamites. C'est l'heure de filer. Laissez dormir les prisonniers, petites guenons.

Une des femmes s'approcha et lui glissa dans la main un rouleau de piastres .Le geôlier eut un geste de protestation.

— Mais non ! dit-il, mais non !

Et il ne se résigna que parce que, dans l'ombre, la femme avait disparu.

— Alors, bonne nuit, vous autres, cria-t-il, l'humeur joyeuse.

— Bonne nuit, Yem-couk, bonne nuit, Monsieur le mandarin de prisons, répondirent les prisonniers.

Néang-Kôm tendit à son fiancé une flûte de bambou. Chaou-Pol préluda par des modulations légères et tout le monde se tut.

Assise au dehors contre les piliers, Néang-Kôm écoutait le souffle du roseau chanteur. Le rythme, d'abord très lent, presque incertain, s'élargit, accentua la cadence, monta, s'agrandit. La chanson de la flûte évoqua les moissons dorées, les pêches fructueuses, les monuments splendides, les guerres victorieuses, les convois d'éléphants, les chasses royales, les troupes d'esclaves enchaînés et l'âme antique d'un peuple vibrait dans l'hymne profond du roseau fragile ! Et puis le chant s'apaisa, raconta la misère d'une race, la déchéance, le deuil, la servitude et, pendant longtemps, longtemps la flûte pleura.

La nuit était tout à fait venue. Le ciel de nacre bleue s'épanouissait parmi les étoiles. La Croix du Sud détachait à l'ho-

rizon sa forme géométrique. Il semblait qu'on eût pu la saisir en allongeant la main. Thi-Bay et Thi-Thêu, la femme et la sœur de Trân-Ba-Tuông, causaient à voix basse, avec le prisonnier.

— Il la poursuit toujours, disait Thi-Bay. Dans la journée, il lui a envoyé une belle écharpe et un bouquet de tiampas (1).

— Il faut lui renvoyer ce soir même l'écharpe et les fleurs, s'écria Tuông indigné.

— Il nous ruinera, Tuông, s'inquiéta Thi-Bay. Il troublera l'exploitation des pêcheries. Nous ne pourrons plus payer les fermages.

— Tant pis si nous perdons de l'argent, mais ma sœur ne sera pas à ce Néaï-Mam !

— En mariage pourtant !

— Même en mariage, ce serait la première fois qu'une famille annamite consentirait à une pareille mésalliance. Les grands Ancêtres en nous donnant la vie nous ont mis la haine des Cambodgiens dans le sang. Veux-tu trahir, Thi-Bay, la volonté de nos Morts?

— L'Oknha Plong, père du Néaï, est un puissant mandarin, insista-t-elle doucement.

Trân-Ba-Tuông se dressa svelte, mince et grand. Son front élevé, son air résolu, ses yeux tranquilles inspiraient le respect et la crainte. Il semblait que la lignée millénaire dont il était issu eût trouvé en cet homme son expression définitive : les Ancêtres, dont, en fils respectueux, il célébrait le culte, avaient vécu pour aboutir à lui.

En quittant la terre des siens pour venir au pays des Khmers, il avait obéi à la loi millénaire qui pousse l'Annamite à conquérir les peuples en suivant la marche du Soleil, en remontant les fleuves, ces routes de départ et d'arrivée de l'humanité. Mais il n'avait rien abandonné des vertus de sa race : la patience, la souplesse, la ténacité, la fidélité aux vieilles coutumes et, par-dessus tout, la haine de l'étranger. Et dans son exode chez la nation hostile, établi au milieu d'elle en conquérant pacifique, il avait planté dans le sol cambodgien son foyer, ses traditions et ses dieux.

Son turban noir encadrait son visage et lui donnait une auréole d'ombre :

(1) La fleur du tiampa est blanche. Elle a une odeur de jasmin et de violette.

— Un coolie annamite, trancha-t-il, est au-dessus d'un mandarin cambodgien. Ne discute plus, Thi-Bay!

La jeune femme baissait la tête. Après un silence, Trân-Ba-Tuông ajouta avec une sévérité douce :

— Depuis quand les femmes tiennent-elles tête à leurs maris ? Ma sœur ne sera pas au petit Mandarin. Le sang et l'honneur des ancêtres ne seront pas ternis!

Thi-Bay sanglota :

— Pardonnez-moi, Tuông.

Et, sous le voile mauve qui recouvrait son visage, Thi-Thêu murmura si faiblement que nul ne l'entendit :

— Pardonnez-moi aussi, Trân-Ba-Tuông !

II

Le mandarin Plong administrait la province cambodgienne de Pnom-Kandal depuis une trentaine d'années. Il était riche et puissant et portait le titre d'*Oknha pous nou louk*, vieux mots dont le sens exact s'est perdu, mais qui, au dire des lettrés, pourraient se traduire par : le mandarin au sang empoisonné. Il possédait trois éléphants, vingt buffles, un troupeau de bœufs, des plateaux d'argent et de cuivre, dix épouses et des musiciens et des danseuses. Le gouverneur cambodgien habitait une belle maison, montée sur des colonnes en bois de sokram, qui durent des centaines d'années. Les tuiles rouges du toit brillaient au milieu des feuilles. Une haute barrière entourait le jardin où poussaient les palmiers à sucre. De hauts portails laissaient passer les éléphants.

Et quand le Gouverneur se promenait dans la ville de Pnom-Kandal, suivi de ses serviteurs aux casaques rouges, portant son crachoir et son sabre, tous les fronts se courbaient jusqu'à terre, pendant qu'au fond des poitrines les âmes tremblotaient.

L'*Oknha pous nou louk* s'accommodait assez bien de l'autorité française qui avait respecté les mœurs de son pays et fortifié la puissance des mandarins. Il était ignorant, bienveillant et puéril, juste et bon à la manière mandarine. L'Oknha Plong adorait son fils Mâm, le Petit Mandarin, et le formait aux fonctions de gouverneur. Il comptait bientôt l'envoyer à son frère, très haut dignitaire du Palais Royal à Pnom-Penh, où le jeune homme se rendait quelquefois.

L'éducation et la naissance du Néaï-Mâm le destinaient, en effet, aux plus hauts emplois. C'était un tout jeune homme, petit, mince, élégant et glabre. Ses yeux s'illuminaient parfois d'un éclair profond : rayon de démence ou de rêve.

Sur les conseils de l'Administration française, son père l'avait fait entrer au lycée de Saïgon. Il s'y montra studieux, intelligent, discipliné. Mais notre pédagogie avait brouillé un cerveau immuable depuis des siècles. Ces ténèbres d'une hérédité si lointaine furent brusquement inondées de lumière : le choc fut trop brutal, l'éclat trop intense !

A sa sortie du collège, on l'avait envoyé à Paris. Il y passa trois années, suivant des cours à la Sorbonne, au Collège de France, dans les Facultés. A la suite d'une mission, il parcourut l'Europe.

Toutes les qualités de sa race avaient fondu comme cire, au souffle puissant des pensées les plus hautes qu'aient enfantées les fils de Descartes et de Montesquieu. Elles tourbillonnaient éperdument dans son cerveau torturé. Le malheureux ne gardait d'elles qu'un résidu de scories et de crasses. Passées dans sa conscience, les idées si nettes de l'esprit français prenaient un dessin nouveau, une figuration biscornue, une apparence fantastique comme si un fou les eût démontées pièce à pièce, malaxées et reforgées dans les labyrinthes effrayants de sa cervelle.

Un jour il s'avisa de renouveler l'expérience de l'anneau de de 'S Gravesande sur des prisonniers. Il étendit leurs jambes sur un brasier et fit chauffer les cercles de fer que ces misérables portaient aux chevilles. Dès que quelqu'un mourait, il faisait mettre le feu au quatre coins de la maison mortuaire, sous prétexte de désinfection.

Il créait des impôts, obligeant les gens à verser entre ses mains de petites sommes pour assurer aux travailleurs une retraite à soixante ans. Mais avec cet argent il acheta une motocyclette et un phonographe qu'il démonta et dont il cassa les ressorts, afin d'enseigner aux écoliers de Pnom-Kandaï la mécanique et le moyen de capter la voix humaine.

— Les *Barangs* m'ont appris cela, disait-il.

Quelquefois, au contraire, il se montrait bon et pitoyable; mais d'une pitié excessive qu'autour de lui personne ne comprenait et qui contrariait les mœurs cambodgiennes. Le Petit

Mandarin mit en liberté des voleurs, condamnés à quinze ans de prison pour avoir dérobé une petite boîte d'argent en forme de grenouille, objet sacré déposé dans une pagode. Il parlait de fermer les bonzeries, pour éviter au peuple de nourrir les bonzes qu'il jugeait paresseux, même nuisibles ! Il voulait instituer au Cambodge le suffrage universel.

« Je veux faire évoluer la nation cambodgienne, annonçait-il, et l'administrer à la manière française. »

Parfois même il prétendait que le roi Sorivong était ignorant et vieux et qu'à sa mort, on le remplacerait par un mandarin instruit selon les coutumes de l'Occident, mais qu'il faudrait, par un plébiscite, demander l'avis du peuple cambodgien.

D'autorité il s'empara de l'instruction des prisonniers annamites. Et comme Trân-Ba-Tuông voulait être jugé par le Tribunal de France qui siégeait à Pnom-Penh, la capitale, le Petit Mandarin assurait :

— C'est inutile. J'ai suivi à Paris les cours de l'Ecole de Droit. J'en sais autant que les magistrats français. N'aie crainte, ajoutait-il, je te jugerai aussi bien.

C'est alors que Tuông envoya son père à Pnom-Penh consulter un avocat. Mais Pnom-Penh était loin, à trois journées de pirogue, et l'avocat n'arrivait pas !

Or, un jour, comme Mâm procédait à l'instruction ayant à côté de lui Niok et le *smiên* (1) qui griffonnait des notes sur des feuilles de latanier, il dit à son prisonnier :

— Sois raisonnable, Tuông, et je te mets en liberté sur le champ. Donne-moi ta sœur comme femme. Nous ferons des noces magnifiques. Une fois mon beau-frère, tu n'auras plus de difficultés pour exploiter les pêcheries. Tu seras aussi puissant que moi !

L'Annamite secoua la tête :

— C'est impossible, Néaï Mâm. Nos femmes ne doivent pas épouser les Cambodgiens. C'est défendu par les coutumes.

L'autre reprit, insinuant :

— Nous nous marierions à la mode française. On ferait le mariage à Pnom-Penh chez mon oncle, le grand mandarin du Palais. J'inviterais tous les hauts fonctionnaires barangs. Ta sœur est plus jolie qu'une femme de France. On me donnerait un bel emploi dans la capitale. Je recevrais toute

(1) Smiên, greffier cambodgien.

la ville et j'apprendrais à ma femme à parler la langue française.

— La langue annamite, Néaï Mâm, répondit le pêcheur, est la plus belle de toutes.

— Ne vois-tu pas que ce mariage rapprocherait nos deux races? Annamites et Cambodgiens se haïssent, on ne sait pourquoi. L'exemple venant de haut, ils apprendraient à s'unir et à s'estimer. Tu verrais que les mariages entre nous deviendraient vite fréquents.

— Tu dis là des choses impossibles, Petit Mandarin. Annamites et Cambodgiens ne peuvent pas s'aimer.

— Les uns et les autres nous y aurions intérêt pourtant. Vous apporteriez, vous, votre industrie et vos capitaux; le Cambodge, ses terres, ses lacs et son fleuve!

— Nous aurons tout cela sans vous! dit Tuong méprisant.

— Nous créerions une race nouvelle qui peut-être un jour serait une des premières du monde. Je suis un grand mandarin, dit-il en se rengorgeant : ne serais-tu pas fier d'être le frère de Madame Mâm ?

— Je préfère pour ma sœur un Annamite qui puisse rendre les honneurs aux Ancêtres.

— Si tu avais voyagé comme moi à travers le monde, tu aurais appris à te débarrasser de ces préjugés.

— Je suis annamite, Néaï Mâm, et je veux rester annamite comme l'ont été tous ceux de mon sang et comme le seront mes fils. Si je changeais, la lignée des aïeuls me le reprocherait.

— Que t'importent les Ancêtres? riposta le Cambodgien avec un sourire. Ils sont morts, morts pour toujours...

Mais il n'acheva pas sa phrase. Trân-Ba-Tuông l'interrompit et, avec une fierté hautaine :

— Les ancêtres ne peuvent pas mourir.

— Tu es un niais! s'irrita Mâm.

— C'est possible, Petit Mandarin. Mais je préfère être niais à ma façon que civilisé à la tienne!

— Crois-tu que ta sœur partage tes sentiments? goguenarda le Cambodgien.

Le prisonnier parut surpris, réfléchit, puis au bout de quelques instants :

— J'ignore ce que tu veux dire, Néaï Mâm. Mais je sais bien que Thi-Thêu ne sera jamais tienne.

— Détrompe-toi, continua l'autre avec un sourire. J'ai fait construire pour nous une maison au bord de la rivière, tu sais, la maison des Nattes rouges.

Tuông se redressa sous l'insulte. Il croisa ses bras sur sa poitrine, ses yeux flambaient :

— Ma sœur ne l'habitera jamais avec toi. Jamais, entends-tu?

Alors l'autre jeta d'une lèvre dédaigneuse :

— Ta sœur est ma maîtresse, Trân-Ba-Tuông.

— Tu mens ! tu mens ! s'écria l'Annamite frémissant.

— Ta sœur est ma maîtresse, répéta Mâm. Je la veux comme femme légitime pour réaliser ce rêve de l'union de nos peuples. Je le veux ainsi. Y consens-tu, oui ou non?

— Je la tuerai plutôt. Le sang des fils d'Annam doit rester pur de tout sang cambodgien. Mais, prends garde, si elle meurt, conclut-il en baissant la voix, elle ne mourra pas seule.

Cette menace dite sur le ton de la plus grande assurance exaspéra le Cambodgien :

— Tu préfères donc avoir assassiné Chaou-Nô, imbécile?

L'Annamite toisa lentement son juge :

— Tu me fais pitié !

— Insolent ! Insolent ! scanda le Cambodgien. Je veux que tout à l'heure tu me demandes pardon en sanglotant à mes pieds. Niok, ordonna-t-il, Niok, appelle tes hommes.

Quatre Cambodgiens, sortes de valets aux ordres du geôlier, s'emparèrent de l'Annamite pendant que le Néaï hurlait :

— Aux poteaux ! aux poteaux de torture !

Le cortège se mit en marche, le Néaï Mâm en tête, suivi du greffier, du gardien et de ses aides, qui encadraient le prisonnier. Trân-Ba-Tuông marchait calme, la tête haute. Le Petit Mandarin, armé d'une badine, décapitait les fleurs du chemin. Ils arrivèrent bientôt sous un banian, auprès d'une pagode aux toits cornus, recouverts de tuiles jaunes. Le matin bleu riait dans les branches, les merles sifflaient. Dans la pagode, les bonzes récitaient des prières : les psalmodies montaient et s'abaissaient en cadence. Les clochettes du temple, suspendues au bord des toitures, tintaient dans l'air léger. Parfois les feuilles bruissaient sous le souffle frais qui venait de la rivière.

Deux piliers, écartés de la longueur d'un corps d'homme, étaient plantés à l'ombre du vieux banian.

On étendit Tuông entre les poteaux, les mains et les pieds ligottés. Le corps tout nu se courbait en arc de cercle, suspendu à deux pieds du sol. Les côtes saillaient.

Le greffier fixa sur son genou son registre de latanier.

Niok s'approcha, tenant un faisceau de rotins solides et nerveux. Il les posa à terre et garda en main l'un d'eux, bâton rude aux nœuds serrés. Il l'assujettit solidement et s'accota à une des colonnes de supplice.

A ce moment un groupe de bonzillons sortit du temple : ils accoururent et s'assirent sur leurs talons, retroussant leurs robes d'un jaune vif.

Le rotin se leva et tomba.

Sur le dos de l'Annamite une raie sombre apparut, mais s'effaça presque aussitôt, fondue dans la teinte de la peau. Dix fois le rotin s'abaissa : de fortes mâchures marbraient l'échine, les cuisses, les épaules. A chaque coup on entendait le souffle rauque de Niok, qui tapait dur et s'époumonait.

Un vieux bonze, sec et grave, parut sur le seuil du temple. Il appela ses élèves et les bonzillons partirent en courant. Niok s'arrêta un instant pour reprendre haleine. Le Néaï Mâm, debout auprès du corps étendu, sentait le vent du rotin lui balayer le visage.

Il se pencha.

— Donne-moi ta sœur, Trân-Ba-Tuông.

Le patient s'arcbouta sur ses liens, releva la tête, fit un pénible effort pour se retourner et, les yeux au fond des yeux de l'autre :

— Je te méprise, Néaï Mâm !

Alors le Petit Mandarin tâta soigneusement le corps. Ses doigts s'enfonçaient dans les chairs tendres et rompues, ses mains frémissaient en caressant les muscles écrasés, les hanches souples, amollies, prêtes au sang.

— Il est mûr, constata-t-il. Change de rotin, Niok. Prends le plus mince.

Le bourreau saisit une longue baguette, flexible comme un fouet, svelte et dure comme une tige d'acier : monstre joli, élégant et fin.

Le rotin tourna, décrivit un cercle et précipita ses moulinets :

Frrou ! frrou ! frrou !
Dzin ! Dzin !

On entendait une sorte de chanson monotone, un glissement d'aile, une vibration légère, un sifflement doux.

Dzin ! Dzin !

Oh ! sur les chairs les belles lignes roses :

Plik ! Plâk ! Plik !
Dzin ! Dzin ! Dzin !

Un instant, avant de s'abattre, le rotin planait, choisissant sa place, et cinglait le corps des jarrets à la nuque.

Plik ! Plâk ! Plik !
Dzin !
Frrou ! Frrou ! Frrou !

Il se relevait, fouettait l'air et s'exaltait dans son œuvre. Sa voix s'élevait, devenait aiguë, stridente :

Dzinn ! Dzinn !
Plik ! Plâk ! Plik!

Oh ! la volupté des supplices, les hanches zébrées ! les nerfs à vif ! les râles de délices ! la fureur des sens au feu !

Frrou ! frrou ! frrou !
Dzin ! Dzin ! Dzin !
Plik ! Plâk ! Plik !

Rotin des douleurs saignantes ! Rotin ivre des tortures ! Rotin des cuisses écrasées !

Plâk ! Plik ! Plâk !

Rotin ! Prince du royaume étroit où pleuvent des gouttes rouges !

Dzin ! Dzin ! Dzin !

Rotin ! souveraine expression de la justice d'Asie ! Symbole de toutes les justices humaines !

Frrou ! Frrou !
Plik ! Plâk ! Plik !

On délia le supplicié : son dos n'était plus qu'une plaie vive. Les bourreaux le couchèrent sur le ventre. Et le *smien* nota sur les feuilles de palmier les aveux de Trân-Ba-Tuông.

III

Le soir du même jour, sous le banian sacré et qui couvrait un arpent de ses ramures, le Néaï Mâm, assis sur une racine, épaule de géant bosselant la terre, écoutait l'ombre et attendait.

La rivière à ses pieds coulait chantante et perfide, remplie de tourbillons, peuplée de caïmans; la bonne rivière bienfaisante, qui fécondait les grasses rizières, donnant à tout un peuple son eau vive et des poissons à rompre les filets.

Un souffle tiède fondait les âmes et les choses. Le vieil arbre agitait doucement son large dôme de feuillage.

Les poteaux de torture se dressaient au bord de l'eau. Un vol noir de vampires se détachait sur le ciel. Les crapauds chantaient, appelant leurs épouses. Une émotion secrète montait au cœur de la nature : l'herbe, les feuilles, les bêtes et l'eau tressaillaient de l'éternelle Pitié du Monde.

Le Petit Mandarin, l'âme envahie de tristesse, sentait se dissoudre son esprit et sa chair. Parfois il fermait les yeux, s'imaginant que la mort l'avait saisi d'une insensible étreinte! Et tout à coup une voix très douce pénétra son rêve. Thi-Thêu était là, debout et légère, courbant à peine l'herbe sous ses pieds nus.

Un collier de grains d'or entourait son cou de tourterelle; des bracelets ronds ornaient ses bras minces. Car Thi-Thêu, l'Annamite au sang doré, aimait le Petit Mandarin.

Hélas! qui pourra dire comment l'amour naît dans les âmes? quelles suggestions joignent les cœurs? quelles affinités accrochent les êtres?

Les femmes d'Annam n'ont pour les Cambodgiens qu'un immense dégoût! Les préjugés, les traditions et les coutumes jettent entre les deux races de hautes barrières, gardiennes obstinées de l'idéal et de la foi des hommes.

Mais un soir, comme Thi-Thêu accompagnait sa servante à la fontaine, elles rencontrèrent le Petit Mandarin. Pendant que la domestique puisait l'eau, sous les lotus de la source, le Cambodgien s'approcha de la jeune fille et lui dit à voix basse :

— Vous ressemblez à la fleur épanouie!

Elle s'enfuit éperdue de confusion et de honte. Plus tard, lorsque le Petit Mandarin lui demanda des rendez-vous sous le banian de la pagode, elle s'échappait la nuit de sa maison. Une force invincible l'emportait! Il lui semblait que le Néaï Mâm avait attaché son âme, la tirait vers lui : et le corps captif suivait la fugitive.

Thi-Thêu n'avait pas jusqu'alors inspiré l'amour. Les jeunes gens de sa race ne la courtisaient pas. Jamais aucun d'eux ne

lui avait envoyé des fruits, un oiseau dans une cage ou un lièvre pris au piège dans la forêt et tout tremblant. Thi-Thêu était trop belle : on ne la désirait pas. Quand elle passait, une sorte de frémissement courbait les âmes. Elle laissait derrière elle comme un sillage d'émotion religieuse. On la regardait, mais on ne désirait plus rien d'autre que la regarder encore. Son rayonnement donnait le bonheur. Elle ne ressemblait pas au type commun des filles de sa race, bouche épaisse, nez écrasé, paupières plissées, visage couleur de nèfle. Thi-Thêu aux lèvres dédaigneuses, au chignon relevé dégageant hardiment la nuque, Thi-Thêu aux yeux plus larges qu'un coucher de soleil, à la peau d'une matité chaude et fondue évoquait la vision d'une madone italienne qui, par fantaisie, aurait revêtu le costume des femmes d'Annam.

La jeune fille se pencha et vit des larmes dans les yeux de son amant.

— Qu'avez-vous, dit-elle, vous pleurez?

— Je souffre, Thi-Thêu, je rêvais que j'étais mort !

— Pourquoi mourir, puisque je vous aime?

— Il me semble que ce soir le monde est trop étroit pour ma pensée. Elle se débat, se démène, frappe partout autour d'elle. J'ai l'impression que mon âme est enfermée sous des pierres ! Oh ! depuis longtemps !

Il hésita comme s'il faisait un effort pour se souvenir :

— Depuis des milliers d'années. Et aujourd'hui elle voudrait sortir, s'évader, voler à travers l'espace, le soleil et la vie. Mais elle se meurtrit aux parois de sa prison. Elle tourne, tourne, cherchant une fente, une issue d'où elle pourrait monter vers l'air et la lumière. Elle ne trouve rien : les murs sont clos de toutes parts. Alors écrasée, étouffée, dans ce tombeau elle voudrait mourir. Comprends-tu, Thi-Thêu?

L'Annamite posa sa main sur le front de Mâm et, sage conseillère au jugement sain :

— Il n'est pas bon de penser ainsi, Petit Mandarin!

Il continua :

— J'ai vu chez les Barangs tant de choses incroyables, prodigieuses, surhumaines !

Curieuse, elle demanda :

— Qu'est-ce qui vous a frappé le plus ?

Il se recueillit un instant :

— C'est que ce peuple lui-même ignore sa grandeur et sa puissance. Il se méconnaît ! J'ai visité les autres pays, ses voisins. La France les domine, Thi-Thêu, comme votre beauté domine toutes les femmes d'Asie.

Elle rougit :

— Quelle différence y a-t-il donc ? fit-elle intéressée. Les monuments, les palais y sont-ils moins beaux, dans les pays dont vous parlez ?

— Ce n'est pas cela.

— Les villes sont-elles moins peuplées ? insista-t-elle.

— Elles le sont davantage quelquefois.

— Les armées moins nombreuses ?

— Non plus.

— Qu'est-ce donc alors ? fit-elle en fronçant son joli front.

Il réfléchit, puis lentement :

— Des choses que je ne puis comprendre, Thi-Thêu. Mais comme j'ai touché la grandeur de la France et la domination qu'elle exerçait dans le monde ! Quelle attirance ! quelle séduction ! La grande loi, la règle universelle est celle de l'harmonie et de la mesure. Tellement que parfois il me semblait que la France avait accompli la mission assignée par les Dieux et que pour décrire une autre courbe, atteindre d'autres sommets, il lui faudrait subir des bouleversement et des cataclysmes et être à nouveau fécondée par la douleur et le sang des hommes.

Il s'arrêta, songeur. Un nuage qui cachait la Lune s'en fut vers le Baudrier d'Orion. Une nappe de rayons blancs tomba du ciel.

— Quelle nation ! reprit-il au bout d'un instant. Elle est plus grande que nous autrefois, aux temps merveilleux d'Angkor. Hélas ! la Ville des villes est en ruines, la forêt verte pousse sur les palais et les temples. Et la capitale des Barangs est montée si haut, que j'avais parfois l'impression qu'elle allait s'écrouler à son tour et mourir comme Angkor-la-Grande !

— A quoi voyiez-vous cela ? dit-elle, émue.

— Je songeais que le peuple Khmer fut autrefois le plus puissant du monde et qu'aujourd'hui il ne reste rien de nous.

Il y eut un silence, puis Thi-Thêu reprit en faisant la moue :

— Vous les aimez donc bien, vos Barangs ?

Il répondit avec un tremblement dans la voix :

— Je les hais !

Une odeur de saumure, d'algue, de vase et d'humus montait de la rivière. Il semblait que son lit roulât des flots de pourritures, de sang corrompu, d'âmes mortes, mêlés à des germes obscurs, des frissons de vie : la décomposition des vieux mondes et le ferment des races futures.

Tih-Thêu demanda, câline, avec un reproche :

— Pourquoi avez-vous fait frapper mon frère, ce matin ?

— Votre frère Tuong est un insolent qui ne veut pas que vous soyez ma femme.

La jeune fille appuya sa tête contre l'épaule du Cambodgien.

— Thi-Thêu, continua-t-il, je voudrais des enfants de toi. Ma race est trop ancienne : elle a besoin d'être vivifiée. Le Cambodge meurt de vieillesse, il lui faudrait un sang prompt, jeune et vif. Pourquoi la race annamite ne lui donnerait-elle pas le levain dont il a besoin pour reprendre dans le monde la place qu'il a perdue ? Pardonne-moi d'avoir corrigé ton frère. Mais il méprise les Cambodgiens et ne comprend pas la grandeur de mon rêve.

— Il faudrait longtemps peut-être ! douta-t-elle.

— Non ! la force des races neuves est irrésistible.

Il s'enthousiasma.

— Nous serions le premier des peuples de l'Asie. Un jour, jour prochain, nous ferions la loi sur la Terre. Nos pays sont si fertiles, si vastes et si beaux : le Cambodge et l'Annam ! Ton frère n'a-t-il donc pas assez de travailler pour les Barangs et de subir la loi des mandarins d'Occident? Devant sa résistance, je l'ai châtié et je le torturerai jusqu'à ce qu'il cède.

Une lueur passa dans ses yeux et il murmura, comme se parlant à lui-même :

— Quelle belle chose que la couleur du sang !

— Taisez-vous, supplia-t-elle. Et, pour le calmer :

— Tenez, regardez le beau bouquet. Je l'ai cueilli pour vous dans mon jardin.

Elle saisit une gerbe de fleurs posée dans l'herbe à côté d'elle.

— Oh ! des fleurs de mantha, s'écria-t-il. Les fleurs au parfum d'alcool !

Il respira ardemment les corolles blanches. Un arome violent montait des calices entr'ouverts. Le jeune homme y plongea son visage et aspira cette senteur puissante qui envahissait le cerveau comme une odeur chaude d'alambic. Puis il huma longuement la chevelure, les yeux, les lèvres de la jeune fille.

— Tu me grises, s'affola-t-il. Ces fleurs sont ivres des luxures secrètes des jardins de la Nuit, et les caresses d'amour ont pris ce soir la forme de ton corps.

Il l'entraîna :

— Viens ! Viens !

— Non, se défendit-elle. Non ! Laissez-moi !

Elle résistait, se débattait.

Mais il défit la robe de soie, dénoua le lourd chignon. Il la meurtrissait, lui brisait les membres. Sa tête heurta une des colonnes de supplice ; elle glissa sur l'herbe.

Des plantes épaisses et drues, humides de rosée tapissaient la terre. Impatient et fou, il déchira la robe de soie, rompit le collier de perles d'or, défit le *cai-quan* (1) en satin noir de la jeune fille. Puis il saisit les fleurs d'alcool et sur le corps fragile et souple, à la peau chaude teintée de l'or du Soleil, il effeuilla le bouquet de Thi-Thêu. La fille des Ancêtres fut bientôt recouverte de la tête aux pieds d'un voile blanc qui dégageait l'odeur de l'eau-de-vie en feu. Les seins tièdes, les épaules frêles frissonnaient au souffle de la nuit. Le Petit Mandarin s'inclina vers sa maîtresse. Un vent de folie, une rafale de désirs lui traversa les sens.

— M'aimes-tu ? frémit-il, m'aimes-tu ?

Elle ne répondit pas, oppressée, enivrée elle aussi par les ardents effluves, emportée par la flamme du souffle divin.

— Regarde, dit-il en souriant. Et prenant par poignées les mantha effeuillés, il découvrait un coin de chair : le cou, les épaules, la gorge. Puis ses doigts entr'ouverts laissaient tomber les fleurs qui s'épandaient en cascades.

Parfois une feuille s'égarait sur les yeux ou la bouche : la jeune fille, chatouillée, tressaillait en tournant la tête. Les cheveux d'un noir ardent étaient semés de flocons neigeux.

Les mantha froissés, saccagés exaspéraient leur odeur folle.

(1) Cai-quan : large pantalon annamite.

Dans le rythme du ciel en marche, la nuit en fête déployait ses astres. Cependant les mains du Néaï Mâm se crispaient sur les touffes de gazon ruisselantes de rosée. Et, dans la fureur de l'élan qui la délivrait des chaînes de la terre, Thi-Thèu entendit murmurer à son oreille :

— Oh ! le sang ! Le sang de ton frère !

RICHARD BOURDET.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTERATURE

Remy de Gourmont : *Pendant l'orage*, 1 vol. petit in-4, 2 fr., « Mercure de France ». — Paul Fort : *Poèmes de France, Bulletin lyrique de la guerre*, 1 vol. in-18, 3.50, Payot. — *Anthologie de la Poésie Catholique de Villon jusqu'à nos jours*, par Robert Vallery-Radot, 1 vol. in-18, 3.50, Crès.

Le « Mercure » vient de publier une édition en petit format de **Pendant l'orage**, de Remy de Gourmont : des pages ont été ajoutées, significatives de ses idées philosophiques. La dernière page qu'il ait écrite, celle qui parut le jour même de sa mort, a été recueillie, à la fin de ce petit volume : elle est consacrée à la cathédrale de *Reims*. La voici :

28 septembre 1915.

M. Armand Dayot a reçu et publié dans l'*Art et les Artistes* (numéro spécial : « Les Vandales en France ») une fort belle lettre touchant la cathédrale de Reims. Le correspondant, qui est militaire, n'a pas voulu donner son nom, se réservant de le dévoiler plus tard. Son idée première est qu'on ne doit pas livrer Reims aux restaurateurs. Il faut strictement maintenir le vieux monument dans l'état que lui ont infligé les barbares, le consolider ainsi, le préserver des injures des éléments, lui donner enfin la destinée d'un témoin mutilé. Il y aura peut-être des oppositions à ce qui suit, mais cela forme l'essentiel du projet et il faut bien réfléchir avant de le rejeter. Il veut qu'on destine la cathédrale à servir d'ossuaire aux restes des soldats morts pour la patrie. Ce n'entraînerait-il pas une sorte de désaffectation de l'édifice, au moins comme église métropolitaine ? Il est vrai que Reims est au-dessus d'un rôle purement administratif et qu'il serait glorieux pour elle de le troquer contre un rôle national. N'est-ce pas celui même qu'elle remplit en ces jours mauvais ? On inscrirait, dit encore la lettre, sur des plaques de marbre ou de bronze les noms de tous les soldats morts au chant d'honneur, et si cela ne formait pas une décoration bien séduisante au point de vue esthétique, cela en ferait assurément une très belle au point de vue de la piété funéraire et patriotique.

En somme, et c'est de là que viendra la seule objection possible, le projet détourne la cathédrale de son objet séculaire ; elle ne serait plus le siège d'un diocèse, mais bien le monument symbolique du deuil, du souvenir de la victoire, car il ne faut pas oublier la ceinture de canons conquis, dont il la veut entourer. Le projet est grandiose assurément, bien compris pour devenir un lieu de véritable pèlerinage national, où il faudrait bien ressentir une émotion incomparable, et, tout compte fait et rejetées des objections possibles, il faut en souhaiter la réalisation.

Je ne sais si ce dernier souhait de Remy de Gourmont, d'une Cathédrale de Reims vouée aux morts de la guerre, se réalisera. Mais il est émouvant que sa dernière page ait été consacrée ainsi à toutes les victimes de l'orage, pour lesquelles il avait une grande pitié. Il savait la valeur unique de la vie, et comprenait la grandeur du sacrifice. Sacrifice plus grand et plus héroïque chez les êtres arrivés à une parfaite conscience d'eux-mêmes, comme ces jeunes écrivains qui ont donné avec leur vie leurs espoirs ou leurs certitudes de gloire prochaine... ; quoique, écrit Remy de Gourmont, « la gloire qui échoit à quelques-uns soit une gloire définitive et sans le lendemain qu'ils avaient rêvé. Mais les lendemains sont bien incertains et peut-être vaut-il mieux mourir en pleine force et en pleine jeunesse que d'en courir les risques. Il y a longtemps que les Anciens, si sages, avaient mis au premier rang des amis des dieux ceux qui meurent jeunes. Ce qui nous paraît une injustice du sort est peut-être un privilège. N'importe ! il est douloureux pour ceux qui le contemplent. » Car, c'est en nous qui demeurons que vivra le regret de leur floraison interrompue.

§

Voici de Paul Fort ses **Poèmes de France**, *Bulletin lyrique de la guerre*. « Je connais du premier au sixième ces bulletins lyriques de la guerre, écrit Anatole France au poète, ces bulletins « qu'il faudrait graver sur des tablettes de bronze ». J'en admire la force et la beauté, l'éloquence tantôt familière, tantôt sublime, rude parfois, toujours vraie et profonde. Vous êtes poète, vous l'êtes naturellement. L'idée est chez vous une création spontanée. Elle naît avec sa forme, comme les ouvrages de la nature... »

Perpétuellement renouvelée, la poésie de Paul Fort prend, en effet, les mille formes de la vie : elle est vraiment, en cet instant tragique, l'expression de notre race, et elle est sans doute la seule qui n'ait pas été surprise, suffoquée par le bruit du canon. Que l'on lise le poème que lui inspire le deuil de la Cathédrale de Reims ; elle revit dans son évocation :

Grand jouet de mon âme, ô française forêt de pierres, et mes tours, mes immenses hochets, vous êtes demeurés le seul jeu de mon âme, avec les trois hauts porches en triangle de flamme, et dessus eux la Rose où l'on voit voltiger des pigeons becquetant les reflets passagers.

Puis quand je suis enfin venu, ma cathédrale, mêler un cerf-volant aux ailes de tes anges, que j'ai de tous mes cris fait sonner ton parvis et les cheveux au vent et poursuivant mes cris, entouré tes vieux murs des cent jeux de l'enfance, mais quand je fus ton visiteur farouche et pâle,

Apre au bonheur d'aller cueillir la fleur d'extase, — les mains tendues vers la lumière des vitraux, — et que l'effroi sacré, qui met l'âme en sursaut

me prenait dans la nef où chantait la voix grave et, comme des enfants aux jours du paradis, quand je t'eus faite *moi* — que tu me le rendis !

. . . . . .

O Basilique, après t'avoir songée, mes songes longtemps ne furent plus obsédés que de toi, et tes anges, tes saints, tes apôtres, nos rois, et ces deux grandes tours que l'aurore prolonge, tes vitraux qui font des miracles prismatiques, envahissaient mes nuits d'enfance, ô Basilique !

. . . . . .

La Basilique a pris la forme de la flamme, sitôt qu'elle sortit du cœur de Jean d'Orbais, mais plus inextinguible et haute depuis Jeanne, holocauste vers Dieu de tous les cœurs français, vous n'avez pu, non moins que le ciel étoilé, baron von Plattenberg, l'éteindre ou la brûler !

Le poète a compris aussi que devant les visions et les images actuelles de cette guerre, les dieux de le mythologie s'effaçaient.

... Dans le ciel aux fonds obliques, cet aéro, comme il fait bien, poursuivant un aviatik malgré tonnerre et temps de chien !

Et cet autre plein de rayons, ouvrant des ailes insensées ! que sont Bellerophon, Persée ?... Voilà les nouveaux Apollons !

Beaux espoirs de la République,— ô nos soldats aériens ! — suscitez ces bardes magiques : de tels que moi ne sont plus rien.

Il évoque ce poète des temps nouveaux : « Pardieu ! ses mots à lui ne seront pas des morts, et cadavres sur pages est tout ce que j'écris. C'est un soldat qu'il faut pour chanter la Patrie ! — Je me ferais pitié si n'était mon remords. »

...Pourtant jusqu'ici il me semble que la guerre n'a suscité aucun poète soldat, pas même un Déroulède. Le Victor Hugo de l'épopée que nous voyons mal parce qu'elle nous éblouit et nous aveugle — joue sans doute au cerceau en quelque allée de parc, — et peut-être même n'est-il pas né.

§

Cependant M. Robert Vallery-Radot dédie à la mémoire de Pie X une **Anthologie de la Poésie Catholique**, de *Villon jusqu'à nos jours*. La signification de ce recueil se trouve dans cette lettre de Paul Claudel : «... Toute la représentation du monde (sciences, art, politique, philosophie) que nous nous faisons depuis quatre siècles est parfaitement païenne. Dieu est d'un côté et le monde de l'autre ; pas de lien entre les deux. Qui se douterait, à lire Rabelais, Montaigne, Racine, Molière, Victor Hugo, qu'un Dieu est mort pour nous sur la croix ? C'est cela qui doit absolument cesser. » « Oui, il faut que cela cesse », appuie M. Vallery-Radot, qui ne voit pas que les noms que cite Claudel symbolisent toute notre littérature. D'ailleurs, presque aucun des poètes qu'il a réunis ici ne sont des poètes d'inspiration purement religieuse, ils ont presque tous, comme Verlaine, chanté parallélement Vénus et la Vierge. Ce qu'il faudrait

expliquer, c'est que notre mysticisme français est une continuation du mysticisme païen, et que nos poètes ont toujours su, sur la même viole, chanter les regrets de l'amour humain et les inquiétudes de l'amour divin. C'est toujours le même amour.

Mais M. Vallery-Radot constate le retour irrésistible des esprits vers l'inspiration religieuse, et c'est ce qu'il appelle le retour à la mystique traditionnelle. André Lafon et François Mauriac lui paraissent les poètes les plus représentatifs de cette tendance ; et il cite encore M. Charles Grolleau, avec l'*Encens et la Myrrhe* et *sur la Route claire*, vers « dont le son, la courbe et jusqu'à l'odeur évoquent la chapelle de l'abside, la plus discrète, la plus silencieuse, la plus embaumée de fleurs et d'encens, dédiée à la mère de Dieu... » :

Pour me donner à vous, quels mots sauraient Vous plaire ?
Ils se dérobent tous ou demeurent obscurs,
Timides et transis, hélas ! encore impurs
D'avoir frôlé jadis les baisers de la terre.

Et c'est peut-être ce qui nous émeut le plus, ce parfum de péché mêlé à l'odeur de l'encens. Le péché, c'est-à-dire la vie. Tout le reste est littérature... religieuse.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Balcanicus : *La Bulgarie, ses ambitions, sa trahison*. Ouvrage traduit du serbe, accompagné des textes de tous les traités secrets et correspondances diplomatiques. A. Colin, 3 fr. 50. — *Souvenirs d'une Institutrice anglaise à la Cour de Berlin* (1909-1914). Traduits par T. de Wyzewa. Perrin, 3 fr. 50. — J. L. de Lanessan : *Les Empires germaniques et la Politique de la Force*. Alcan, 3 fr. 50. — Memento.

L'histoire de **la Bulgarie**, c'est le poème de la Reconnaissance, le poème saturnien, empoisonné. Tant pis pour qui donne, tant pis pour qui reçoit. La Bulgarie a été le mauvais pauvre, mais on n'est pas très sûr que la Russie ait été le bon riche. Aujourd'hui que l'acte d'ingratitude est consommé, que la Bulgarie a aidé l'Allemagne à chasser des Balkans la Russie, sa bienfaitrice, on ne manque pas de ramasser et de divulguer toutes sortes de documents pour nous montrer que, bien entendu, cela était à prévoir. Voici donc, dans ce recueil, qui est des plus intéressants, mille échos de polémiques balkano-slaves, anciennes et récentes, quantité d'exposés, d'opinions, d'écrits officiels et officieux, tout un ensemble de faits, plus ou moins touchés du coup de pouce de l'interprétation, d'où il ressort que la deuxième guerre balkanique (on se souvient comment la Bulgarie se jeta, en juin 1913, sur ses alliés serbes et grecs) était la suite naturelle, dès longtemps préparée, d'une politique tout anti-russe. La

Bulgarie n'a pas voulu courir le risque de l'arbitrage russe dans la question des partages, après la défaite turque : à tort ou à raison, — à raison ne cessait de lui répéter l'Autriche, qu'on ne demandait pas mieux que de croire, — elle croyait avoir, dans ce projet d'arbitrage, une situation sacrifiée. Et pour ne pas aller à Pétrograd, elle voulut aller à Nich : de là la deuxième guerre balkanique. Le Serbe très renseigné qui a rédigé ce livre, Balcanicus, expose comment toute la politique bulgare, après la défaite et le traité de Bucarest, fut de sauvegarder et même d'augmenter le pouvoir personnel, en dérivant, dans un pays où les institutions démocratiques n'ont pas grande force, le mécontentement national vers la Russie, représentée comme l'auteur de la situation qui avait forcé la Bulgarie de prendre les armes contre ses alliés de la veille. On aboutit de la sorte, tout naturellement, à l'alliance germano-bulgare, à cette grande et « douloureuse surprise » dont nos Libéraux d'Occident ne sont pas encore revenus, paraît-il.

Je ne sais pas s'ils ont été bien surpris, mais en tout cas ils ont agi, ou plutôt ils n'ont pas agi, comme s'ils l'avaient été. On hausserait les épaules si les Libéraux venaient nous dire, la main sur le cœur, qu'ils croyaient sincèrement que la Bulgarie ne bougerait point par gratitude pure. Ils ne sont tout de même pas si bêtes. Mais l'infatuation politique du Libéral lui fait oublier ce que sa connaissance du cœur humain a pu lui apprendre. Le Libéral, dans nos démocraties où le gaudissardisme a tout envahi, c'est le Gaudissart de la politique. Commis-voyageur en « grands principes », et toujours entre deux discours humanitaires comme on est entre deux vins, il n'a jamais la cervelle assez rassise pour concevoir ce qui est. Il voit tout à travers sa stupide vanité d'homme de « progrès ». Ce bon garçon peut ne pas s'en laisser conter, comme homme privé : comme homme public, cela change, et ses idées sont toujours plus ou moins barbouillées. En politique, quelque idéal superficiel de la nature humaine, la suffisance de son confortable optimisme d' « homme éclairé » (à l'électricité) l'empêchent de s'arrêter à des réalités contenant quelque âpreté. Il est profondément incapable d'intensité tragique. Il est plat, aimable et convenable ; si petit, si mesquin, si secrètement tiède... La Bulgarie : mais, oui, c'était à prévoir. L'ouvrage, d'ailleurs si intéressant et substantiel de Balcanicus, ne nous apprend que des choses dont on pouvait se douter. Avec un peu moins d'optique libérale, on eût pu savoir à quoi s'en tenir de ce côté-là.

Les faits remontent haut. Seulement, nos libéraux ne veulent rien entendre. Ce sont bien les mêmes hommes qui croient les différends entre peuples justiciables des sentences d'on ne sait quel tribunal international, que je propose, quant à moi, de placer dans la Lune,

où sa situation sera suffisamment *objective*. Car sur cette planète-ci, en n'importe quel lieu, et fût-ce au pôle nord, il y aura dans son cas toujours une incorrigible *subjectivité* terrienne ! Cette justice-là, qui veut se placer au-dessus des nations tout en restant parmi les nations, cela fait penser à l'effort d'un homme qui, se prenant dans ses propres bras, voudrait se soulever lui-même. Pour les Bulgares, les faits remontent haut, disais-je. Mais de même que les Libéraux ont ignoré les avertissements répétés donnés par maints publicistes français depuis Tanger, date de la réapparition officielle du Bismarckisme (plusieurs de ces ouvrages nous sont passés par les mains), de même ils n'ont tenu nul compte des échos arrivant çà et là du côté de Sofia. Je me souviens d'avoir lu, et reviewé, ici même, un ouvrage d'un Français ayant résidé, en qualité de haut fonctionnaire des finances, à la cour du premier prince de Bulgarie, Alexandre de Battenberg. On voyait assez, dans ces pages, pourquoi Battenberg avait dû décamper : il gênait la Russie. Mais on a oublié Battenberg, on a oublié Stambouloff, on a oublié le ministère Stancioff, on a oublié bien d'autres choses encore et plus récentes, comme le traité de Bucarest. Au nom des beaux sentiments en politique, on décidait, par-dessus la tête de la Bulgarie, que la Bulgarie, frustrée, à tort ou à raison, du résultat de ses efforts, comme elle l'avait été par ce traité, devait trouver cela très bien, s'estimer trop heureuse de revenir au giron russe manger, repentie et reconnaissante, la portion congrue, et baisser les yeux pudiquement devant les occasions de revanche. Eh bien, l'issue de l'affaire bulgare est très naturelle, hélas, hélas ! — et il n'y a que des Libéraux pour avoir supposé autre chose.

Tout permet de croire, comme le dit le traducteur, M. de Wyzewa, dans l'avant-propos, que le ménage princier dont il s'agit, dans ces **Souvenirs d'une institutrice anglaise à la Cour de Berlin** (1909-1914), est celui du Kronprinz. C'est évidemment des propres enfants du prince que miss A... fit l'éducation. On s'explique dès lors comment, de sa place, elle put prendre ces notes sur la plupart des gros personnages de l'Allemagne impérialiste. Nous voyons défiler ainsi le Kronprinz et sa femme, le Comte Zeppelin, les généraux von Hindenburg, von Kluck, von Bernhardi, Herr Dernburg, la famille Krupp, — et le Kaiser. Celui-ci, à brûle-pourpoint, demande à l'institutrice de ses petits-enfants où en est le « fameux livre ». (Il est persuadé, non sans raison, qu'une Institutrice anglaise ne peut que barbouiller du papier sur la Cour, sur l'Allemagne, et on sent sa méfiance en éveil là-dessus) :

— Mais oui ! le livre que vous allez écrire sur nous ! explique-t-il de sa voix décidément discordante. Bien entendu, vous allez l'écrire ! Aucun de vos compatriotes n'y manque.

Je me récriai...

— En tous cas, quand vous écrirez votre livre, reprit le Kaiser, je vous demanderai une chose, c'est de vous en tenir à la stricte vérité... Tous jalousent notre prospérité. Oui, même vous en Angleterre et aux Etats-Unis, vous nous jalousez! On a porté sur moi trop de jugements malveillants. Je commence à en être fatigué ! Non pas au moins, ajoute aimablement le Kaiser, que je vous soupçonne de rien de pareil. Cependant vous ferez bien de me soumettre vos notes. Je pourrai ainsi vous conseiller utilement. .

A Essen, chez les Krupp, miss A... rencontre le général Bernhardi :

— Vous êtes amie des Anglais ? grommela-t-il.

Je m'enhardis à répondre que je tenais l'Angleterre pour l'une des plus grandes nations du monde.

— Sottise ! fit-il d'un ton tranchant, qui jamais ne sortira de ma mémoire.

Le père de mes élèves (le Kronprinz), qui me savait Anglaise, — ce qu'ignorait Bernhardi, il faut lui rendre cette justice, — appuya pleinement l'opinion du général. Etc., etc.

Miss A... ne prenait encore ces démonstrations que pour de la jactance. Mais on note avec intérêt dans son livre les expériences et les observations qui amenèrent Miss A... à la certitude raisonnée qu'il s'agissait bien, chez les Allemands des hautes classes rencontrés par elle à chaque instant, d'une conviction absolue, de la conviction où ils étaient de leur supériorité sur le monde entier. D'après les impressions recueillies ici, les sentiments belliqueux des Allemands ne font pas de doute. Ce que vit même, sous ce rapport, notre institutrice alla jusqu'à l'alarmer ou l'exciter tellement (ses élèves parlaient couramment, paraît-il, de la violation de la neutralité belge), qu'elle confia le tout, par la poste, à l'ambassadeur d'Angleterre, Sir Goschen. La lettre fut interceptée, et l'on chassa la trop zélée observatrice.

Comme il lui est apparu que la guerre où l'Allemagne a entraîné l'Europe à propos du conflit austro-serbe était un acte criminel et fou (je n'ai jamais beaucoup goûté, je dois le dire, ces explications trop faciles), M. J.-L. de Lanessan, mettant ses lunettes de criminologiste, s'est pris à examiner, comme on examinerait quelque tératologie perverse, l'être, l'empire germanique, responsable de cet acte.

Cet examen comprend une partie historique et une partie doctrinale, économie exprimée par ce titre : **Les Empires germaniques et la politique de la Force.** Dans la partie historique, M. de Lanessan expose à grands traits comment se sont constitués les deux empires germaniques, de quels éléments ils se sont formés, et quelles luttes ils ont dû soutenir entre eux-mêmes pour fonder la hiérarchie où ils se subordonnent. Ce n'est pas un vieux fabricateur d'analyses et de résumés comme moi qui m'aviserai jamais

de ne pas trouver quelque utilité dans ces exposés d'ensemble. Je sais toujours gré à ceux qui, prenant la peine de les faire, me fournissent ainsi un aide-mémoire et me procurent l'illusion de savoir l'histoire. C'est très bien.

Pourquoi n'éprouvé-je pas le même plaisir au sujet de la partie doctrinale ? Ici, je sens que ce que je me mets sous la dent n'est pas très nourrissant. J'ai eu beau y chercher pour la raison le même tonique que tout à l'heure pour la mémoire : j'ai dû m'en passer cette fois. J'ai eu beau suivre les démonstrations de M. de Lanessan sur les origines expérimentales de l'idée du Droit, sur la force des faibles et sur la faiblesse des forts, je n'arrive pas à comprendre ce dénigrement de la Force. « L'idée du Droit, corollaire de celle du Devoir, dit M. de Lanessan, naît naturellement des relations que les individus entretiennent les uns avec les autres, soit dans la famille, soit dans la société. » Allons donc! Quelles conserves, aux verres couleur de rose, met donc M. de Lanessan dès qu'il se tourne vers les pays de démocratie, pour voir de telles merveilles ? Ce qui naît invinciblement des relations entre individus dans la société, et même dans la famille, ce qui se produit de la sorte, toujours, c'est l'idée et le fait de la force! Que M. de Lanessan ne pense pas en remontrer là-dessus à des gens qui ne sont plus des enfants et qui ont une bonne fois regardé la vie. Non, je n'arrive pas à comprendre ce dénigrement de l'idée de Force. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi toute une civilisation, dont M. de Lanessan est l'écho un peu trop docile, n'a eu de cesse qu'elle n'ait éreinté cette idée de Force, — cette idée et elle-même avec, comme cela faillit devenir évident vers la fin d'Août 1914. Non, je n'arrive pas à comprendre cela ! La Force est la mesure de tout ce qu'il y a de vivant. Quand donc mon pays fera-il sienne, pour son bien, cette manière de voir, qui procède de l'instinct même de conservation? Quant à moi, ce n'est point parce que le fait de force a eu son dernier développement historique en Allemagne, que je le déclarerai anti-vital. Si je le déclare anti-vital en Allemagne, il faudra donc que je le déclare tel partout, parce qu'il est intrinséquement partout le *même*. Et vraiment, je ne me sens pas de taille à supprimer les conditions mêmes dans lesquelles la vie s'est *toujours* manifestée, — à Rome, dans la grande monarchie espagnole, dans la grande monarchie française, et dans la Révolution (mais oui, voir Sorel), mère, bien peu connue et bien peu comprise en ce sens, de la France contemporaine. Non, je ne me sens pas de taille. M. de Lanessan, oui bien. Ces Libéraux sont intrépides !

Memento. — *Revue historique* (nov-déc. 1915). Maurice Wilmotte : Une nouvelle théorie sur l'origine des chansons de geste. Rod. Reuss : Le sac de l'Hôtel de Ville de Strasbourg (juillet 1789). Episode de l'histoire de la Révolution en Alsace (suite et fin). Paul Robiquet : Le général de Gal-

bois (1778-1850). Bulletin historique : Antiquités chrétiennes, par Ch. Guignebert. — *Id.* (Janvier-Février 1916). M. Marion : Le recouvrement des impôts en 1790. Dina Lubimenko : Les relations diplomatiques de l'Angleterre avec la Russie au XVIe siècle. Antoine Guilland : Karl Lamprecht. Bulletin historique : Histoire grecque (1911-1914), par Gustave Glotz (2e article). Dans les deux numéros : Comptes rendus critiques, Notes bibliographiques.

La Révolution française (novembre-décembre 1915). Patrie, patriotisme au début de la Révolution française (suite), par A. Aulard. Les origines de la Chouannerie dans les Côtes-du-Nord (fin), par L. Dubreuil. L'anniversaire de la prise de Rome par les Italiens, par A. Aulard. Notes de lecture : 1° Deux lettres de Michelet sur son *Histoire de la Révolution ;* 2e Peut-on dire : *Tendre une inondation* ? (Oui, c'est une vieille expression militaire). Documents. Chronique et Bibliographie.

Revue des Etudes Napoléoniennes (novembre-décembre 1915). Edouard Driault : Le calvaire de la Pologne, esquisse historique. Georges Lote : La rive gauche du Rhin de 1792 à 1814 (Intéressant). Louis Benaerts : Le département d'Ille-et-Vilaine durant le Consulat. Henri Clouzot : L'art décoratif du second Empire. Mémoires et Documents. Bulletin Historique : La Suisse il y a cent ans (Edouard Chapuisat). (Un quart de siècle de plus, et l'article eût été tout à fait d'actualité, la France étant alors, par rapport à la Suisse, ce qu'est aujourd'hui l'Allemagne.) Notes et Nouvelles.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Henri Hauser : *Les méthodes allemandes d'expansion économique*, 3 fr. 50, Colin, — Robert Billiard : *La Belgique industrielle et commerciale de demain*, 4 fr., Berger-Levrault. — Yves Guyot : *La Province rhénane et la Westphalie*, 2 fr. 50 Attinger. — Memento.

Voici un livre que tous les Français devraient méditer : **Les Méthodes allemandes d'expansion économique** de M. Henri Hauser. J'avais lu beaucoup de volumes sur ce sujet capital, mais rien d'aussi clair, précis et surprenant. Tout le monde sait que l'Allemagne était devenue, depuis une vingtaine d'années, un des pays les plus riches du monde (sa fortune serait de 270 millions de marks ; égale au moins à celle de l'Angleterre ; très supérieure à celle de la France, 170 ; inférieure seulement à celle des Etats-Unis, 450) et un des pays les plus producteurs, venant en troisième ligne dans les statistiques mondiales pour la navigation maritime, pour l'extraction de la houille, en seconde ligne pour le fer, la fonte, l'acier, pour le commerce en général, en première ligne pour les dépôts individuels aux Caisses d'épargne, pour les rendements agricoles à l'hectare, etc. Et beaucoup de personnes auraient pu indiquer en gros les causes d'ensemble de cette prospérité : une natalité très considérable, la découverte d'un sous-sol très riche, une heureuse situation géographique, d'indéniables qualités de flair

commercial, d'esprit laborieux, d'organisation méthodique, compensant ce qui manquait à nos voisins pour le goût artistique et l'esprit d'invention ; il est même curieux, à ce propos, que les principales sources de revenu industriel de l'Allemagne, les couleurs d'aniline, la dynamo, le transport de force électromotrice, le procédé Thomas, etc., soient des découvertes françaises ou anglaises. Mais ce qu'on ne savait pas aussi distinctement, c'est l'esprit agressif et dangereux dans lequel s'était fait ce développement économique. Là comme ailleurs, l'Allemand s'était enivré de la « volonté de puissance » et de la folie mégalomane de dominer tous les autres peuples, et il avait apporté dans la pacifique concurrence économique les procédés bruteux et déloyaux de la guerre faite à sa façon ; son industrie cherchait non pas à prendre sa place légitime au soleil, mais à empêcher les autres d'y tenir la leur, et ce que poursuivait Germania, ici aussi, c'était l'écrasement de tout ce qui n'était pas germanique.

C'est ce que M. Henri Hauser met pleinement en lumière, et on ne peut qu'admirer un professeur de faculté de lettres d'être aussi versé dans les matières financières et commerciales. Son analyse des procédés de guerre économique de l'Allemagne éclaire d'un jour redoutable la situation dans laquelle nous nous trouvions tous sans nous en douter à la veille de la guerre, et je pense que les partisans d'un libre échange trop confiant auront fait à le lire de salutaires réflexions. « Sur la table internationale, les dés que jettent les Allemands sont pipés ; il est fou, dans ces conditions, de faire du *fair play* avec un joueur qui triche. » Tout, en effet, dans le monde économique allemand était machiné de cette façon : d'abord, une organisation bancaire spéciale, sacrifiant tout, même ses intérêts propres, à la stimulation artificielle des industries et au déversement de leur produit en dehors, cherchant à s'insinuer partout, à accaparer tout, à dominer les banques étrangères. Ensuite une organisation de ces industries, au moyen des cartels, poussant à la surproduction, à la pléthore nécessitant la surexportation ; la systématisation de ce qu'on a appelé le *dumping*, la vente à perte pour arriver à dominer les marchés extérieurs. Encore l'organisation des transports intérieurs, dans le même but, pour écraser toute concurrence aux lignes de navigation maritime. Tous les pouvoirs de l'Etat agissant à l'unisson, diplomatie, armée, professorat, le Kaiser lui-même qui se transformait si volontiers en commis-voyageur de l'Usine Krupp ! Tout Allemand établi à l'étranger devenant un informateur, un espion commercial, et l'industrie allemande poursuivant méthodiquement, inlassablement, son œuvre de pénétration, de conquête, d'accaparement, les usines d'Allemagne créant des succursales en France, en Italie, en Russie, en Espagne, pour y ruiner les concurrences indi-

gènes. L'œuvre était poursuivie depuis une dizaine d'années avec une habileté et une opiniâtreté vraiment incroyables, et ce n'est que sous le coup de la déclaration de guerre que Russie, Italie, Espagne se réveillant en sursaut, et un peu nous, nous nous sommes tous vus ligotés par l'industrie allemande, la finance allemande, le commerce allemand. Dix ans de plus de ce régime et la richesse germanique s'enflait démesurément de notre ruine définitive à tous! Les pangermanistes de l'avenir seront sans doute durs pour le Kaiser qui a gâché ce bel avenir. Mais de notre côté, ce sera à nous, après une telle leçon, à prendre des précautions contre « l'Etat tentaculaire », la métaphore est de Lamprecht, la *piovra*, comme dit M. Graziosi qui a écrit sur *la Germania alla conquista dell' Italia* un livre aussi documenté que celui de M. Henri Hauser sur la France. Vraiment, il faudrait se rappeler avec gratitude les noms de tous ceux qui nous ont ouvert les yeux sur cette matière, Henri Hauser, Maurice Schwob, Louis Bernard, Léon Daudet, Paul de Rousiers, Daniel Bellet, Andrillon, Vouters, Victor Cambon, bien d'autres encore !

§

La guerre se prolonge ? Raison de plus pour préparer l'Europe d'après la paix. C'est ce que fait M. Robert Billiard dans son livre **La Belgique industrielle et commerciale de demain**. Après avoir montré de façon très documentée l'exemple allemand, c'est-à-dire la genèse du développement économique de l'Allemagne et du perfectionnement de son outillage, transports et banques, l'auteur étudie le sujet qui lui tient particulièrement à cœur, le rôle que devra jouer sa patrie quand elle aura récupéré son indépendance, ce qui, bien entendu, ne fait doute ni pour lui, ni pour le sénateur pacifiste belge, M. La Fontaine, qui a préfacé son livre. Son programme de réorganisation complète, à la fois matérielle, économique, politique et morale, ne peut qu'avoir notre parfaite approbation ; il est tout indiqué notamment que la Belgique d'après la guerre cherche dans nos départements du nord et de l'est l'hinterland économique qu'elle trouvait auparavant dans l'Allemagne rhénane ; il y aura trop de haines et de justes haines entre les deux peuples pour que les relations même commerciales ne s'en ressentent pas. La solution me semble devoir être dans une définitive entente franco-belge qui, tout en respectant loyalement l'indépendance de la Belgique, nous permettra de considérer Anvers, par exemple, comme un port frère de Dunkerque au lieu de dresser Dunkerque contre Anvers ainsi que nous étions forcés de le faire jusqu'ici. Il y aura là toute une harmonisation de tarifs à établir pour les douanes, les canaux, les voies ferrées, etc... et qu'il sera en somme facile de trouver. Vis-à-vis de l'ennemi commun, Français et Belges ne doivent faire qu'un seul et même

peuple, mais cela n'obligera ni les Belges à se mettre en République, ni nous-mêmes à introniser chez nous le roi Albert, quelque sympathique qu'il soit et quelque avantage que présentât cette combinaison ; il y aura même quelque chose de très bien à voir notre président et notre royal voisin se considérer comme les deux consuls de la grande République gauloise, et pourquoi pas, si c'est possible, comme les deux proconsuls de la nouvelle République teutonne...

Le livre de M. Billiard, bourré de chiffres, de statistiques, d'observations techniques, est de ceux qui ne s'analysent pas, mais se lisent. Le chapitre sur l'organisation commerciale des ports maritimes intéressera vivement les spécialistes, et nous-mêmes, Français, pourrions faire notre profit des remarques si pénétrantes de l'auteur. Pour mettre en goût les curieux, je reproduirai un passage savoureux de ce chapitre, celui où l'auteur parle de la fête offerte, à Anvers, à M. von Bary, agent des grandes compagnies de navigation allemandes. On le couvrit de fleurs lui et toute la colonie allemande, « qui a su d'autant mieux, disait l'orateur belge, s'attirer notre sympathie et notre respect qu'elle a fait montre de tact et de discrétion à l'égard de tout ce que notre esprit national ombrageux a voulu se réserver ». Or trente mois plus tard, on découvrait dans la maison du dit von Bary, parti précipitament, « une mitrailleuse, des fusils, des habits d'officiers destinés à l'armée allemande qui envahissait la Belgique !... »

§

Mais pourquoi la Belgique ne reconstituerait-elle pas aussi son hinterland économique rhénan, au lieu de le laisser accaparer par la Hollande ? C'est la question qu'on se pose en lisant le livre non moins documenté et suggestif de M. Yves Guyot : **La Province rhénane et la Westphalie**. Puisque les Allemands se mêlent de nos affaires, et que non pas des publicistes isolés, non pas même des généraux ivres de poudre, mais de grandes et calmes associations, les six Ligues industrielles qui représentent toute la véritable Allemagne, parlent de nous démembrer et écraser, pourquoi n'agiterions-nous pas à leur égard des projets de défense ? J'avais proposé jadis, ici même, de décentraliser notre patrie : *les Sept pays de France*. On pourrait de même « régionaliser » le leur : *les Sept pays d'Allemagne*. Ce seraient 1° les provinces allemandes d'Autriche ; 2° celles du Danube : Bavière et Souabe ; 3° celles du Mein : Franconie, Wurtemberg, Bade ; 4° celles de l'Elbe : Saxes diverses ; 5° celles de l'Oder : Brandebourg, Poméranie, Silésie germanique ; 6° celles du Weser : Hanovre, Holstein ; enfin 7° celles du Rhin : Westphalie, Rhénanie, Hesse. Cette dernière région est à peu près celle qu'étudie M. Yves Guyot ; c'est la plus riche, la plus peuplée, la plus industrielle de l'Allemagne ; elle pourrait se suffire à elle-même, et en liant son sort économique à celui de la Hollande et de

la Belgique, se désolidariser d'avec le reste de la Germanie barbare, et renouer la tradition de la Confédération du Rhin d'il y a cent ans et de la Ligue du Rhin d'il y a trois cents. Mais que deviendrait, va-t-on dire tout de suite, l'indépendance de la Hollande et de la Belgique en présence de cette associée allemande dont les appétits voraces subsisteraient sans doute ? Les hommes d'Etat, j'ai idée, ne seraient pas embarrassés pour trouver des garanties. Une fois leur nouveau sort réglé, les Allemands du Rhin deviendraient de leur côté de bons rhénans, comme ils étaient, hélas, de bons prussiens, leur docilité naturelle encourage ici les espoirs. Le Rhin serait internationalisé et toute la région rattachée économiquement à la civilisation occidentale. Il y aurait seulement de fortes douanes des deux côtés de la frontière hanovrienne, saxonne et badoise ; sauf cela, le *fair play ;* plus de *dumping* ni autres diableries tudesques. Car la supériorité économique de l'Allemagne tient, je viens de le dire, à ces manœuvres artificielles ; elle a son sous-sol, parbleu ! Mais les Allemands, en tant qu'inventeurs, directeurs, producteurs et travailleurs, ne sont pas les parangons qu'on croit. L'opinion d'un grand métallurgiste français intéressé en Westphalie, que cite M. Yves Guyot, est ici excellente à reproduire : « On peut qualifier comme on voudra nos employés français, mais je les préfère aux employés allemands ; quand il y a un effort à faire, quelque chose à débrouiller, on peut compter sur eux, tandis que les employés allemands n'ont aucun ressort ; il ne faut pas les sortir de leur routine. Et quant aux ouvriers, je préfère mes mineurs italiens ».

Memento. — Charles Boucaud : *La première ébauche d'un droit chrétien dans le droit romain*, Tralin, 2 fr. 50. Il s'agit de montrer, dit l'auteur, « comment la sève chrétienne, en se propageant dans l'immense forêt sociale « du monde romain, fit éclater l'écorce trop dure de ses institutions. » Et cette étude, en effet, présente un intérêt technique, sociologique et même esthétique très considérable. Maintenant le droit romain classique n'aurait-il pas éclaté de lui-même sous l'influx des idées des philosophes ? Il était déjà bien différent du vieux droit primitif ! Entre la Loi des XII tables, qui représente elle-même un grand progrès par rapport au droit antique (jus quod jussum est) et les réponses de Paul, Ulpien et Papinien, il y a plus de différences qu'entre celles-ci et le Code théodosien. — Edouard Millaud : *Le Journal d'un parlementaire*, tome II. G. Oudin, 3 fr. 50. Temps plus contemporains. J'ai déjà rendu compte du premier volume, le second se laisse fort bien lire ; l'auteur, qui fut une fois ministre, est un brave homme, pas très fort, mais sympathique. Parfois des anecdoctes amusantes : « Dîner chez Eugène Manuel avec Pasteur, Germain Sée, etc. (et à ce propos ce mot d'espoir réjouissant : L'Académie l'accueillera-t-elle un jour comme il accueille chez lui les académiciens ?)... Germain Sée cite quelques cas curieux de casuistique médicale. Ainsi ce riche qui marchande les honoraires à son docteur et se voit — sans être malade — maintenir la jambe dans l'étau d'un pansement jusqu'à ce qu'il ait payé la somme réclamée par la Faculté. »

Le savoureux, ce serait que ce fût Germain Sée qui fût l'auteur de ce beau trait ; les mauvaises langues assurent qu'il en était bien capable ! — Jacques Bonzon : *L'Intimité française et la censure*, Bureaux de la *Liberté d'opinion*. S'il est exact que le comité de la censure comprenne, comme le dit l'auteur, quatorze israélites sur dix-neuf personnes, on peut, sans être antisémite, trouver la proportion excessive. — E. Beaupin : *Les jardins d'enfants, et le problème de l'éducation*, Bloud, 0 fr. 60. Nous revenons à la pédagogie, région plus calme. Pour le premier âge, le « problème de l'éducation » consiste en effet à jouer au grand air; rien de meilleur donc que le jardin d'enfant. — Pour l'adolescent des classes ouvrières, ce qui importerait, ce serait l'organisation de l'apprentissage, et ici M. Ch. Quillard, cousin de notre regretté collaborateur le poète Pierre Quillard, expose de très judicieuses idées dans le dernier n° de la revue *La formation professionnelle* (Paris, 31, rue de Bourgogne). Il faudrait en somme faire pour l'apprentissage ce qu'on a fait pour l'instruction, l'organiser en service public, gratuit et obligatoire. — Pour les grands jeunes gens, M. Paul Desjardins, dans sa brochure *Idée d'une école*, Armand Colin, 1 fr., dessine le plan d'une « Ecole libre de commune culture » que la guerre a interrompue : des visites, des excursions, des conférences, une Exploration de la société vivante combinée avec une Recherche des sources, c'est-à-dire une discussion des principes de cette société. L'œuvre sera reprise sans doute à la paix, mais que de choses, hélas, il y aura alors à reprendre !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Nos colonies et la guerre. — Memento.

Des lecteurs du *Mercure de France* et, me dit-on, de ces chroniques ont le désir de savoir ce que, par ces temps de guerre, deviennent nos colonies. Il est vrai que, jusqu'à ce jour, j'avais un peu négligé de m'occuper du contre-coup des hostilités européennes sur nos établissements lointains. Les journaux, en effet, suffisent à cette tâche et, s'ils ne disent pas tout ce qui se passe dans nos colonies, c'est que la censure leur impose une discrétion nécessaire à laquelle je ne saurais davantage contrevenir.

En Afrique, d'abord, la conquête du Togo et du Cameroun allemands, par l'action combinée des forces françaises et anglaises, est entièrement terminée. Il ne reste plus qu'à organiser les territoires conquis et à en régler le partage entre les deux puissances alliées. Ce partage, dans lequel je suis convaincu que la France saura maintenir et affirmer tous ses droits, ne saurait, d'ailleurs, présenter, à l'heure actuelle, qu'un caractère provisoire, car il rentre dans l'énorme catégorie des questions qui ne sauraient être définitivement tranchées que par les protocoles généraux qui interviendront à la fin des hostilités. A peu près à un siècle de distance, *1815* et *1916* où *1917*, la carte du monde va subir de grands remaniements. Souhai-

tons, sans trop y croire, que le remaniement en cours affecte ce caractère séculaire !

Certains, déjà, ont manifesté la crainte que, dans les règlements à intervenir entre la France et l'Angleterre, cette dernière, par l'effet d'une vieille habitude, ne veuille se réserver la part du... léopard. Cette crainte, à mon avis, n'est pas fondée : les Anglais sont de loyaux alliés. Ils savent la valeur de l'effort prodigieux fourni par nous et les intérêts des deux nations sont désormais si étroitement liés qu'il ne saurait se produire entre elles de sérieuses frictions. Les personnes qui soutiennent la thèse contraire m'apparaissent assez suspectes. Consciemment ou non, elles font le jeu des publicistes boches qui, sur un mot venu de la Wilhelmstrasse, affirment que les Anglais, la guerre terminée, demeureront à Rouen, au Havre, à Dunkerque et à Calais. Cette affirmation est tellement grotesque et si contraire « à la nature des choses » que je ne la relèverais même pas, s'il n'y avait pas une utilité incontestable à ruiner de faux bruits mis en circulation par nos ennemis afin de brouiller les cartes des Alliés. Ils perdent leur temps : Français et Anglais arrangeront au mieux leurs affaires. Le temps n'est plus où des publicistes aveuglés par une sotte et ridicule *humanitairerie* essayaient, de l'un et de l'autre côté de la Manche, de discréditer notre œuvre aux colonies et, notamment, au Congo. Ces publicistes qui, comme tous les affiliés de la clique pacifiste, porteront une lourde responsabilité dans le fait de la mauvaise préparation à la guerre, aussi bien en France qu'en Angleterre, sont aujourd'hui éclairés, je pense, sur la valeur de l'œuvre que nous avons réalisée aux colonies.

Plus tard, il ne sera pas sans intérêt d'étudier ce qu'il y avait de fondé dans les théories qui soutenaient l'infériorité de la France à sa vaste tâche éducatrice, et si, comme tout conduit à le faire espérer, les hostilités se terminent sans que se produisent des troubles graves dans nos colonies, la preuve sera administrée de l'excellence de nos procédés d'administration, lesquels, en somme, ne se seront montrés en défaut que dans la mesure exacte où le poison pacifiste et humanitariste les avait contrariés. Je dis : « pacifiste et humanitariste ». L'épithète « chrétien » suffirait, car l'antique et fausse doctrine chrétienne de l'égalité des hommes, dans des pays soumis au régime des castes, provoque fatalement l'anarchie. J'ai dit, jadis, quand elle fut suggérée à un ministre dilettante par un chef de cabinet pince-sans-rire, quels seraient les méfaits de la politique d'association. Ils ne se sont pas fait attendre. La vieille « assimilation » était encore préférable : elle avait, du moins, ce mérite de consacrer le principe de la supériorité de la race colonisatrice et de n'être pas hypocrite.

Mais, la guerre est venue remettre « les valeurs » en place. Il est à penser, quand elle se sera victorieusement terminée pour les

alliés, qu'il se trouvera moins de rêveurs et d'utopistes dangereux pour célébrer la toute puissance des idées morales au lendemain du triomphe du droit du canon, et peut-être alors verrons-nous pratiquer aux colonies une saine et logique politique de domination, la plus humaine, quoi qu'en pensent certains, car la seule qui, en les prévenant, empêche de naître les révoltes qui se terminent dans des flots de sang.

Non, notre administration coloniale n'était point si mauvaise qu'on la voulait bien dire. Notre situation actuelle en Indochine en est la meilleure preuve. Dans les premiers jours de la mobilisation, tous les Français résidant en Chine ou au Siam furent appelés sous les drapeaux. Les nombreux Allemands installés en Extrême-Orient furent, au contraire, maintenus sur place par leur gouvernement. Car, les Boches avaient prévu cela : la note secrète allemande du 19 mars 1913 (1) en fait foi. Tous les sujets allemands résidant en Chine et au Siam, bientôt renforcés par ceux qui furent expulsés de l'Indochine française en août 1914, commencèrent, dès les premiers jours des hostilités, leur travail contre les Alliés. Cela leur fut facile, car ils ne trouvaient plus devant eux des personnes qualifiées pour combattre leur propagande. Ainsi s'explique ce fait qu'à l'heure actuelle encore, en Chine, les nouvelles les plus vite répandues sont celles de l'Agence Wolff, et cela alors que Tsing-tao a été pris par le Japon et alors que toutes les lignes télégraphiques sont anglaises ! Autre preuve extraordinaire de la préparation allemande en Chine : toutes leurs maisons de commission et d'importation possédaient, au jour de la déclaration de guerre, des stocks de marchandises *made in Germany* pour six mois : le gouvernement allemand avait, en effet, assigné cette durée à la guerre. Il n'ignorait pas, de plus, que les communications maritimes pouvaient être coupées. Ses nationaux pouvaient, néanmoins, continuer leur commerce et la vente de leurs produits.

Ils avaient donc tout prévu, tout ce qui est du domaine matériel ; mais, conséquence logique de leur défaut naturel de psychologie, ils n'avaient pas fait état de l'extraordinaire élasticité de la France, leur « principal ennemi », pas plus qu'ils n'avaient vraiment cru que la violation de la Belgique leur aliénerait l'Angleterre. Les Anglais faisant honneur à leur signature : les Bonnot d'outre-Rhin ne comprendront jamais cela !

Quoi qu'il en soit, en Extrême-Orient, les Allemands ont bien pu comploter, soudoyer, tant en Chine qu'en Indochine, des agitateurs, et essayer de profiter des épreuves que traverse en ce moment la Céleste République. Mais, jusqu'à ce jour, leurs efforts ont été vains. Toutes précautions sont prises et il semble bien que notre domina-

(1) *Livre jaune.*

tion en Indochine se maintiendra intacte, pourvu qu'elle continue à s'exercer avec fermeté. En ouvrant la session du Conseil de gouvernement en novembre dernier, M. Roume, gouverneur général de l'Indochine déclarait :

« L'Indochine a pu accomplir la plus élémentaire de ses obligations envers la mère-patrie, c'est-à-dire la dégager de toute préoccupation concernant la sécurité de la plus importante de ses colonies. Nous avons, par ailleurs, la ferme assurance que ce résultat est garanti par l'organisation d'une police politique efficace et à mailles très serrées dont le réseau s'étend, grâce au concours dévoué des agents diplomatiques et consulaires de la France en Extrême-Orient et en étroit et complet accord avec nos alliés, au delà de nos frontières et qui nous permet de surveiller attentivement et de déjouer les menées de nos ennemis à l'intérieur et à l'extérieur.

« Ce devoir accompli en appelait d'autres et en permettait, en même temps, la réalisation. Ils peuvent se résumer dans cette formule : mettre au service de la France toutes les ressources en hommes, en matériel, en approvisionnements, en crédit dont nous pouvons disposer. »

Ce programme, chaque jour, l'Indochine le remplit avec une inépuisable générosité. Quelle admirable leçon pour les détracteurs de notre politique coloniale !

Memento. — Depuis le début des hostilités, peu de livres coloniaux intéressants ont été publiés. Toute l'activité de la librairie se concentre, en effet, sur « le livre de guerre ». Je dois cependant une mention à quelques ouvrages parus dans ces dix-huit derniers mois.

Aux deux premiers tomes du compte-rendu de la mission Tilho, édités à l'Imprimerie Nationale par le Ministère des colonies (1), s'en est ajouté un troisième, *Documents scientifiques de la maison Tilho*, par les soins du docteur Raoul Gailhard (Emile Larose, éditeur, 1914) Cet ouvrage complète dignement l'admirable travail constitué par les précédents. Il contient des Etudes anthropologiques des populations des régions du Tchad et du Kanem, des études de crânes, des notes sur les poissons du lac Tchad, une notice malacologique et des études sur les diptères.

M. Claude Faure (Emile Larose, éditeur, 1914) a écrit une *Histoire de la presqu'île du Cap-Vert et des origines de Dakar* qui part de l'aventure des naufragés de la *Méduse* pour aboutir aux commencements de la ville de Dakar, principal port et véritable capitale de notre Afrique occidentale.

M. Henri Brenier a publié à l'Imprimerie d'Extrême-Orient à Hanoï (1914) un *Essai d'Atlas statistique de l'Indo-Chine française* qui est bien un des ouvrages les plus remarquables qui aient jamais été consacrés à l'une de nos colonies. Cet atlas, qui ne mérite pas du tout le nom d'*essai*, car c'est une œuvre magistrale sinon définitive, représente une vaste leçon de choses sur l'Indochine concrétisée en 38 cartes et 88 graphiques dans les-

(1) Cf. *Mercure de France* du 16-XI-1911.

quels sont concentrés et présentés de manière saisissante tous les documents intéressants sur l'Indochine physique, sa population, son administration, ses finances, son agriculture, son commerce et son industrie.

Il est remarquable qu'une œuvre semblable, aussi complète, ait pu paraître dans une de nos colonies, éditée sur place, alors que la guerre embrasait le monde. Il y a là une preuve de la permanence de l'esprit intellectuel et scientifique français, qui est des plus curieuses et suffirait à justifier tous nos espoirs de rénovation après la grande épreuve. Et cette œuvre n'est pas la seule, car, en Indochine, ont continué de paraître la *Revue indo-chinoise*, le *Bulletin économique*, toutes publications de grande tenue, riches de documentation et dénotant d'énormes efforts et de belles réalisations, contenant des études comme celles du docteur Barbezieux sur *la Lépre et les lépreux en Indo-Chine*, de M. Hoang-cao-Kai sur *les Inondations au Tonkin*, etc.

En même temps, en Afrique occidentale, le distingué géologue qu'est M. Henry Hubert poursuivait ses *recherches sur le sol et le sous-sol africain*, dont le groupement constituera un jour une œuvre de grande envergure, opposable et supérieure par l'esprit et les directions générales aux grands travaux dont s'enorgueillit la culture allemande.

Autre preuve d'une vitalité et d'un appétit de puissance qui se traduit par un désir de nouvelles conquêtes coloniales, M. Henry Richard a consacré un ouvrage fort complet à la *Syrie et la guerre* (Chapelot, éditeur, Paris 1916), dans lequel l'auteur étudie les raisons pour lesquelles, à notre profit, *delenda est Syria*. Cette Syrie qui comprend l'antique Palestine est un pays des plus désirables. Sans doute, il est loin de posséder la prospérité, la richesse qu'il connut aux temps sacrés, lorsqu'il nourrissait une population de plus de vingt millions d'habitants. Néanmoins, à l'heure actuelle, avec ses 4 millions d'âmes, il représente encore un domaine des plus intéressants à exploiter et qui justifie les âpres convoitises des Allemands qui espéraient bien, une fois le Homs-Bagdad terminé, mettre la main sur toute l'Asie mineure et ses dépendances. Toutes nos colonies, pour intéressantes qu'elles soient, sont malheureusement des pays d'exploitation et non de peuplement. L'Européen, le Français y vivent péniblement et le travail de la terre y est très difficile, quand il n'est pas mortel ; la population, exception faite pour l'Indochine, est clairsemée et la main d'œuvre, un mythe. La Syrie, telle que nous la décrit M. Richard, apparaît comme une région saine, habitable, déjà pourvue de routes et de voies ferrées (près de 1000 kilomètres), produisant en abondance du coton, des fruits variés, possédant un sous-sol minier riche. *Delenda est Syria !* A ces considérations matérielles s'ajoutent celles non moins décisives d'ordre moral tirées de ce fait que, depuis des siècles, depuis Haroun al Raschid, pourrait-on dire en passant par le François Ier des *Capitulations*, jusqu'à nos jours, la Syrie a été un fief spirituel de la France, sa protectrice. Il semble bien que les Syriens soient consentants à ce renforcement des liens de protection qui les unissent à la France et admettraient notre tutelle politique et morale. Un certain nombre d'articles, d'ailleurs fortement documentés et tout à fait remarquables, publiés dans le journal de Gustave Téry, l'*Œuvre*, ont combattu par avance le *Delenda est Syria !* de M. Richard. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour départager les

auteurs des deux thèses en opposition. On me dit que celle de la non intervention est encouragée par les missions catholiques françaises qui redoutent un protectorat politique de la France à tendances oppressives, alors qu'elles s'accommodent fort bien de la traditionnelle tolérance musulmane.

Il convient de reconnaître que certains précédents pourraient justifier ces craintes. M. Richard a répondu à ces objections en déclarant sans ambages dans son étude, d'accord en cela avec le comte Cressaty, que la France devrait s'engager « à respecter, à protéger, à défendre le *Statu quo* « religieux dans les lieux saints, c'est-à-dire, les droits acquis par les dif- « férentes confessions et communautés qui les desservent ; moyennant cet « engagement, elle serait purement et simplement substituée à la Turquie « dans tous ses droits de propriété comme dans toutes ses servitudes. »

Nous aurions ainsi une nouvelle colonie, riche, habitable, proche de la métropole et à laquelle on pourrait adapter la forme générale de nos grands gouvernements généraux. Ainsi soit-il !

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

La mort de Mounet-Sully (Le Temps, 3 mars). — *Les massacres d'Arménie, avoués par les Allemands* (Le Temps, 14 mars). — *Un poème sur la bataille de la Marne* (Le Figaro, 26 février).

Mounet-Sully vient de mourir, et c'est toute la grandiloquence de l'art dramatique qui disparaît avec lui. Jamais peut-être la Comédie Française n'avait entendu des accents aussi tonitruants. Cette conception de l'expression dramatique lui était en effet personnelle, et je pense que de plus en plus les nouveaux venus sur la scène tragique s'éloigneront de cette méthode. Comme en poésie, dans la déclamation, la nuance a remplacé la fougue... Mais ce nous sera un souvenir d'avoir entendu rugir Œdipe.

M. Adolphe Brisson, dans **le Temps**, évoque la longue et brillante carrière du comédien, pour qui le théâtre fut une irrésistible vocation.

Il se rua dans la tragédie avec la violence d'un élément déchaîné. Les mugissements de la mer, les ravages du mistral, les fracas du tonnerre n'atteignaient pas à la furie que le nouveau tragédien imprima aux imprécations d'Oreste.

Que l'on retienne ces expressions : la violence d'un élément déchaîné... les mugissements de la mer, les fracas du tonnerre... elles ne sont pas exagérées et fixeront l'étonnante fougue de Mounet-Sully, et donneront à ceux qui viendront après nous le regret de n'avoir pas entendu rugir le monstre.

Sa création d'*Œdipe roi* (le rôle avait été joué déjà, mais c'est bien lui qui l'avait créé), cette victoire définitive fut un couronnement. Dès lors il régna. On ne le contesta plus. Il avait franchi les limites de la renommée. Chaque année sa majesté s'affirmait. En 1881, Œdipe admirable, il fut en

1888 un sublime Œdipe. C'était à Orange, devant ces ruines dont le nom est inséparable du sien. A ce moment, le snobisme n'avait pas envahi la petite ville provinciale. Nous étions là quelques journalistes parisiens, venus en flâneurs, et dans des dispositions plutôt sceptiques. Francisque Sarcey dirigeait notre petite troupe. Il n'avait pas l'âme très lyrique. Sa curiosité, comme la nôtre, s'amusait et se méfiait un peu des résultats d'une tentative si singulière. Et voilà que soudain une émotion sacrée nous saisit. L'art et la nature conspiraient à nous troubler. Nous écoutions des vers en contemplant les étoiles. La splendeur du ciel, les caresses de la brise nous disaient le bonheur de vivre, cependant que sur la scène retentissait le cri de l'humanité souffrante. Et rien n'égalait la grandeur de ce contraste. Il est vrai que ces plaintes nous arrivaient par une voix merveilleuse et terrible, capable de traduire avec la même intensité expressive la terreur, la piété et tous les sentiments dont est agitée la conscience des hommes — voix d'or, voix de chair, qui, alors qu'elle était la plus véhémente, demeurait harmonieuse et docile aux lois du rythme. En cette soirée nous vîmes l'Hellade entière surgir et se mouvoir autour du roi de Thèbes, et l'ombre de Sophocle se pencher sur lui. Hors de lui-même, transfiguré, en proie au divin délire, il semblait que Mounet n'aurait pas la force d'aller jusqu'au bout et que sa poitrine allait se rompre. Elargissant la signification du drame, par un prodige d'intuition, il nous avait donné la sensation inouïe de deux Œdipe, de l'antique Œdipe tel qu'il apparaissait aux yeux des Athéniens, et d'un Œdipe moderne, à qui deux mille ans de christianisme ont appris toutes les expressions de la douleur... Nous frissonnions, nous pleurions. Seul le tragédien n'était pas entièrement satisfait. Car il était dans son destin de ne pas l'être.

Ceux qui l'écoutaient au théâtre ne le connaissaient point : ils ignoraient ses tourments, ses doutes, son labeur sans arrêt, sa perpétuelle angoisse. Une fois, je fus témoin de ce travail d'enfantement obstiné, délicieux et douloureux. L'occasion d'une visite m'avait conduit dans ce logis de la rue Gay-Lussac où, chaque nuit, veillait jusqu'à l'aube sa méditation solitaire. Nous causâmes d'*Othello*, qu'il allait interpréter quelques jours plus tard. Ce rôle le terrifiait, l'attirait, le fascinait. Il avait peur de n'en pas discerner le fond véritable, de ne pouvoir en fixer les nuances fugitives, de n'en tracer qu'une esquisse. Tout en m'exposant ses scrupules, il le jouait pour lui et pour moi avec autant de fièvre, il l'illuminait d'autant de flammes que si le peuple d'Orange eût été là, le soutenant de ses acclamations. Et je compris qu'il était heureux, et qu'à ce moment précis il éprouvait l'ineffable joie du créateur.

Créer ! incarner l'âme des personnages de la littérature ! Destinée singulière des acteurs qui vivent des vies qu'ils ne savent plus dissocier de la leur.

§

Voici un terrible rapport sur les massacres d'Arménie, qui fut publié pour la première fois par « une haute autorité morale allemande », la revue protestante *Allgemeine Missions Zeitschrift*, éditée par les professeurs D. Julius Richter et B. Joh. Warneck

(chez Martin Warneck, à Berlin, W. 9 Schellingstrasse). Les faits que raconte ce rapport que publie **le Temps** « ont été vus par des yeux allemands ». C'est une main allemande qui l'a écrit. La Revue des Missions pensait qu'il était de son devoir de porter ces fait monstrueux à la connaissance du public allemand. Mais la censure militaire, à la date du 10 novembre 1915, en a interdit la reproduction dans la presse. Pourquoi cette interdiction ? C'est que ces atrocités révélées étaient un formidable réquisitoire contre le gouvernement impérial, complice du gouvernement turc dans cette tentative de destruction totale du peuple arménien (et peut-être prochainement de celle de tous les chrétiens d'Orient).

Des Turcs racontent leurs forfaits : Des soldats turcs, témoins du fait, nous ont raconté que les femmes avaient demandé grâce à genoux et que beaucoup d'entre elles avaient jeté elles-mêmes leurs enfants dans le fleuve. Et comme nous leur demandions avec horreur : « Alors, vous tirez sur des enfants ? », ils répondirent : « Que faire ? On nous l'ordonne ! »

Le soir du 18, nous nous promenions avec un de nos amis, M. G..., devant notre maison. Nous rencontrâmes un gendarme, qui nous raconta qu'une troupe de femmes et d'enfants de la région de Baïbourt devaient passer la nuit dans un endroit situé à dix minutes à peine de l'hôpital. Il avait aidé lui-même à les pousser comme un bétail, et il nous raconta, avec des détails à donner le frisson, comment on les avait traités pendant le long trajet. C'est en les égorgeant sans trêve qu'on les amène par ici. Chaque jour, de dix à douze hommes sont tués et précipités dans les ravins. On fend le crâne aux enfants qui ne peuvent pas suivre. On pille et on déshonore les femmes. (*Den Kindern, die nicht mitkommen kœnnen, die Schœdel eingeschlagen. Die Frauen geraubt und geschœndet.*) « Moi-même, ajouta le gendarme, j'ai fait enterrer les cadavres nus de cinq femmes. Dieu veuille m'en tenir compte ! » C'est ainsi qu'il termina son effroyable récit...

Le cortège des victimes : Le lendemain matin, de très bonne heure, nous entendîmes passer les victimes vouées à la mort. Nous nous joignîmes à elles et nous les accompagnâmes jusqu'à la ville. Dans un silence absolu, ils défilaient, petits et grands, jusqu'aux aïeules chargées d'ans, qu'on ne pouvait maintenir qu'à grand'peine sur leurs ânes. Tous s'en allaient pour être attachés ensemble, puis précipités du haut des rochers à pic dans les flots de l'Euphrate. « C'est ainsi qu'on opère maintenant, nous raconta un cocher grec ; on a vu les cadavres descendre en suivant le cours du fleuve... » Cela vous glaçait le cœur.

Notre gendarme nous dit qu'il venait justement d'escorter de Mama-Chatoum, localité située à deux jours d'Erzeroum, jusqu'à Komagh, une troupe semblable, composée de trois mille femmes et enfants. « Tous supprimés ! » ajouta-t-il.

Nous. — Si vous voulez les tuer, pourquoi ne le faites-vous pas dans leurs villages ? Pourquoi leur infliger auparavant cette misère sans nom ?...

Lui. — C'est très bien comme cela ; il faut qu'il souffrent. Et puis, que ferions-nous des cadavres ? Cela puerait ! (*Und wo sollten wir mit den Leichen hin ? Die werden ja stinken !*)

L'Euphrate roule des cadavres : Entre le 10 et le 30 mai, on arrêta 1.200 autres notables arméniens et d'autres chrétiens, sans distinction de confession, dans les vilayets de Diarbekir et de Mamouret-ul-Asis. Le 30 mai, 674 d'entre eux furent embarqués sur treize chalands du Tigre, sous prétexte qu'on voulait les mener à Moussoul. L'aide de camp du vali, assisté de cinquante gendarmes, était reparti sur les chalands, tandis que l'autre moitié chevauchait sur la berge. Peu de temps après le départ, on enleva aux prisonniers tout leur argent (environ 6.000 livres), puis leurs vêtements et on les précipita dans le fleuve. Les gendarmes de la berge étaient chargés de n'en laisser échapper aucun. Les habits de ces malheureux furent vendus au marché de B...

Pendant un mois, on observa presque tous les jours dans l'Euphrate des cadavres allant à la dérive, souvent de deux à six corps liés ensemble.

Les cadavres poussés sur la berge sont dévorés par les chiens et les vautours. Il y a sur ce point de nombreux témoins oculaires (des Allemands) « *Für dieses zahlreiche Augenzeugen* (*Deutsche*). » Un employé du chemin de fer de Bagdad a raconté qu'à Diredjik les prisons se remplissent tous les jours et se vident pendant la nuit (dans l'Euphrate). Un capitaine de cavalerie allemand a vu, entre Diarbékir et Ursa, d'innombrables cadavres gisant sans sépulture le long du chemin.

Tout commentaire diminuerait la monstruosité de ces faits. C'est bien de la part de la Turquie (et de l'Allemagne, sa complice) une volonté d'exterminer une belle race inassimilable. La France victorieuse sauvera l'Arménie.

§

M. François Porché vient de publier dans le **Figaro**, à la mémoire de Charles Péguy, l'*Arrêt sur la Marne*, très beau poème qui fixe poétiquement le souvenir de ces tragiques et angoissantes journées de septembre. Ce poème, au rythme varié, épouse tous les mouvements de l'émotion du poète et fait surgir la précision des images. Voici l'aspect de Paris.

Pas une auto, pas autre chose
Que le pavé qui luit comme une glace rose :
Un oblique rayon descend seul l'Avenue
Désespérément lisse, incroyablement nue
Comme un grand canal desséché.

Mais, quand derrière lui le soleil s'est couché,
L'Arc de triomphe ouvert sur l'ombre inquiétante,
Tout béant d'une horrible attente,
De tous côtés surveille une dernière fois
Par-dessus les murs gris le lointain noir des bois.

Puis, dans les brumes de la Seine,
On ne sait quoi comme un regret
Sur l'or d'un Dôme,
On ne sait quoi comme un fantôme

Qui revient rôder sur la scène,
Observe, écoute et disparaît.

Que réserve la nuit à l'aurore prochaine?
Au centre de Paris, comme au centre d'un chêne
Le vieux cœur d'où la vie a longtemps rayonné,
L'Ile-mère, la nef qui porte les dieux lares,
Tirant sur les dix ponts qui lui servent d'amarres,
A dans l'eau sourde frissonné.

Tandis que l'airain vibre en espaçant ses coups,
Rigide, son corps sombre enveloppé de voiles,
Notre-Dame prie à genoux,
Le front levé vers les étoiles.

Chaque jour qui se lève est comme un fossoyeur
Qui reprend son outil de bon matin et creuse,
Infatigable travailleur,
Pour quelque illustre mort un large trou profond.
Les aiguilles des montres font
Des pas d'une vitesse affreuse.

On se jette sur les journaux.
On les ouvre en tremblant, on les lit hors d'haleine,
Comme autrefois la foule à travers les créneaux
Interrogeait la plaine.
Après Liége, Namur est pris.
Les mots barbouillés d'encre fraîche
Deviennent feu dans les esprits.
Chaque heure apporte une dépêche
Comme un lourd nuage orageux.
Le cœur s'attarde aux tristes jeux
D'un suprême doute impossible,
Ou bien, frappé comme une cible,
Répond par un sursaut plus fort
A tous les coups du mauvais sort.
Une ville aussitôt nommée,
Dans un cauchemar imprécis
On entrevoit des murs noircis,
Un épais brouillard de fumée,
On entend crier : au secours,
Sans qu'aucune âme ne réponde,
Et le ruisseau dans les faubourgs
Reflète un ciel de fin du monde.
Sambre et Meuse, autrefois ces noms,
Comme deux trompettes pareilles
Nous chantaient gaiement aux oreilles
Les victoires de nos canons ;
Maintenant leur syllabes roulent
Une rumeur de désarroi.

Quelques jours encore s'écoulent,
Puis l'écho gronde : Charleroi.
Un bruit court un matin : l'ennemi sur la Somme,
Et, déjà, chuchoté moins peut-être par l'homme
Que par un coup de vent qui courbe le pays,
Le sinistre vieux mot : trahis !

Quel écran noir vint à descendre
Entre Paris et la clarté ?
Tout changea de saison, un déluge de cendre
Ensevelit l'été.
On vit alors la ville riche
Clore à la hâte son volet ;
Le pauvre resta, qui seul dans sa niche
Attend que la mort le prenne au collet.

Puis le poème éploie plus largement ses ailes sur le champ de bataille, et semble poursuivre l'ennemi.

Et voici que devant ce sublime dément
Les Destins débordés reculaient lentement.
Pas à pas, tout d'abord, remontant les vallées,
Quittant les bourgs détruits, les luzernes foulées,
Les uniformes gris entraînaient derrière eux
Leurs bagages, leurs trains et leurs canons poudreux,
Puis, soudain lâchant pied, les armes confondues
Dans le désordre affreux des batailles perdues,
Le gros passait les ponts, semait dans les fossés
Pièces lourdes, fourgons, drapeaux, traînards, blessés,
Et sur le ciel en feu le vent de la panique
Courbait, la pointe au nord, le casque germanique.

Que ces fragments donnent à ceux qui les auront lus le désir de connaître en entier ce poème, qui est peut-être le plus beau qu'ait inspiré la guerre.

R. DE BURY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

La Guerre (Documents de la Section photographique de l'Armée), fasc. 2 : *Abris et tranchées*, Armand Colin, 1 fr. 25 ; Fasc. 3 : *Les Alliés à Salonique*, ib. 1 fr. 25. — Alice Martin : *Reims sous les obus*. Collection du Tour de France, lib. de l'Eclair, 10, faub. Montmartre, 4 fr. — Madeleine Wartelle : *Arras, 1914-1915*, ib. 4 fr. — Edouard Chapuisat : *La guerre européenne. Le rôle de la Suisse*, Chapelot, 1 fr. — Paul Page : *Paix définitive ou Guerres renouvelées*, Edition Lutetia, 0 fr. 50. — Jules Sageret : *Impossibilité de la paix indécise*, Pochy, 0 fr. 50.

La librairie Armand Colin continue la publication de son intéressant album sur *la Guerre* (*Documents de la Section photographique de l'Armée*) et a consacré un fascicule aux **Abris et tranchées**, qui jouent un si grand rôle dans la guerre de taupes,

de boyaux, de sapes et de mines, à laquelle nous a contraints l'ennemi. C'est la physionomie du moins que prend la lutte sur notre front en Gohelle, dans le Santerre, l'Argonne, la Woëvre, et où l'on a installé derrière les tranchées non seulement des abris pour les hommes de service, les mitrailleuses, les postes de guet, voire de braves chiens qui assument une partie de la besogne, — mais des dépôts de munitions, des chambres et bureaux pour les officiers, le poste de commandement, plus loin des cahutes et maisonnettes, des baraquements, des trous pour les cuisines; dans les carrières de l'Oise, des locaux pour les sapeurs, etc... Certains clichés donnent même « ce qu'on voit en première ligne » ou « le paysage vu d'un créneau »; — l'aspect des lignes allemandes, — des entassements de sacs pleins de terre, au delà desquels on aperçoit les premiers arbres d'un bois. — Mais le travail de destruction est lamentable sur toute cette lisière du pays, où l'on saccage non seulement les édifices, les maisons qui se trouvent à portée du tir, mais les futaies, les bois. On abat les arbres; on les coupe; on les mitraille; on trace des boyaux qui cheminent parmi les souches; on creuse des tranchées, et l'on y installe des gabions. C'est un travail de siège qui dévaste tout, mais donne à la guerre actuelle une physionomie évidemment spéciale.

En passant je puis signaler les discussions auxquelles ont donné lieu l'emploi du mot *cagna*, qui désigne l'abri provisoire, la cabane de fortune des « poilus ». On en a cherché l'origine et des étymologies plus ou moins fantaisistes furent proposées. En réalité, le mot *cagna* ou *canhia* a pris place dans le vocabulaire des troupiers à l'époque de l'expédition du Tonkin. C'est la maison annamite, la cabane de bambous et de torchis, — par extension toute maison habitée. Nos soldats l'ont appliqué aux abris temporaires qu'ils se préparent sur le front; il n'y a pas à chercher plus loin.

Les Alliés à Salonique nous retracent la curieuse expédition entreprise en octobre 1914 et débarquée en Grèce pour venir en aide à la Serbie. Après la bataille de Rabrovo, les combats et la défense du Vardar, la retraite fut décidée et le corps anglo-français entreprit de se retrancher à Salonique, intermédiaire du commerce des Indes et du canal de Suez, reliée à Belgrade et à toute l'Europe centrale, à Constantinople et à Monastir. Les photographies reproduites montrent le départ du corps expéditionnaire, la vie à bord, l'arrivée dans la ville, la mise à terre des régiments et des subsistances; les camps; le transport des troupes à la station de Stroumitza. Ce fut ensuite l'occupation de Krivolak et de Négotin, où furent repoussées les attaques des Bulgares; de Kavadar, où se trouva établi un centre de ravitaillement et de commandement. L'armée serbe rejetée sur l'Albanie, il fallut battre en retraite. On atteignit enfin Guevguéli, et

Salonique fut mis en état de défense ; retranchements, blockhaus, fils barbelés protégent la ville devenue le réduit d'un vaste camp retranché. Cette cité qui fut grecque, romaine, byzantine, franque, vénitienne, ottomane, — surtout juive, car des Israëlites d'Espagne s'y sont établis au nombre de 150.000, la moitié de la population, — verra peut-être de durs combats. Le décor est pittoresque avec l'antique porte dite Arc d'Alexandre, la Tour Blanche, aux créneaux et machicoulis du Moyen-Age ; les mosquées, églises byzantines, synagogues, les *souks* ou marchés ; mais le port, construit par des ingénieurs français, donne en eau profonde de 8 à 10 mètres, et les navires de guerre qui peuvent venir à quai tiennent sous leurs canons la partie la plus menacée du camp, « celle où débouchent la route et la voie ferrée de Monastir ».— Des planches que contient ce fascicule, les plus remarquables reproduisent le départ pour Demir-Kapou et le commencement de la retraite ; des coins de Salonique ; un enterrement dans la vieille ville, sous les remparts, des mosquées ; les *souks*; la tour Blanche ; le quai Constantin ; le débarquement des troupes, etc...

Le Tour de France, après le récit de M. Jadart sur les premiers événements de la guerre, a publié encore une relation : **Reims sous les obus**, qui nous montre le bombardement de l'artillerie allemande devenu un fait normal pour la ville dont Mlle Alice Martin nous conte l'existence. — On avait pu croire que la grêle des obus sur Reims, après les premiers jours de fureur, avait cessé à peu près complètement, ou ne reprenait du moins que lorsque l'ennemi avait à se venger d'un échec subi ailleurs. En réalité, dit Mlle Alice Martin, il n'a pour ainsi dire jamais été interrompu ; depuis le 13 septembre 1914 jusqu'au commencement de juin 1915, il n'y a pas eu quatre jours sans projectiles, et l'un des incendies les plus terribles fut celui qu'allumèrent les bombes (19 et 20 septembre), la première année, dans le quartier de Cérès et le nord de la vieille ville. Tandis qu'à la cathédrale embrasée, les cloches de la tour du nord étaient chauffées au rouge, le feu se trouva si intense dans le faubourg de Cérès qu'il fondit l'argent et réduisit en cendres les registres enfermés dans les coffres-forts. Les Allemands, du reste, tiraient volontiers sur les foyers d'incendie pour empêcher tout secours. — Cependant des amateurs du lieu se mirent à collectionner les bombes, comme naguère on amassait des monnaies ou des timbres-poste. Un service spécial fut organisé pour débarrasser les rues des décombres provenant des maisons atteintes, et dont les débris amoncelés attendent la fin du siège. La justice transféra ses dossiers dans les caves du Palais, et le Greffier s'est installé dans un caveau de l'ancien Hôtel-Dieu, sur l'emplacement duquel l'édifice a été bâti. Le Marché, qui se tenait autrefois sur la place pittoresque

où prend la rue de Tambour, a été abrité dans les Halles. Quant aux classes d'enfants, on les avait bientôt installées dans les caves spacieuses des maisons de vin de Champagne, taillées dans la craie à cinq mètres sous terre, et où toute l'existence de la ville s'était bientôt concentrée. Elles servirent, en effet, de chapelle, et l'on y célébra des mariages, voire des enterrements ou la messe de minuit; on y avait amenagé des dortoirs de fortune comme des chambres à coucher luxueuses; on y faisait la cuisine; on y mangeait, on y buvait, même on y travaillait, — le labyrinthe spacieux de leurs galeries ayant été organisé comme une vaste ruche. — Pourtant, l'accoutumance au bombardement s'est faite; on a peu à peu réintégré les anciens domiciles, malgré le danger et la tristesse des soirées sans lumière, et l'on attend la fin, qui viendra un jour ou l'autre, — tandis que les pâquerettes poussent entre les pavés, que l'herbe vient dans les cours, que la mousse verdit les dalles, — et que la pluie des obus reprend, par intervalles, l'ennemi tenant surtout à rappeler qu'il est toujours là.

A côté de ce tableau de *Reims sous les obus, le Tour de France* a donné encore un intéressant récit de Mlle Madeleine Wartelle sur **Arras**, dont le sort fut analogue en 1914-1915. Les Allemands avaient traversé la ville dans leur marche sur Paris et ne reparurent aux environs qu'après la bataille de la Marne, lorsqu'ils essayèrent un vaste mouvement d'enveloppement des troupes françaises. La bataille se rapprocha dès le 2 octobre et, dans la nuit du 5 au 6, les obus commencèrent à tomber. Les habitants se hâtèrent, les uns de prendre la fuite, les autres de se réfugier dans les caves hâtivement meublées. Le massacre des créatures et des édifices devait commencer bientôt. L'Hôtel de Ville et le Beffroi disparurent dans un embrasement furieux, et enfin s'écroulèrent; la petite et la grande place, si curieuses dans le décor vieillot de leurs historiques maisons; les églises paroissiales, la tour des Ursulines, la cathédrale et le palais Saint-Waast où étaient les archives et le musée départemental furent incendiés et démolis par les bombes. Parfois il y avait des accalmies, puis les rafales d'obus arrivaient de nouveau. Un moment on put craindre de voir Arras emporté par l'ennemi; de furieux combats furent livrés aux alentours; dans la banlieue, Ecurie, Roclincourt, Blangy ont été détruits; Sainte-Catherine et Saint-Nicolas atteints par les projectiles. Du Musée, on a pu déménager environ 500 tableaux, mais les antiquités locales, la bibliothèque et nombre de collections ont été perdues. — Le récit de Mlle Wartelle vient corroborer, en somme, — compléter aussi en quelques points — celui qui nous a été donné déjà par M. l'abbé Foulon (1). Il ne reste, aujourd'hui d'Arras que des monticules, des entassements de décombres,

(1) *Arras sous les obus ;* Cf. *Mercure de France,* 1er février 1916.

d'où émergent quelques pans de murs calcinés, qui s'écroulent l'un après l'autre; les deux tiers environ des habitants se sont éloignés ; mais l'ennemi n'a pas puoccuper encore la vieille capitale de l'Artois, qu'il a inutilement saccagée et pour ainsi dire détruite.

CHARLES MERKI.

§

Le livre de M. Edouard Chapuisat sur la **Guerre européenne et le rôle de la Suisse** date déjà de quelques semaines, en sorte qu'on n'y trouvera rien sur le procès des Colonels, ni sur le procès Froidevaux, qui a complété le premier de façon si regrettable, car enfin si on avait accepté l'acquittement des colonels, bien que leur faute fût très grave, on ne peut vraiment admettre la condamnation sévère (13 mois de réclusion !) d'un journaliste coupable seulement, au fond, d'avoir trouvé le premier acquittement excessif. Au fond, ce qui était en cause dans ces deux affaires, c'est l'idée de neutralité, et aussi les idées de nation et de race, et c'est là un procès autrement important que celui de MM. Egli et de Wattenwyl. D'abord un pays neutre et tenant à rester neutre doit-il, pour cela, s'abstenir de protester contre la violation d'une autre neutralité ? Il semble qu'il devrait, *a fortiori*, élever officiellement cette protestation, et de ce chef on peut trouver que ni la Suisse, ni les autres puissances neutres, y compris Monaco et le Saint-Siège, n'ont été, en août 1914, à la hauteur de la situation. Ensuite, une nation qui a le sentiment de sa nationalité propre ne doit-elle pas s'abstraire de toutes autres considérations de race ou de langue? Assurément si. En couvrant un état-major aussi inféodé à l'Allemagne, le Gouvernement fédéral donne une entorse à l'idée de neutralité beaucoup plus forte qu'autrefois en acceptant pour médiateur Napoléon. Toutefois, gardons-nous d'en conclure, comme feraient les Allemands, que, cette neutralité n'existant plus, les cantons suisses doivent devenir des départements français. La France, au contraire, loin de vouloir supprimer les petits états, souhaiterait qu'il s'en formât de nouveaux, et ce n'est pas une constatation négligeable que, dans l'espèce, ce sont les cantons apparentés à la France qui ont le mieux défendu et maintenu l'indépendance et la dignité de la Confédération. D'ailleurs, ces réserves faites, reconnaissons que la Suisse à fait servir sa neutralité aux fins les plus nobles et les plus charitables : Agence des prisonniers de guerre, rapatriement des civils internés dans les pays belligérants, rapatriement des grands blessés, internement de blessés et malades en Suisse, toutes ces œuvres ont été assurées par des sociétés helvétiques de la façon la plus admirable, et notre reconnaissance à nous, Français, est sincèrement et loyalement acquise à nos voisins. Je souhaite qu'il en soit de même de celle des Allemands, mais à la place des Suisses, je n'y compterais pas beaucoup. Si la capitale de la France avait été

Lyon au lieu de Paris, c'est la Suisse que le Kaiser aurait envahie, et sans la moindre hésitation, au lieu de la Belgique.

Sous le titre **Paix définitive ou guerres renouvelées, comment doit s'établir la paix**, M. Paul Page, qui fut jadis des nôtres aux temps héroïques du Symbolisme, a donné une plaquette intéressante, mais que la Censure a bien sabrée, quoique le sujet fût étranger aux opérations militaires et à la politique intérieure. M. Jules Sageret fut, ici, plus heureux pour la sienne : **Impossibilité de la paix indécise**, qui reprend et précise la même thèse. Pour M. Sageret, la paix vraiment décisive, « celle qui rendrait le retour de la guerre impossible avant une date assez lointaine pour échapper à toute prévision », est, sinon certaine, du moins très vraisemblable, mais la paix vraiment indécise, « celle d'où ni l'un ni l'autre des belligérants ne tirera un avantage très net », est tout à fait impossible. Ce qu'on a appellé la paix de lassitude, résultant de l'épuisement général, ne sera pas une paix blanche ; ce sera une paix désastreuse pour celui qui se lassera le premier, voilà tout. D'elle-même, en effet, nous le savons par une déclaration de M. de Bethmann-Hollweg, « l'Allemagne ne lâchera rien », pas plus Briey que Bruxelles, pas plus Vilna que Varsovie. Si donc nous nous asseyons en secouant la tête, c'est la tyrannie mondiale du Kaiser, aussi écrasante que s'il n'y avait eu ni la Marne, ni l'Yser, ni Verdun. Et à ce propos, on ne saurait assez frémir en pensant au sort qui nous était réservé à nous tous, celui à peu près des Alsaciens-Lorrains et des Posnaniens, si nous avions été vaincus, et au peu qu'il s'en est fallu que nous le fussions ! Les préparatifs de l'Allemagne étaient vraiment inouïs de force et de minutie, et sans la bataille de la Marne, toute l'Europe libre y passait. Croire notamment que l'immensité de ses steppes et l'énormité de ses contingents sur le papier aurait sauvé la Russie, c'est oublier que les choses ont bien changé depuis Poltava et Borodino ; dans un duel simple entre kaiser et tzar, c'est la Russie qui aurait été, et assez facilement, vaincue, conquise et maintenue définitivement sous le joug. La bataille de la Marne a donc sauvé non seulement la France, mais aussi la Russie et l'Europe, et nul n'a le droit de l'oublier, pas même M. Accambray. Mais, de même que la victoire de l'Allemagne aurait été décisive et définitive, soit dans l'absolu si elle avait écrasé l'armée du général Joffre, soit dans le relatif, si aujourd'hui même nous nous déclarions trop fatigués pour continuer la lutte, de même la victoire des Alliés ne pourra être que décisive et définitive s'ils continuent assez la lutte pour que ce soit l'Allemagne qui tombe de lassitude. M. Sageret pensait qu'elle se tiendrait désormais sur la défensive et qu'elle se fortifierait des ressources humaines de la Turquie d'Asie, mais depuis qu'il écrivait ses pages, Erzeroum et Verdun ont

modifié la situation à notre avantage. Il y a tout lieu d'espérer que la prochaine grande offensive combinée des Alliés brisera la résistance allemande, et si ce n'est pas la prochaine, ce sera celle qui suivra. C'est, dit-il, comme la résistance d'une épaisse feuille de tôle en acier dur ; des chocs très violents ne la déforment qu'infiniment peu ; un choc assez violent ne la déforme pas davantage, mais la brise. C'est encore, pourrait-on dire, dans cette guerre-ci, comme dans un assaut de boxe ; chacun *encaisse* à son tour jusqu'au moment où l'un des deux s'écroule. Or il n'est pas possible que ce soit nous, arcboutés sur l'Angleterre, qui nous écroulions ; nous n'avons donc qu'à tenir jusqu'à ce que l'autre soit *knocked out*. Dira-t-on que toutes les métaphores sont fausses, et que même rejetée sur le Rhin, je suppose, l'Allemagne ne s'écroulera pas, pas plus que nous ne l'aurions fait, rejetés sur la Loire ? C'est que là aussi on ne tient pas compte des situations différentes et des deux ans bientôt de guerre épuisante qui ont eu lieu. Le jour où nous serions sur le Rhin, les Russes seraient sur l'Oder. On ne se battrait plus à coup de millions d'hommes, mais les batailles que se livreraient de petites armées de 30 à 40.000 hommes, comme au temps jadis, n'en auraient que plus de résultats. L'Allemagne se raidit aujourd'hui, parce qu'elle escompte notre éreintement et qu'elle espère garder les « gages territoriaux » qu'elle a conquis ; le jour où ces gages lui seront repris et où tout espoir lui sera enlevé, jusqu'où n'ira pas sa faiblesse ? Et alors on pourra causer ! Unilatéralement même, si l'Allemagne est aphone. Ce qui importera, ce sera, à notre tour, de ne pas abuser de notre victoire, et de bien séparer l'état transitoire que pourra nécessiter le châtiment de l'Allemagne, d'avec l'état définitif qui devra s'établir lorsqu'une génération nouvelle sera née contre laquelle nos fils n'auront plus à prendre les mêmes précautions. Ce qu'il y avait d'odieux dans les situations politiques que maçonnaient les Metternich et les Bismarck, c'était le *Lasciate ogni speranza*. Tandis qu'en disant aux Allemands : « Votre nouveau régime s'adoucira dès que vous en serez dignes », on sauvegarde l'avenir et la civilisation. Maintenant, que sera ce régime transitoire, il est encore trop tôt pour le dire ; ira-t-il jusqu'à l'occupation militaire complète et prolongée par les alliés, jusqu'à l'établissement d'octrois de mer et de douanes intérieures pour assurer le paiement des indemnités dues, jusqu'à l'imposition aux Allemands d'un kaiser de notre choix ? se contentera-t-on de voir les Allemands établir d'eux-mêmes une véritable démocratie pacifique ? recourra-t-on à des divisions territoriales nouvelles séparant de l'Allemagne, d'un côté le Brandebourg, de l'autre la province rhénane ? Encore une fois tout cela sera examiné en son temps. Pour l'instant il suffit de bien mettre en relief, avec M. Sageret, que la paix indécise est impossible, et j'ajouterai que la paix décisive en

notre faveur est non seulement vraisemblable, mais encore certaine, dans le sens, hélas humain, du mot certitude.

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Suisse.

SOUS LA BOTTE. — Compromise dès le début par l'acceptation silencieuse de la violation du Luxembourg et de la Belgique, ainsi que par l'illégale attribution des pleins pouvoirs, la situation politique et morale de notre pays, loin de s'améliorer, ne cesse de devenir pire.

. . . . . .

Le principal coupable, en cette triste histoire, ne serait-il pas, en définitive, le peuple souverain ? Il laisse sans sourciller porter atteinte à ses traditions, à son esprit, aux institutions qu'il s'est librement données. On viole sa constitution fédérale, il ne dit rien. On viole ses constitutions cantonales, pas un de ses cantons ne proteste. On établit chez lui le régime de la dictature; il le souffre placidement. Ses représentants, excédant leur mandat, confèrent d'exorbitants pouvoirs à un Conseil d'oligarchie, il ne les désavoue pas. Et devant cette succession de délits qui lèsent sa dignité comme ses intérêts, il s'abstient de recourir à ses droits imprescriptibles : pas la plus petite initiative, pas le moindre referendum. C'est l'abdication pure et simple.

Après un an et demi de silence morne, il a fallu l'affaire des officiers pour le sortir un peu de son apathie. Il a tenu quelques assemblées populaires; on l'a vu émettre, à Genève, un ordre du jour de protestation « contre l'attitude équivoque des députés aux Chambres fédérales, préconisant la limitation des pleins pouvoirs dans les assemblées populaires et votant ensuite leur maintien à Berne ». A Zurich, — ville infestée de Boches qui tiennent le haut du pavé, mais où le modeste électeur, l'authentique Suisse n'a nullement approuvé l'acquittement et n'a point vu sans indignation le bataillon de service rendre les honneurs militaires aux traîtres, — à Zurich, le mécontentement s'est traduit par de forts succès socialistes dans un scrutin judiciaire et aux élections municipales. C'est là, tout. Le peuple gronde sourdement, mais il ne cherche pas à s'exprimer avec plus d'efficacité. Survienne un cataclysme, il sera trop tard.

Après le désastreux éclat du procès de Zurich, on avait fondé quelque espoir sur la réunion des Chambres fédérales. Celles-ci, pensait-on, allaient se ressaisir, profiter des fautes commises par le gouvernement pour lui retirer ses pleins pouvoirs, stigmatiser l'état-major devenu indigne de la confiance du pays, exiger les modifications nécessaires dans le haut personnel politique, administratif et représen-

tatif de la Suisse, et replacer l'autorité militaire sous la suprématie du pouvoir civil. Ce fut une déception. Au lieu de reprendre la direction des affaires, nos mandataires ne firent que contresigner leur faillite. Certes, il y eut d'abondantes joûtes oratoires. Des flots de méritoire éloquence emplirent les enceintes parlementaires. On put entendre, avec un soulagement, provisoire, de conscience, l'excellent rapport du colonel Secrétan, député de Vaud, sur l'emploi des pleins pouvoirs par le Conseil fédéral, les protestations et les propositions de M. Fazy, député de Genève, les exposés du neuchâtelois Calame et du tessinois Borella sur le trouble jeté dans leurs cantons par les agissements de l'autorité militaire, les énergiques déclarations de M. Tissières, député du Valais, les édifiants récits de M. Daucourt, député du Jura bernois, sur les brutalités des officiers menant leurs hommes à la prussienne, les louables discours de MM. Maillefer, Michelin, Grimm, de Meuron, les paroles concordantes et semblablement réprobatrices du socialiste Naine et du libéral capitaliste Ador, les virulences de M. Willemin et les sensationnelles révélations de M. Jaton sur des préparatifs de répression militaire contre la Suisse romande. On put même ouïr de fort honorables propos de députés alémaniques, comme M. von Arx, de Soleure, au National, ou M. Winiger, de Lucerne, aux Etats. On aurait pu même en découvrir, quoique de bien suspects et de bien enfarinés, dans les explications savamment opportunistes des conseillers fédéraux sur la sellette, MM. Hoffmann, Motta et Décoppet.

Tout cela en pure perte, tout cela pour aboutir au maintien des pleins pouvoirs et à l'approbation du Conseil fédéral, acte de désistement voté par 159 voix contre 15 (14 socialistes et 1 radical indépendant) au Conseil national et à l'unanimité au Conseil des Etats. Une proposition socialiste instituant une commission de contrôle a été rejetée. Une proposition « repoussant et désapprouvant les opinions sur la neutralité développées par des officiers supérieurs devant le tribunal de la 5e division » (procès de Zurich) a été écartée par 111 voix contre 33. Une proposition chargeant le Conseil fédéral et le général « de prendre des mesures énergiques et immédiates, sans excepter, s'il le faut, le relèvement de leurs fonctions, contre des officiers qui, méconnaissant la tâche de l'armée, cherchent à influencer la politique extérieure du pays » a été rejetée par 115 voix contre 16. Deux propositions invitant le Conseil fédéral, l'une « à mettre à disposition le chef de l'état-major général de l'armée, M. le colonel von Sprecher von Bernegg, qui dans l'exercice de ses fonctions a délibérément violé le principe de la neutralité proclamée dans la déclaration du 3 août 1914, principe que le peuple suisse a toujours considéré comme la base de sa vie internationale », l'autre « à convoquer l'Assemblée fédérale pour examiner la situation du général et pro-

noncer éventuellement sa révocation », ont été repoussés par 158 voix contre 3. Un postulat Fazy invitant le Conseil fédéral à élaborer un projet de loi modifiant deux articles de la loi militaire « de manière à assurer la prépondérance du pouvoir civil sur l'autorité militaire » a été rejeté par 111 voix sur 45. De telle sorte que, s'autorisant de ces beaux résultats pour tirer la moralité des débats, le président du Conseil national Eugster, dans son discours de clôture, a pu s'écrier sans la moindre ironie : « Nous avons confiance dans le Conseil fédéral, le général, le chef de l'état-major, dans toute l'armée et nous savons qu'à eux tous ils veilleront jalousement sur notre neutralité. » Décidément, c'est bien la faillite.

Mais le plus scandaleux fut l'histoire de l'amendement Gaudard. Ce Gaudard est un député vaudois qui voulait intercaler dans les considérants de la commission un alinéa, d'une modération extrême, engageant le Conseil fédéral et le général à veiller « à ce que la *neutralité absolue* de la Suisse fût assurée *par tous ceux qui avaient mission de la défendre* ». Cet amendement, qu'accepta la commission, portait les signatures de la plupart des députés romands, voire celles de quelques alémanes. Les députés radicaux allemands, qui forment la majorité de l'Assemblée, soupçonnant ce texte peu révolutionnaire d'être capable de porter quelque ombrage à S. M. grisonne, prince de Zurich, de Berne et autres lieux, le colonel von Sprecher, s'abaissèrent à la démarche inouïe dans les annales parlementaires d'aller lui demander s'il l'accepterait. S. M. répondit qu'elle ne l'accepterait pas. Sur quoi cette bande..... de revenir au Palais fédéral se prononcer contre l'amendement. Le moindre sens de leur dignité aurait dû conseiller aux députés romands de le maintenir, quittes à se voir mis en minorité, ce qui eût du moins constitué une protestation dont toute la Suisse non prussianisée leur aurait su gré. Ils n'en firent rien. Devant le veto extra-parlementaire du chef d'état-major, ils s'inclinèrent à leur tour, et eux qui ne cessent, dans leurs journaux, de réclamer justement la démission de Sprecher, on les vit s'empresser, à Berne, comme affolés par la menace de cette même démission, de se rallier tous autour du texte inoffensif qui leur fut proposé en remplacement de l'amendement prohibé. Son auteur lui-même fut le premier à l'abandonner. Voilà où nous en sommes. Voilà la manière dont le pays est représenté. Et l'on appelle cela faire de la conciliation !

. . . . . .

Grâce à l'abdication de ses citoyens, de ses députés et de ses gouvernants devant une caste militaire inféodée à l'Allemagne, la Suisse n'a jamais été neutre. Et cependant, forte de ses institutions séculaires, de son sens antique de la liberté et du droit, consciente de sa valeur morale, de l'idée qu'elle représentait dans le monde, appuyée

sur ses milices, son sol et son patriotisme, sans toutefois rechercher mais sans la redouter non plus, la Suisse, dans le conflit des nations, la guerre, avait un beau rôle à jouer : elle l'a complètement sacrifié.

[L'article ci-dessus a été fortement échoppé par la censure française.]

LOUIS DUMUR.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Il semblerait que, chez chacune des puissances de l'Entente, l'opinion est unanimement que, la guerre militaire terminée, commencera la guerre économique et que, pour que celle-ci soit également victorieuse, il est bon qu'on fasse pour sa préparation tout ce qu'on ne fit point pour la première. Il est vrai que, cette guerre de demain, nous confessons la vouloir, alors que celle que nous menons actuellement nous fut imposée. Cependant si la majorité de la Grande-Bretagne, représentée par son gouvernement, marche avec nous la main dans la main vers cet objectif industriel et commercial, certains partis anglais ne laissent pas de vouloir retourner à l'ancien état de choses, et un député libéral aux Communes, Mr Holt, est un de leurs représentants, qui déclara que profiter de la guerre pour détruire le libre échange, c'était rompre la trêve des partis. En outre il énonça que rendre permanente la lutte commerciale, c'est éloigner indéfiniment la paix, que l'Allemagne une fois punie doit pouvoir reprendre sa place dans la société des nations et qu'exclure son commerce, c'est faire perdre à Londres sa situation comme centre financier du monde. Dans sa réponse à Mr Holt, Mr Asquith s'est montré excessivement prudent, déclarant que si les délégués de l'Entente à la Conférence économique de Paris vont se proposer d'étudier les moyens légitimes pour nuire au crédit allemand et peut-être même envisager des perspectives plus vastes, ils n'oublieront pas que des mesures hâtivement décidées, sous le coup du sentiment et de la colère, pourraient être plus nuisibles qu'utiles. Ce sont paroles fort sages que nos propres gouvernants font certainement leurs et qui, si elles sont tenues, mèneront plus sûrement au succès que maintes rodomontades. La presse libérale, en grande partie libre-échangiste, a fait à cette doctrine du Premier Ministre, apparemment timorée, un succès dont Mr Asquith saura ne pas être prisonnier. Voici ce qu'écrivent les *Daily News* :

La révélation dominante de la guerre a été le degré auquel les méthodes commerciales allemandes ont été employées pour préparer les voies aux aventures militaires. La Banque allemande et le commerce allemand ont été les instruments de la diplomatie allemande. Il n'y a pas un pays au monde qui n'ait été pénétré par ses influences subtiles, et nous avons découvert

que le colporteur allemand partout où il passe est le colporteur de l'Empire aussi bien que de son commerce. C'est l'affaire des Alliés de prendre des mesures pour que ce système ne soit pas repris après la guerre. Il y a un procédé qui flatte aisément les dispositions actuelles. Interdisons, dit-on, tout commerce avec l'Allemagne pendant un certain nombre d'années. Cela frapperait l'Allemagne, mais indirectement cela frapperait les Alliés aussi, car s'il est illégal d'acheter à l'Allemagne, il serait illégal aussi de lui vendre.

La seule raison valable que nous ayons entendu mettre en avant en faveur de cette politique se rattache à la guerre elle-même. On sait que l'Allemagne s'ouvre des crédits dans les pays neutres sur les énormes stocks de marchandises qu'elle se prépare à lancer sur le monde quand la guerre sera finie. Avec ces crédits elle achète de la laine dans l'Amérique du Sud, et du coton dans l'Amérique du Nord, sans espoir naturellement de les transporter, mais afin de gêner nos ravitaillements. On prétend que si l'on faisait savoir que son commerce sera interdit dans les pays alliés après la guerre, elle serait incapable de s'ouvrir ses crédits. Mais d'une façon générale on peut dire que le boycottage économique est un châtiment impossible, car nous devrons tirer des indemnités de l'Allemagne et nous ne pourrions tirer d'indemnités d'un pays qui non seulement aurait fait banqueroute, mais serait encore coupé de tout commerce, et par là même de la possibilité de gagner l'argent qu'il aurait à payer. De plus, la véritable utilité du boycottage économique sera de servir à maintenir la paix. Une clause essentielle du règlement qui interviendra après la guerre devrait être qu'à l'avenir tout pays qui sera déclaré un danger pour la paix ne pourra avoir aucune relations commerciales avec le monde.

Tout autre est la direction du système actuel des Alliés. Nous abandonnons l'idée de Zollverein, parce que les conditions intérieures de la France, de l'Angleterre, de la Russie et de l'Italie sont trop largement différentes pour offrir aucune base à un tel système. Non moins impraticable est la proposition d'adopter un triple tarif — un pour les possessions anglaises, un pour les alliés et un pour les pays ennemis. Ce serait une forme fantaisiste de coopération après la guerre que d'imposer à nos possessions et à nos alliés des droits là où, dans le passé, nous leur offrions un marché libre. Le seul résultat de cette politique serait l'appauvrissement de notre commerce et la protection du propriétaire et du manufacturier, aux dépens du consommateur. C'est le libre-échange de notre pays qui fournit les finances de cette guerre et même du point de vue militaire. Ce serait folie que de détruire l'arme la plus puissante des Alliés.

L'idéal, naturellement, serait pour les Alliés d'adopter le système du libre-échange entre eux en laissant le reste du monde suivre leur exemple quand il lui plairait. Cela marquerait le plus grand pas que l'on ait jamais fait dans les relations mondiales et serait le plus beau fruit de la guerre. Nous espérons que ce moyen héroïque sera discuté à la conférence. Mais, à part ce grand résultat, il y a beaucoup à faire. Les Alliés à l'heure actuelle mettent leurs ressources en commun comme jamais cela ne fut fait. Nous travaillons ensemble comme une seule maison ; la France concentrant ses efforts sur telle forme de production, l'Angleterre sur telle autre, la Russie sur une troisième ; toutes d'accord et dans l'intérêt commun. Nous avons

fondé de grands trusts, non pas pour un avantage particulier, mais dans l'intérêt commun, et nous avons supprimé l'exploitation de l'intermédiaire dans de vastes domaines du commerce. Organisons la continuation de cette splendide coopération. Elle est notre salut en temps de guerre, elle fera notre bonheur dans la paix. Que la conférence vise, en outre, à utiliser notre crédit dans notre intérêt réciproque. Le crédit de notre pays a été exploité par des financiers internationaux dont l'origine était surtout en Allemagne. Il est temps que les Alliés se rendent compte que le crédit national est une valeur nationale qui doit être employée surtout au développement national. En utilisant intelligemment cette valeur nous pourrons donner à l'alliance une base financière de coopération, et, grâce à l'encouragement et aux communications des organisations commerciales de chaque pays, nous établirons un système organisé qui sera la meilleure défense contre les méthodes allemandes. Par-dessus tout, la conférence devra diriger son attention vers l'éducation, vers des problèmes comme celui de l'échange d'étudiants des universités et de compétences commerciales, la coordination de nos méthodes commerciales et l'amélioration de nos services consulaires. C'est par ces moyens que nous rendrons notre commerce invulnérable quand la guerre sera finie.

Le *Daily Chronicle* a tenu un langage identique, ajoutant qu'après tout, le commerce avec l'Allemagne était « très profitable » à l'Angleterre.

Le *Manchester Guardian* s'est montré nettement opposé à la conférence de Paris.

Dans les *Daily News*, le Professeur Vernon Bartlet, d'Oxford, est franchement hostile à toute politique protectionniste, mais pour des raisons de morale, prétendant que ce serait non seulement infliger un démenti cruel aux déclarations désintéressées qui ont accompagné l'entrée de l'Angleterre dans la lutte, mais qu'on fournirait à l'Allemagne un grief inguérissable et le prétexte sans cesse renaissant de guerres nouvelles.

Le socialiste *Labour Leader* et la revue radicale *la Nation* ne veulent également rien entendre d'une politique protectioniste.

Par circonspection peut-être, la presse impérialiste anglaise n'a point réagi comme on l'eût attendu, et accepte de temporiser, semble-t-il. Le *Times* lui-même, le journal protectionniste le plus important, n'en demande guère plus que Mr Asquith, mais qui sait lire devine qu'il en dit moins qu'il n'en pense.

Toute la presse française a publié et commenté la déclaration de M. Sazonov, ministre des affaires étrangères, sur la politique extérieure de la Russie. Ce discours n'a pas été accueilli sans critique par une partie de la presse russe. A ces paroles de M. Sazonov : « Le gouvernement allemand ressemble vis-à-vis de son peuple à ces généraux qui, avant l'attaque, enivrent leurs soldats pour les rendre plus ardents. Pour exciter l'ardeur guerrière des masses, il s'efforce

de leur faire croire que ses adversaires veulent l'anéantissement complet du peuple allemand », le *Dien* répond :

Personne n'a jamais pensé que la Russie ou ses alliés pussent songer à l'anéantissement complet d'un peuple de 70 millions d'habitants comme cela se pratiquait à l'époque des Huns. Nous sommes même portés à croire que M. Sazonov a mal interprété les paroles des généraux allemands, qui prêtent, soi-disant, à la Russie et à ses alliés de semblables intentions. Le gouvernement allemand et les sphères dirigeantes en Allemagne semblent redouter autre chose. Ils ont, à plusieurs reprises, exprimé la crainte que les Alliés ne soient entrés en guerre, non pas pour l'anéantissement du peuple allemand, mais bien pour la destruction complète de l'empire d'Allemagne. Les Alliés voudraient enlever à ce dernier des territoires entiers lui appartenant et lui imposer une nouvelle organisation intérieure. Nous regrettons que M. Sazonov n'ait pas jugé nécessaire de donner un démenti formel à cette opinion si répandue en Allemagne. C'est en se basant sur elle que les social-démocrates allemands insistent sur le caractère défensif qu'a pour l'Allemagne la guerre. Il aurait été bon de leur enlever ce dernier argument.

LA PRESSE ENNEMIE. — La question d'Alsace-Lorraine existe enfin pour les Allemands. Confiante officiellement dans le résultat de la guerre, la presse allemande se préoccupe fort des moyens pour arriver à la complète germanisation du *Reichsland*. La pleine autonomie de l'Alsace-Lorraine dans l'empire, c'est là une mesure qu'avant le 4 août 1914, nombre d'esprits sages d'outre-Rhin avaient préconisée et à laquelle bien des Français se fussent résignés. Mais la *Kœlnische Volkszeitung*, représentative de l'opinion du Centre, ne croit point que ce soit là une solution satisfaisante :

L'Alsace-Lorraine n'a pas jusqu'ici été une terre allemande. Ce qu'on a pu dire sur sa langue et ses origines ne prouve nullement qu'elle l'ait été. Ce sont là des conditions premières qui facilitent l'assimilation culturelle, la justifient mais ne l'effectuent pas. Dans sa mentalité consciente, dans ses sentiments, dans ses désirs et aspirations, la population moyenne de l'Alsace-Lorraine — il y a naturellement des exceptions dans chacune de ces deux provinces — demeure froide et expectante, sinon étrangère et inconciliable. L'Alsacien-Lorrain se soumet à l'État allemand, au code allemand, profite de la vie économique allemande, fréquente l'école allemande, paie ses impôts, devient soldat allemand, combat dans les rangs de l'armée allemande, — *parce qu'il le faut*, parce qu'il ne peut en être autrement. S'il a renoncé à tout espoir de « revanche », si même il ne la désire pas, voire pour des motifs la plupart du temps matériels ou aussi religieux (à cause de la persécution religieuse française), son cœur reste étranger à la cause allemande. Il en est certes beaucoup qui se sont entièrement assimilés et d'autres qui ont conservé leurs aspirations françaises, mais il s'agit ici de la moyenne des Alsaciens-Lorrains, particulièrement de la bourgeoisie citadine et des milieux qui en dépendent, et qui forme en Alsace le noyau de l'opposition au Deutschtum, alors que la population rustique a conservé quelque tradition intime de l'époque allemande.

La guerre, la victoire apporteront-elles une transformation totale ? Chez certains peut-être, mais dans la masse elle ne changera rien.

La *Volkszeitung* préconise l'annexion pure et simple à un ou plusieurs états confédérés. Mais, paraît-il, ce nouveau système n'est pas sans rencontrer de nombreux adversaires, surtout parmi les fonctionnaires, qui préféreraient recourir encore aux mesures d'exception et à la dissolution du Parlement alsacien-lorrain. La *Volkszeitung* poursuit :

Il faut, une fois pour toutes, avoir le courage de dire *ouvertement qu'on veut et doit germaniser*. Non point par des mesures coercitives et d'exception, mais par une organisation qui place à égalité les Alsaciens-Lorrains avec les autres Allemands, tout en rendant libre au Deutschtum la route à laquelle il a droit. Non, il n'y a pas d'autre solution que l'annexion à un état confédéré.

Mais à quel état ? La *Volkszeitung*, organe catholique, propose la Bavière.

Un autre problème intéresse particulièrement les intellectuels allemands : l'adaptation des écoles supérieures à l'esprit nouveau. *L'Ecole supérieure allemande après la guerre mondiale*, tel est le titre d'un ouvrage du docteur J. Norrenberg, auquel fait un grand succès toute la presse allemande. Dans la récension qu'il en donne à la *Kœlnische Zeitung*, le professeur Moldenhauer trouve le programme de l'enseignement nouveau exprimé dans cette parole du Discours du Trône au Landtag : « Rénovation de l'esprit d'entente et de confiance mutuelles ». Et, pour cela, il faut que chacun déclare vérité une autre parole prononcée dans la même séance par le docteur Trott, ministre des Cultes, comparant la guerre à une lumière « qui devra éclairer tous les coins de l'école et qu'on ne devra jamais éteindre ». Le professeur Moldenhauer rapporte, en les faisant siennes, quelques opinions du docteur Reinhardt.

L'école doit être une image du peuple. Elle est la première organisation dans laquelle pénètre le futur citoyen. Il faut aussi qu'elle se fonde sur une soumission volontaire à la loi, sur l'union de la liberté et de l'utilité générale. Elle cultivera l'esprit qui anime les grandes institutions de notre peuple, afin que l'enfant devienne un jour un membre conscient de la collectivité.

On étudiera les poésies du moyen âge dans le texte original, mais nul parmi les amis et promoteurs sensés de nos écoles supérieures ne voudra bannir l'étude des langues anciennes et modernes. En ce qui concerne ces dernières, la juste mesure est celle acceptée par les docteurs Engwer et Marsbach : « Nous ne combattrons pas la culture étrangère, mais bien, et avec acharnement, l'indigne xénophilie, l'admiration sans brides de tout ce qui est étranger pour cette unique raison que c'est étranger. » J'ajouterai qu'il est de première nécessité d'entreprendre après la guerre une revision rigoureuse des choix de lecture en langues modernes, si souvent

niais, mis entre les mains des étudiants des écoles supérieures. Personne ne méconnaît la haute importance du monde hellénique et qu'en lui se trouve, comme en l'étude et en la compréhension de la culture et de la langue latines, matière profitable au développement national allemand.

... Pour l'exaltation du sentiment national, on fera appel avant tout à l'enseignement religieux. Nous devrons prêter plus d'attention aux particularités de l'église allemande dans la liturgie et plus de considération, dans l'histoire ecclésiastique, aux saints allemands et aux grandes personnalités de l'église allemande, aux ordres religieux allemands, etc.

N'est-ce pas que nous voyons ici poindre l'oreille, déjà sénile, du vieux-catholicisme allemand, et, en quelque sorte, la main du protestantisme allemand se poser sur le catholicisme romain? C'est, dans un temps qu'on voudrait en Prusse pas trop éloigné, la mort des écoles primaires confessionnelles au profit de l'école mixte, qu'on baptise dès maintenant « école d'unité nationale (*Nationale Einheitsschule*). Le député social-démocrate Henrich Schulz ne cache pas que

l'enseignement religieux reviendra aux associations religieuses privées, il ne peut être le fait des écoles publiques, fréquentées par des enfants de toutes les confessions. *C'est pourquoi nous réclamons la laicité de l'école.*

Et, amèrement, la *Kœlnische Volkszeitung* constate :

C'est ainsi que les choses se sont passées en France, où on a préconisé, puis réalisé.

LA PRESSE NEUTRE. — On a souvent identifié, dans leurs doctrines comme dans leurs dangers, le panslavisme et le pangermanisme. Même il y eut naguère un impérialisme anglais dont on parle un peu moins à cette heure. Voici que dans l'Amérique du Sud se dresse le problème du panaméricanisme, né aux Etats-Unis, dont l'action, conséquence de la guerre européenne, se montre particulièrement active dans le domaine économique. Afin de conquérir plus sûrement les marchés sud-américains, les Etats-Unis s'efforcent tout d'abord de rendre plus étroites leurs relations financières avec les pays du sud et, pour ce faire, ont établi des succursales de banques dans les principales villes de l'Amérique latine. Cette collaboration du capital américain sera, au dire de journaux comme la *Mañana* (Argentine) et la *Prensa* (Pérou), très profitable au développement économique de l'Amérique latine, privée du crédit européen. En même temps que leurs capitaux supplantaient dans l'Amérique du sud les capitaux européens, les Etats-Unis ont pris dans le domaine industriel et commercial la place considérable que, par la guerre, l'Allemagne a été obligée d'abandonner. Les Français et les Anglais se sont vus, eux aussi, particulièrement dans l'industrie automobile, supplanter par les Etats-Unis.

Il n'apparaît pas que ce panaméricanisme ait rencontré jusqu'à présent une forte opposition dans l'opinion publique sud-américaine. Toutefois des critiques percent dans quelques journaux. La *Prensa*, de Buenos-Ayres, et le *Comercio*, du Pérou, ne cachent pas qu'il est regrettable que le panaméricanisme fasse figure de mercantilisme yankee, et estiment que des pays comme l'Argentine, le Brésil et le Chili sont parvenus à un état de développement suffisamment avancé pour pouvoir régler eux-même les questions qui les intéressent. Quant au panaméricanisme, considéré comme doctrine politique, il ne semble pas que l'Amérique latine voie en lui un danger. Il est vrai qu'il ne s'appuie sur aucun militarisme et que rapprocher l'esprit de domination intégrale, qui est la caractérisque de l'idéal allemand, du désir pacifique de conquête économique des Etats-Unis est, pour le moment du moins, un simple jeu de philosophes.

On sait que le baron de Bissing, gouverneur général allemand pour la Belgique, a pris un arrêté en vue de faciliter la flaminisation de l'Université de Gand. On sait également qu'il n'a pas rencontré chez les flamingants de marque, parmi lesquels le député d'Anvers, Louis Frank, l'accueil que, par son manque de compréhension de l'âme belge, il se croyait en droit d'attendre d'eux. D'autres flamingants, comme Raymond Kimpe, ont nié les actes ou propos compromettants qui leur avaient eté attribués. La *Vlaamsche Stem*, qui paraissait à La Haye, a cessé sa publication et Styn Streuvels lui-même, ultra-flamingant, fait machine arrière.

Le flamingantisme demeure irréductible à l'idée nationale belge s'est réfugié en Hollande, où le soutiennent quelques organes néerlandais germanophiles, lesquels sont tout sourire pour les rares wallons renégats qui, au moyen de subsides allemands, ont fondé à Genève la *Belgique indépendante*. Sous le titre de *Voix wallonnes, Het Vaderland*, salue avec chaleur la naissance de ce bi-mensuel, dont les publicateurs, nous apprend-il, sont mécontents du gouvernement du Havre qui aurait sacrifié la Belgique à l'Angleterre et aux Jésuites. La *Belgique indépendante* se propose de lutter contre le journal de M. de Broqueville, le *XX^e siècle*, qui, au dire de *Het Vaderland*, calomnie chaque jour la Hollande pour empêcher tout rapprochement entre les Pays-Bas et la Belgique. La *Belgique indépendante* se refuserait à partager les chimères des quelques « insensés » rêvant de réaliser une Grande Belgique aux dépens de la Hollande. Bien que Wallons, ce n'est pas sans un regret amer que ses rédacteurs songent aux temps anciens, avant la révolution de 1830, et ils ont la plus ferme « intention d'apprendre le flamand ». Et *Het Vaderland* conclut :

En voilà assez pour se sentir attiré vers cette feuille wallonne qui nous aime si franchement, qui n'a pas confiance dans les complots des cléri-

caux et des jésuites et qui se propose de travailler à un rapprochement des petits Etats, en vue de constituer une fédération qui protégera le Droit contre toute menace de la Force.

Auprès de qui ces paroles, qu'il faut bien qualifier d'anti-belges, sauraient-elles trouver écho ? Alors que les Flamands, sans exception peut-on dire, se sont refusés à suivre à cette heure tout mouvement particulariste, dont seul profiterait l'Allemagne, est-il quelqu'un assez insensé pour espérer que jamais les Wallons prêtent l'oreille à cette voix grossière qui leur prêche rien autre que le suicide ?

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Optimisme religieux. — Nous croyons tous dans la victoire de notre pays. Toutefois, on peut distinguer deux écoles. Les uns (c'est le plus grand nombre) croient dans la victoire parce que leur raison la leur prouve, parce que la défaite de l'Allemagne leur paraît la conséquence mathématique de réalités données (matérielles et morales). C'est l'optimisme *rationnel*. Mais d'autres y croient hors de tout acte de la raison et même avec quelque agacement qu'on y croie par le moyen de cette faculté ; ils y croient *parce qu'il faut y croire*, parce que la croyance dans une chose est, disent-ils, la condition même de sa réalisation. C'est l'optimisme *moral* ou plutôt *religieux*. Les tenants de cette seconde manière, — la manière « subjective », — nous saurons peut-être gré de leur faire connaître cette ingénieuse page d'un maître en faveur de leur position :

« Je fais, dit William James, une ascension alpestre. Je me trouve dans un mauvais pas dont je ne peux sortir que par un saut hardi et dangereux, et ce saut je voudrais le pouvoir faire, mais j'ignore, faute d'expérience, si j'en aurai la force. Supposons que j'emploie la méthode subjective : je crois ce que je désire ; ma confiance me donne des forces et rend possible ce qui, sans elle, ne l'eût peut-être pas été. Je franchis donc l'espace et me voilà hors de danger. Mais supposons que je sois disposé à nier mon aptitude, par ce motif qu'elle ne m'a pas encore été démontrée par ce genre d'exploits : alors je balance, j'hésite, et tant et tant qu'à la fin, affaibli et tremblant, réduit à prendre un élan de pur désespoir, je manque mon coup et je tombe dans l'abîme. En pareil cas, quoi qu'il en puisse advenir, je ne serai qu'un sot si je ne crois pas ce que je désire, car ma croyance se trouve être une condition indispensable de l'accomplissement de son objet, qu'elle affirme. Croyant à mes forces, je m'élance ; le résultat donne raison à ma croyance, la *vérifie ;* c'est alors qu'elle *devient vraie*. Il y a donc des cas où *une croyance crée sa propre vérification*. Ne croyez pas, vous aurez raison, et en effet vous tomberez dans

l'abîme. Croyez, vous aurez encore raison ; car vous vous sauverez... » (*Quelques considérations sur la méthode subjective : Critique philosophique*, t. XII, p. 4ro (1).

Assurément, — nos lecteurs l'ont déjà remarqué, — l'auteur se donne par trop beau jeu en ignorant, ou à peu près, le cas où je crois dans mes forces et tombe tout de même dans l'abîme. Ce qu'on peut dire, c'est que, si je crois, je tombe *peut-être*, tandis que, si je ne crois pas, je tombe *sûrement*. (Nous voulons ignorer le cas, d'ailleurs fort rare, où je ne crois pas et me sauve tout de même.) La confiance est, pour vaincre, un élément *nécessaire*. Mais nos gens veulent qu'il soit *suffisant*. Bien mieux ! ils veulent qu'il soit notre *unique* état d'âme; ils vous tancent si vous vous permettez de juger nos conditions, de les vouloir meilleures encore : vous n'êtes pas *tout confiance* !... On pourrait leur citer, si des mystiques pouvaient entendre, certains hommes d'autrefois, aussi persuadés qu'eux de l'élément moral qui compose la victoire, et qui pourtant l'osaient attendre d'autres facteurs encore : « Les dieux défendront Rome, dit Fabius, avec cette bonne armée que nous avons dans la ville... (2). »

JULIEN BENDA.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Louis Bréhier : *La Cathédrale de Reims*. Avec 56 pl. h. t., 1 carte et 4 plans ; Laurens. 12 »

Histoire

Souvenirs d'un agent secret de l'Allemagne. Trad. de l'anglais par Mme d'Eppinghoven ; Plon. 3 50

Littérature

Francis Jammes : *Cinq prières pour le temps de la guerre ;* L'Art catholique. 1 50

Michel Orcival : *La critique littéraire pendant la grande guerre ;* Jouve. 2 »

Musique

Paul-Louis Robert : *Une correspondance inédite de A. Boieldieu ;* Gy, Rouen. 3 50

Le tombeau de Jules Ecorcheville, suivi de lettres inédites ; Dorbon. » »

(1) L'auteur ajoute : « Comment peut-on exclure de la *connaissance* de la vérité une foi qui est enveloppée dans la *création* de la vérité ? » On sait quel abus on a fait du mot « vérité » pour la propagation de la doctrine : la vérité (plus exactement la réalisation) *de notre volonté* est devenue, devant le grand public, la vérité tout court, si bien que notre « connaissance de la vérité », en ce qui concerne, par exemple, la formation de la terre ou l'histoire de Jeanne d'Arc, est faite de notre « foi » préalable quant à la nature de ces événements !... D'ailleurs, c'est en ce sens que la doctrine est vraiment un défi à la science et qu'elle a fait fortune. Pour le reste, dire que la confiance aide à la réussite est assez peu révolutionnaire.

(2) Tite-Live, xxvi, 8.

Ouvrages sur la guerre actuelle.

Joseph Boubée : *La Belgique loyale, héroïque et malheureuse ;* Plon. 3 50

Baron C. Buffin : *Récits de combattants ;* Plon. 4 »

Ed. et F.-J. Combat : *Le travail des femmes à domicile ;* Berger-Levrault. 1 25

H. Fougerol et A. Saillard : *La croix de guerre et les décorations militaires ;* Berger-Levrault. 1 25

H. Fougerol et A. Saillard : *Les droits des veuves et des orphelins des militaires tués à l'ennemi ;* Berger-Levrault. 2 »

La Guerre. Documents de la section photographique de l'armée. Fascicule III ; Colin. 1 25

Alexandre Hepp : *Les Cœurs embellis, 1914-1915 ;* Fasquelle. 3 50

Fernand van Langenhove : *Comment naît un cycle de légendes ;* Payot. 3 »

Gabriel Maugain : *L'Opinion italienne et l'intervention de l'Italie dans la guerre actuelle ;* Champion. » »

Commandant Morelle : *J'excuse ;* Berger-Levrault. » »

Fernand Passelecq : *Essai critique et notes sur l'altération officielle des documents belges.* Avec de nombreux fac-similés ; Berger-Levrault. 1 »

Edouard Schuré : *L'Alsace française ;* Perrin. 3 50

La Victoire de Lorraine. Carnet d'un officier de dragons. Avec 6 grav. et 1 c. ; Berger-Levrault. 1 25

Poésie

Docteur Barbillon : *Mon vieux collège ;* Vogel. » »

Adrien Bertrand : *Les Jardins de Priape ;* Dorbon aîné. » »

Boyer d'Agen : *Propos de tombe ;* Lemerre. » »

Georges Trouillot : *Gavroche et Flambeau ;* Fasquelle. 3 50

Georges Turpin : *Le baiser de la France ;* chez l'auteur. 1 »

Questions religieuses

Abbé Jules Pacheu : *Les Béatitudes de l'Evangile ;* Tralin. 3 50

Roman

J.-H. Rosny aîné : *Perdus ?* Flammarion. 3 50

Sociologie

F.-J. Combat : *L'Application de l'impôt sur le revenu ;* Berger-Levrault. 1 25

Guy de La Rochefoucauld : *Une race en péril.* Préface de Charles Le Goffic. Avec 22 grav. h. t. ; Crès. 5 »

Georges Maurevert : *L'Alcool contre la France.* Préface de M. Louis Barthou ; Laffite. 3 50

Abbé Wetterlé : *L'Allemagne qu'on voyait et celle qu'on ne voyait pas ;* L'Édition française illust. 3 50

Les zones franches de l'exportation française ; Alcan. 3 50

Théâtre

Edgard Tant : *L'Exil à Veere,* drame en 2 actes ; Van Looy, Amsterdam. 1 »

Varia

E. Mérel : *Pour s'amuser dans la tranchée ;* Berger-Levrault. 0 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Fritiof Palmér. — Les écrivains tués à l'ennemi. — Mort de Enrique Granados. — La Violette d'or. — Une réponse à M. Piphot. — M. Sazonof et Nietzsche. — En relisant Tolstoï. — Epilogue. — Souvenirs pacifiques. — Mode romantique. — Humour guerrier allemand. — Le Théâtre à Bruxelles. — Tous écrivains !

Mort de Fritiof Palmér. — Notre collaborateur Fritiof Palmér est

mort le 30 mars, succombant à une hémoptysie foudroyante. Il était né en 1879, à Uddevalla (Suède), non loin de la frontière norvégienne dans sa partie méridionale, au fond d'un fjord du Skager Rak.

Doué d'une remarquable facilité pour les langues, — non seulement pour leur étude scientifique, mais pour leur pratique courante, correcte et aisée, — il était devenu, comme bibliothécaire attaché au fonds scandinave de la bibliothèque Sainte-Geneviève, le centre et l'intermédiaire des Scandinaves de Paris et des Français scandinavisants. Afin de resserrer ces liens, il tenta de fonder une association franco-scandinave et il dirigea une *Revue Scandinave* qui vaut la peine d'être relue. Son désintéressement, son charme personnel et sa parfaite loyauté auraient assuré le succès de son action, si sa santé n'eût pas été depuis longtemps ébranlée. Sa revue n'a pas duré plus de deux ans.

Il était particulièrement désigné pour cette œuvre, non seulement par sa situation et sa culture littéraire, mais aussi par son passé politique, car les susceptibilités nationales rendent difficile la réunion dans une association commune des Scandinaves, pourtant habitués à entretenir les meilleurs rapports personnels. Il était suédois, et malgré cela, en 1905, lors de la séparation de la Suède et de la Norvège, il avait fait campagne, dans *l'Européen* et dans la presse suédoise, pour la paix et la continuation des rapports cordiaux entre les deux pays.

La position qu'il prit alors était conforme à ses principes et à sa conception très saine du droit des peuples et du sentiment national. Il estimait que les pays scandinaves devaient vivre en bon accord, et en ce sens il était « scandinaviste », mais il pensait que ce bon accord serait d'autant plus facile à réaliser, que chaque peuple serait mieux assuré de sa pleine indépendance.

Au moment où, par le fait de la guerre, il y a quelque espoir de voir ces idées se répandre et apporter, par leur mise en pratique, quelque compensation aux douleurs actuelles, Palmér ne pouvait pas hésiter. Il fut, dès les premiers mois de la guerre, partisan résolu des alliés contre l'empire allemand, et il condamna sévèrement les socialistes du Reichstag. L'article qu'il écrivit dans la revue du parti socialiste suédois, *Tiden*, fut très remarqué. On aurait pu l'attribuer aux sympathies françaises de Fritiof Palmér, qui étaient notoires. Mais la fermeté de ses idées et sa fidélité à ses principes étaient bien connues aussi, et son caractère imposait le respect. On savait que son attitude ne pouvait être déterminée par de simples raisons de sympathies,— ou que ces sympathies s'expliquaient elles-mêmes par une communauté entre sa pensée et la pensée française dominante.

C'est un ami de la France qui disparaît, en même temps qu'un socialiste aux idées saines, un lettré, et un homme qui a donné l'exemple de ne pas transiger avec ses idées, tout en conservant à l'égard de tous des formes aimables et bienveillantes. — P.-G. LA CHESNAIS.

§

Les écrivains tués à l'ennemi. — La mort du sous-lieutenant Emile Clermont est un des coups les plus rudes que la littérature française ait reçus depuis le début de la guerre. L'auteur d'*Amour promis* et de *Laure* était reconnu, en effet, pour une des têtes de la nouvelle génération. Cette

tête, un obus vient de l'enlever. Le roman français a perdu un de ses représentants éminents, un de ceux de qui l'avenir de ce genre littéraire paraissait en partie dépendre.

Tout le monde a encore présente à l'esprit la bataille académique qui s'était livrée autour de *Laure* pour l'attribution du grand prix de littérature, et qui se termina par un scrutin nul. Emile Clermont connut alors les fièvres et les amertumes de la gloire.

Nous citerons deux appréciations autorisées, portées sur lui, l'une par M. Emile Faguet :

Outre le don de voir et celui d'émouvoir, Emile Clermont avait d'admirables qualités d'écrivain. Son style très pur, très transparent paraissait le vêtement diaphane de sa pensée. Il était sur elle, pour ainsi dire, souple et docile à tous les mouvements. Il était merveilleux à exprimer une attitude, un geste, un mouvement, ou un brusque arrêt. Il semblait la respiration même de l'être vivant, et plus souvent, de son âme même. Il me semble encore voir et entendre, glissant sur les marches d'un escalier de pierre, à la clarté de la lune, le pas du héros de *Bonheur promis* allant à son rendez-vous, dans une sorte d'agonie sentimentale. Cela est tout à fait d'un grand peintre, avec une simplicité de moyens, mais aussi une sûreté, qui, à y revenir, confond comme une sorte de miracle.

Et le caractère de Clermont était délicieux. Il était extrêmement modeste et même timide. Il s'approchait de la gloire, comme ses héros du bonheur, avec une sorte de contraction, de frisson et de tremblement. Il était comme désespéré d'avoir à vous parler de ses ouvrages et il prenait sur lui-même avec effort pour vous en parler. Il prenait toujours les éloges pour une préparation à quelque critique, d'où suivait qu'il semblait les subir, prenant par avance l'attitude avec laquelle on accueille les observations un peu sévères et, de ce que celles-ci ne venaient point, il avait comme une déconvenue.

Sauf je ne sais quelle tristesse qui tenait au fond de son tempérament qu'on a souvent observé chez ceux qui devaient mourir jeunes et qui semble comme un pressentiment du fond de leur être, il était charmant de tout point et infiniment sympathique.

L'autre par M. Henri de Régnier :

Emile Clermont est de la lignée des Benjamin Constant, des Stendhal, des Bourget. Entre tous, peut-être, Fromentin l'influence. Sa *Laure* est une fille de *Dominique*. C'est un beau livre, et je viens de le relire avec une admiration mélancolique. Par sa composition sévère et vigoureuse, par sa tenue surveillée et nette, par son ton émouvant et grave, par je ne sais quoi d'ardent, de réprimé, c'est une œuvre de haute portée morale et de haute ambition littéraire. Le romancier a voulu y donner la mesure de sa sensibilité et de son art. Les caractères y sont dessinés plutôt que peints, car Emile Clermont a le sens de la sobriété dans le trait comme dans l'expression. Il va loin dans la connaissance des âmes qu'il a choisi de nous faire connaître. Celle de sa Laure est une âme de passion et de devoir. Elle met avant tout la dignité de la vie et plus haut encore le respect de soi-même, mais elle a aussi le goût de l'infini et l'instinct du sacrifice.

La mort d'André Dupont a frappé douloureusement le *Mercure de France* où ce jeune écrivain avait beaucoup d'amis et où il aimait venir répandre sa verve railleuse. Mobilisé en août 1914, puis versé dans le service auxiliaire et libéré pour faiblesse de la vue, il avait été repris au printemps de 1915 dans le service armé et versé à un régiment de zouaves. Sous la chéchia, André Dupont, qui n'avait pas renoncé — et pour cause ! — au monocle, était la vivante incarnation du terrible paradoxe que comporte cette guerre. Fut-il longtemps d'avance obscurément averti de sa fin ? Ses lettres pourraient le faire croire, et qu'il sentit peu à peu se resserrer sur lui le cercle du malheur. Drame poignant dont l'angoisse étreint

encore ceux qui l'ont connu. C'est que Dupont, sous des dehors désinvoltes, et sous l'apparence d'un scepticisme gouailleur, était un être tout de sensibilité. Il était de ceux dont la disparition cause un regret de plus qui n'est pas le moins amer : le regret d'avoir peut-être mal compris leur vraie nature.

André Dupont était un écrivain de beaucoup de talent. La qualité du maître qu'il s'était choisi dans la personne de Léon Bloy montre assez qu'il n'y eut dans ses intentions rien de médiocre. Il s'appliquait à de courts travaux et il y excellait, il y était de premier ordre. Il avait un sens extraordinaire du raccourci. Il a laissé une série de portraits que nous comptons bien relire quelque jour en volume. Au *Mercure* il avait publié une étude sur Léon Bloy. Il avait fait de la critique d'art à la *Revue du Temps Présent*. A la *Phalange*, aux *Ecrits Français*, dans la plupart des revues « jeunes », il bataillait assidûment. Quelle haine il avait contre la sottise ! Pauvre Dupont ! On peut dire que son esprit n'eut jamais de repos. Qu'il dorme en paix devant Verdun !

§

Mort de Enrique Granados. — L'inadmissible torpillage du « Sussex », le 24 mars dernier, prive non seulement l'Espagne, mais le monde musical tout entier d'une de ses plus harmonieuses voix. Ce nouveau crime allemand découronne l'école musicale espagnole par la mort d'Enrique Granados.

Depuis la mort d'Albeniz, il était le symbole même de la musique d'Espagne : autour de son nom et de son œuvre tous les séparatismes se ralliaient. Catalan, il avait fait passer dans sa musique le parfum de l'âme espagnole tout entière, d'Andalousie aussi bien que d'Aragon.

Enrique Granados était né à Lérida le 27 juillet 1868. Il avait été l'élève de Pujol et du grand compositeur catalan, Felipe Pedrell. Il était venu à Paris vers la vingtième année travailler le piano avec Charles de Bériot et depuis cette époque il gardait à la France une affection profonde dont peu de temps avant la guerre il nous donnait le témoignage.

L'avenir fera le départ dans l'œuvre de Granados entre les compositions hâtives et celles qui méritent de survivre, mais il en est plus d'une qui porte avec elle cette assurance.

Il avait fait représenter avec bonheur deux opéras : *Maria del Carmen*, à Madrid, en 1898, et *Follet*, à Barcelone, en 1903.

Parmi ses œuvres il faut signaler un poème symphonique : *La nuit du mort*, un trio, un quatuor à cordes, deux impromptus pour piano, les Valses Poétiques, les Esquisses, mais surtout les quatre cahiers de Danses Espagnoles devenues déjà presque classiques, et les deux cahiers de *Goyescas*, où le pittoresque et la sensibilité se mêlent originalement sous l'invocation de Goya.

De ces « Goyescas » pour piano, Granados avait, en les orchestrant et en les reliant d'une affabulation ingénieuse, fait une scène lyrique que notre Opéra devait représenter au moment où la guerre éclata.

Il faut rappeler encore, parmi les mélodies de Granados, les *Tonadillas* et *Elisanda*, poème pour petit orchestre et chant.

Peu de temps avant la guerre, le 4 avril 1914, Granados donnait un concert de ses œuvres à la salle Pleyel : ç'avait été le prétexte d'une manifes-

tation affectueuse de toute la jeune école française en son honneur. Son œuvre n'apportait point à la musique des ressources techniques neuves, mais l'aveu ardent, tendre et mélancolique d'une âme sensible et raffinée. Tous ceux qui ont connu Granados ajoutent au regret d'une œuvre interrompue la tristesse de voir disparaître un être qui portait au plus haut point humain le charme exquis de ressentir. — G. JEAN-AUBRY.

§

La Violette d'or. — L'Académie des Jeux floraux de Toulouse vient de décerner à M. Georges Champenois la violette d'or, prix spécialement décerné pour récompenser le meilleur poème à la gloire de l'armée française. A des concours précédents, M. Georges Champenois avait déjà obtenu deux fleurs : la primevère et l'églantine.

§

Une réponse à M. Piphot.

D'un bois près Verdun, 24 mars 1916.

Cher ami,

Ma femme, grande liseuse du *Mercure*, m'envoie des découpures. Une *Lettre du front*, signée Piphot (16. III. 1916, p. 377), fait plus que m'amuser. Je n'ai pas besogne de défendre le courage des écrivains invectivés par Piphot, mais ça me picote de dire mon mot. Et afin que Piphot m'y autorise, je me présente : plus de cinquante ans d'âge, bien tassés, et vingt mois de front avec des artilleurs de tout acabit, de 19 à 43 ans. Ça suffit-il pour parler ?

D'ailleurs je soupçonne fort Piphot d'être un ancien du quartier, sinon un intellectuel égaré parmi les artilleurs, la dent « amertumée » parce que ça dure trop? Son langage est plus que nature, trop pour être vrai. Il « cherre dans la monture » trop pour ne pas sentir le chiqué. Son artiflo *qu'est au pognon* reçoit comme ça des tas de journaux et de revues, et vit dans un gourbi orné de portraits?

Veinard !

Nos conducteurs, à nous, qui ont promené leurs mirlitons et leurs obus un peu partout, d'Alsace à l'Artois et à la Meuse, sont des quinze jours sans apercevoir un journal, mais, et c'est là que je voulais en venir, j'affirme à Piphot qu'ils s'en foutent royalement ! Les opinions de Richepin, Descaves, Abel Hermant ou autres qu'il cite, leur indifférent, s'ils les lisent jamais, et leur présence au front encore plus.

Qu'il y ait du foin pour les canassons, que la boule soit fraîche, que le pinard rapplique, que le temps soit sec, qu'il y ait de la paille pour se pieuter, ça ils ne s'en foutent pas ; qu'il y ait un tir réussi, dont leur parvient l'écho, et une avance quelconque, ça ils ne s'en foutent pas non plus.

Que conclure, avec Piphot?

Que les écrivains demeurés au foyer ont leur rôle tout de même, qu'à défaut d'enthousiasmer les soldats ils exaltent les civils et les jeunes, ils préparent la classe de demain, et c'est peut-être de ça que nous devons tenir compte, en attendant le jour prochain où on nous enverra au repos, bien gagné, nous les vieux.

Affectueusement vôtre.

LÉON RIOTOR.
...e d'artillerie, secteur postal 89.

§

M. Sazonof et Nietzsche. — M. Harold Beybie, correspondant du *Daily Chronicle* à Petrograd, a eu une longue conversation avec M. Sazonof. Le ministre des Affaires étrangères russe, tout en parlant de l'Allemagne et des Alliés, a formulé devant le journaliste anglais quelques opinions sur la littérature. Selon M. Sazonof, il n'y a que deux écrivains qui aient complètement compris l'humanité, Shakespeare et Dostoïevski, et, parmi tous les grands esprits, il n'y en a pas d'autres (*and these is no other*). Les Allemands qui peuvent encore entrer en ligne de compte détestaient l'Allemagne. Il faut citer Gœthe, Heine et Nietzsche. *How they hated Germany, how they despised the german character!* s'est écrié M. Sazonof.

Dans la *Gazette de Cologne* du 16 mars, M. Philippe Zorn, qui fut autrefois un pacifiste notoire, analyse en détails l'interview du ministre russe et s'élève avec indignation contre les propos que lui prête le journaliste anglais. Gœthe, dit-il, est trop haut pour que l'on puisse discuter. Pour ce qui est de Heine, il aimait l'Allemagne à sa façon, bien qu'il s'élevât contre ses institutions politiques. Quand à Nietzsche, poursuit M. Zorn, les opinions de M. Sazonof sont exactes.

Cela paraît assez singulier ! Car d'autres personnalités, Français et Anglais et surtout les neutres, ont presenté Nietzsche précisément comme le type du germanisme actuel, comme le père nourricier de l'annexionisme allemand et du militarisme prussien, tels que selon eux ils dominent actuellement le peuple allemand. L'homme d'Etat russe, par contre, le prend à témoin pour démontrer que même les grands esprits allemands ont détesté l'Allemagne. Le Russe vit ici plus juste que les autres, non pas dans l'ensemble de ses affirmations, mais dans ce qu'il dit de Nietzsche... Les couches profondes de l'esprit allemand n'ont du reste pas été touchées par Nietzsche ; ce n'est que dans des cercles tout à fait restreints que celui-ci a provoqué une fermentation qui n'est pas négligeable, mais cette situation semblait déjà s'éclaircir avant que n'éclatât la guerre mondiale.

Le collaborateur de la *Gazette de Cologne* a été heureux d'invoquer le témoignage de M. Sazonof pour asséner à Nietzsche le coup pied de l'âne.

§

En relisant Tolstoï. — « D'après la science et le bon sens, dans les affaires de l'Etat, surtout dans la guerre, les citoyens abdiquent leur volonté personnelle...

« L'unité de pensée des journaux, on me l'a expliquée : aussitôt la guerre, leurs revenus doublent.

« Alphonse Karr l'a très bien expliqué avant la guerre avec la Russie : « Vous trouvez que la guerre est nécessaire ? Très bien, que celui qui est « pour la guerre entre dans une légion spéciale du front à l'attaque devant tous ! » Les directeurs de journaux seront bons dans ces emplois. (*Anna Karenine.*)

§

Epilogue. — On n'a pas oublié la vigoureuse campagne menée, il y a un an tout juste, par Maurice Barrès et quelques personnalités à propos des « atrocités allemandes », et tout particulièrement du viol et de ses conséquences. Des flots d'encre noire furent répandus sur *l'Enfant du crime*, qui remplaçaient pour lui l'eau du baptême. Car cet enfant ne devait pas

naître! Il y eut même des dames de lettres pour conseiller aux mères de tuer leurs enfants. Tout, plutôt que de voir naître ces petits « Boches indésirables »! Ce fut le terme élégant par lequel on les désigna finalement, lorsque, après beaucoup d'enquêtes, on dut abandonner le problème faute de solution.

Et il advint ce qui devait arriver: les petits « indésirables » naquirent. Depuis, ils ont sucé le lait maternel et, en ce moment, ils font leurs dents.

Cependant, on pouvait lire l'autre jour, dans un grand journal du matin, l'écho suivant :

L'ENFANT DU CRIME

C'est la cour d'assises de l'Aveyron qui, la première, a été appelée à résoudre au point de vue pénal ce problème angoissant : « Une femme victime des odieux attentats allemands a-t-elle le droit de supprimer l'enfant du crime ? »

Il s'agissait d'une jeune femme qui, habitant la région de Péronne, avait été violentée par les héros du kaiser. Par la suite, évacuée à Rodez, elle avait mis au monde un enfant qu'elle avait aussitôt étranglé.

Voici le jugement de la Cour d'assisses de l'Aveyron :

« L'accusée est condamnée à deux ans de prison, avec application de la loi Bérenger. »

Comme l'*Œuvre*, nous nous interdisons d'apprécier ou de commenter ce jugement. Mais nous serions curieux de savoir s'il satisfait l'accusée et aussi M. Maurice Barrès et Mme Alphonse Daudet.

§

Souvenirs pacifiques. — Au moment où les Allemands parlent d'intensifier la guerre aérienne, il serait intéressant de connaître les secrètes pensées du professeur Charles Richet. Ces pensées doivent être plutôt mélancoliques.

En effet, en juillet 1909, Charles Richet, membre du Congrès pacifique de Reims, prononça, presque à l'ombre de l'infortunée cathédrale, un discours inoubliable. Charles Richet avait mis tout son espoir pacifique dans le développement de l'aviation. Les avions semant la mort parmi les populations civiles, survolant les villes, répandant l'épouvante, c'était la guerre rendue impossible. Et cependant Charles Richet n'avait pas prévu les zeppelins ! Il n'en fit pas moins un tableau horrifiant et il conclut : « Développons l'aviation, nous assurerons ainsi la Paix au monde. »

Ce fut un beau congrès que ce congrès de la Paix. De nombreuses notabilités y assistaient. M. Bokanowski, qui n'était pas encore député, y manifesta beaucoup de zèle. Mme Séverine y parla à son tour. Charle Richet avait placé son espoir pacifique dans l'Aviation, Séverine mit le sien dans l'avenir du Féminisme. Léon Bourgeois, qui présidait officiellement le congrès, fit reposer solidement le Pacifisme sur les Institutions Républicaines. Et la séance fut levée aux accents de la *Marseillaise:*

Aux armes, citoyens...

soufflait l'orphéon rémois !

§

Mode romantique. — Pendant que, vêtus de bleu horizon, les braves soldats défendent le sol français, la mode masculine évolue. Les maîtres tailleurs de Paris — ne dirait-on pas une corporation du Moyen-Age ? — ont décrété le retour aux modes romantiques, c'est-à-dire à une mode bien

française. Nous allons donc revoir des vestons ajustés, des pans amples et à godets, des épaules tombantes, des tailles minces, des plastrons rigides ; et aussi des pantalons collants, — c'est tout juste s'ils ne seront pas à sous-pied. Les cheveux plutôt longs seront partagés par une raie de côté et légèrement bouclés. La barbe reparaîtra, formant collier frisé, ou taillée en pointe, ou partagée en éventail.

Les visages glabres auront moins de succès et les vestons à l'américaine n'en auront plus du tout. Le smoking défunt sera remplacé par l'habit à la française.

Voilà de quoi faire rêver les « poilus » dans leurs tranchées.

Quant aux civils, ils hésitent. Beaucoup, après avoir considéré les nouveaux modèles printaniers, retournent chez leur tailleur anglais et gardent leur plastron souple et leur col mou.

Cependant, l'autre soir, place du Théâtre-Français, devant la statue d'Alfred de Musset, un jeune écrivain contemplait longuement les sous-pieds du poète.

§

Humour guerrier allemand. — Il existait, avant la guerre, un humoriste dont les fantaisies hebdomadaires, signées *Karlchen*, voyaient le jour dans la *Jugend* munichoise. Ces fantaisies, réimprimées en plusieurs volumes, n'étaient pas dénuées de tout sel (*Das Tagebuch eines Glücklich-Verheirateten* ; *Unsere Donna* ; *Fræulein Tugendschœn die edle Gouvernante*, etc.); mais, en mars 1915, ce *Charlot* — qui, en réalité, s'appelle Karl Ettlinger — est devenu sous-officier prussien. Son humour a, aussitôt, pris la nuance *gris-campagne*. Les pauvres élucubrations qu'il avait précédemment données dans la *Jugend* — réunies en deux volumes qui ont été répandus, affirme l'éditeur G. Müller à Munich, à 120.000 exemplaires — s'intitulaient « *Comptes rendus de guerre* ». On y voyait un certain *Grandebouche* (*François*), associé à un certain *Lausikoff* (*Wladimir*), tracer une caricature grossière de la politique des Alliés. Le sous-officier Ettlinger, continuant d'exploiter le filon inépuisable de la sottise allemande, a donné une suite à ces platitudes : *Grandebouche sucht Spiessgesellen* (1). Ces « *compères* », que cherche le prétendu fanfaron de France, sont *Sir John Falstaff Plum-pudding* (*Kultur en gros et en détail*), *Sr Srbowitsch* et *Rinaldo Spaghetti*. On comprend que ce sont là les figurations de l'Angleterre, la Serbie et l'Italie, de même que *Tête-de-Pou* était censé personnifier la Russie. Dans un style invraisemblable, où le barbarisme continuel est considéré comme essentiel élément comique, Karl Ettlinger fait parler ces pantins. Comment ? Pas n'est besoin de le dire. Les feuilles allemandes ont renchéri d'éloges pour exalter la finesse de cette satire, réduisant, selon elles, *ad absurdum* l'attitude, stratégique et diplomatique, des Alliés. Il ne sera besoin, plus tard, que de collectionner ces éloges, puis de les conférer avec l'original, pour apprécier à quelle profondeur d'abjection est tombé le *Witz* — nous n'écrivons pas le mot français : *esprit*, que ce serait profaner — allemand en 1915...

(1) Le volume *Grandebouche sucht Spiessgesellen* a également paru à Munich chez Georg Müller, avec une couverture représentant un fantassin français et un bersagliere italien dans une attitude grotesque. Cette illustration émane d'E. Prœtorius.

§

Le Théâtre à Bruxelles. — Un rédacteur de la revue italienne la *Riforma teatrale* a obtenu d'un jeune artiste belge des détails curieux sur le théâtre à Bruxelles pendant l'occupation allemande.

Il y eut plusieurs tentatives faites pour rouvrir le théâtre de la Monnaie. La première fois, ce fut Weingartner qui vint avec l'orchestre « Philharmonique » de Berlin. On s'attendait à un gros succès, car toutes les places avaient été louées d'avance. Or, à l'exception du personnel de service, personne ne vint. De riches bruxellois avaient acheté tous les billets pour faire le vide.

Un autre jour, on annonça un concert donné par Fritz von Steinbach et son orchestre de Cologne. Cette fois, les Allemands avaient pris leur précautions. Quand ils constatèrent l'abstention du public, ils garnirent la salle de fonctionnaires qui s'étaient tenus prêts à intervenir.

Une troisième tentative eut lieu en faveur de *Lohengrin*. Que se passa-t-il ? Mystère. Toujours est-il que le drame de Wagner ne fut pas joué.

Seul, le Théâtre Flamand est ouvert. Bien entendu, il ne donne que des œuvres approuvées par la censure. Mais les artistes de ce théâtre mettent souvent à profit l'ignorance des Allemands et ajoutent au texte des phrases qui mettent le public belge en joie.

Quant aux cinématographes, ils sont envahis par les officiers et les sous-officiers avec lesquels la population de Bruxelles n'a aucun contact. A huit heures, elle s'enferme. Les rues appartiennent dès lors aux traîneurs de sabres.

§

Tous écrivains ! — Un éditeur du passage Choiseul a lancé cet appel :

Nous faisons appel aux soldats qui se trouvent actuellement sur le front ou qui y ont séjourné. Nous leur demandons de vouloir bien nous faire parvenir des *contes* ou des *nouvelles* traitant de sujets dont l'action se passe ou s'est passée en face de l'ennemi, mais n'ayant pas eu lieu avant le mois d'octobre 1915.

Ces contes ou nouvelles doivent avoir un minimum de deux cents lignes d'impression, d'environ 48 lettres à la ligne. A leur réception, ces contes ou nouvelles sont examinés par le Comité de lecture de notre librairie.

Pour les contes acceptés par le Comité, il est versé à l'auteur un droit de 50 fr. par conte, et notre librairie en devient propriétaire. Cependant, en cas de reproduction de ces contes dans des journaux ou revues, ou en cas de leur traduction, elle partage avec l'auteur les sommes reçues par elle.

Les contes sont publiés suivis des initiales de l'auteur accompagnées du numéro de son régiment et de la contrée où l'action s'est passée, avec, autant que possible, la date.

Les manuscrits non acceptés sont retournés.

Il faut noter que le volume auquel sont destinés les contes demandés sera le deuxième du genre. Quand nous serons à six, le moment ne sera-t-il pas venu de passer à d'autres exercices ?

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Si les affaires restent calmes et sans ampleur, la tendance du marché n'en emeure pas moins satisfaisante.

Notre 3 o/o perpétuel reste demandé à 63 fr. 25, tandis que le 5 o/o perd quelques centimes à 88 fr. sur des réalisations en vue du prochain emprunt.

Les fonds russes se présentent en nouveau progrès : Russe 3o/o 1891, 59.50; usse 5 o/o 1906, 86.20; Russe 4 1/2 1909, 75.55.

Le groupe espagnol et les valeurs de cuivre sont animés et en très bonne tenance : la rente extérieure vaut 94.25 ; le Rio 1758.

Marché un peu plus actif sur nos grands chemins français : Midi 921 ; Nord 220; P.-L.-M. 980 ; Orléans 1670; Ouest 715 ; Est 800.

Nos grands établissements de crédit consolident leurs progrès antérieurs : anque de France 4840; Crédit foncier 664 ; Crédit Lyonnais 1048; Banque de Union parisienne 600.

La question des changes est à l'heure présente des plus passionnantes et tout rnièrement M. Ribot a fourni devant le Sénat des explications sur les causes la hausse actuelle des cours.

Les cours des changes sont établis par un Syndicat de banquiers qui, en fin de aque séance, donne à la Chambre syndicale des agents de change communition des cours extrêmes enregistrés par lui et la cote officielle les enregistre. semblerait fort légitime que la Chambre syndicale des agents de change, en la rsonne de son syndic par exemple, fût appelée à vérifier l'exactitude des cours produits par son organe officiel.

LE MASQUE D'OR.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE BAINS DE MER

L'émission des billets d'aller et retour à prix réduits, dits de Bains de Mer, aura lieu partir du Jeudi avant le **Dimanche des Rameaux.**

Les catégories de billets ainsi offertes aux voyageurs pour la saison d'été seront les vantes :

Sur l'Ensemble du Réseau, des billets de toutes classes valables pendant 33 jours et ivant être prolongés d'une ou de deux périodes de 30 jours moyennant un supplément 10 0/0 par période :

Sur les Lignes du Sud-Ouest, des billets à validité réduite :

1° Billets du Vendredi au Mardi ou de l'avant-veille au surlendemain d'une fête ;

2° Billets valables seulement le Dimanche ou un jour férié ;

Sur les Lignes de Normandie et de Bretagne, des billets valables, suivant le cas, ours, 4 jours ou 10 jours.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepolitique: Fernand Caussy.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Échos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Éditions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.